

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. 1.

Montréal, 1er Décembre 1872.

No. 12.

POESIE.

MA PATRIE.

J'aime de tes grands bois les sourdes mélodies
 Et de tes monts altiers les formes rebondies
 Qui se tapissent de gazon.
 J'aime à voir sous ton ciel scintiller les étoiles ;
 J'aime à voir sur tes eaux s'enfer les blanches voiles
 Qui s'éloignent vers l'horizon.

Je t'aime, ô mon pays, lorsque l'aube s'allume,
 Lorsque le roi du jour, sous un manteau de brume,
 Cache ses limpides rayons ;
 Lorsqu'il mire son disque au clair d'une rivière,
 Lorsque sur la campagne, il verse sa lumière
 Ou qu'il s'abaisse vers les monts.

Je t'aime, lorsqu'ami des fleurs qui vont éclore
 L'arbre secoue au vent les perles de l'aurore
 Sur les calices entr'ouverts.

Je t'aime, ô mon pays, lorsque l'oiseau soupire,
 Et lorsque l'on entend l'harmonieux zéphire
 Murmurer ses vagues concerts.

Qu'un autre aille vanter le ciel de l'Italie,
 L'oasis du déserts, les produits de l'Asie
 Et les centrales régions.
 Que du vieux monde on chante et les grands paysages,
 Et de ses golfes clairs les sublimes rivages,
 Et l'or fertile des moissons.

Qu'on célèbre son sol couronné de collines,
 Les immenses cités où d'antiques ruines
 Se présentent à chaque pas.
 Qu'on nous y fasse voir ses peintures à fresques,
 Ses colonnes, ses tours, ses remparts gigantesques
 Connus par d'illustres trépas.

Je regarde, j'admire et je dis en moi-même :
 « Je préfère le sol où vit tout ce que j'aime,
 « Nos riches et vierges forêts,
 « Nos campagnes, nos monts ont plus de poésie,
 « Nos rares monuments qu'érige la patrie
 « Avec moins d'art ont plus d'attraits.»

EUSTACHE PRUD'HOMME.

Janvier 1865.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

SABRE ET SCALPEL

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.—*Suite.*

CHAPITRE XIV.



TROIS lieues du fleuve St. Laurent, en arrière de la ville de Québec, au milieu des montagnes qui forment la chaîne des Laurentides, se trouve une espèce de petit vallon traversé aujourd'hui par un excellent chemin de colonisation, mais qui, dans le temps où se passe notre histoire, était couvert d'une végétation tellement vigoureuse que l'accès en était, sinon

impossible, du moins ex-

cessivement difficile.

C'était la forêt vierge dans toute sa grandiose nature, dans toute sa sauvage beauté.

De chaque côté du ravin s'élevaient des rochers escarpés, des pics inaccessibles. Les flancs de la montagne semblaient avoir été violemment déchirés par une éruption volcanique, et les roches calcinées conservaient encore cette teinte lugubre qui s'attache aux objets frappés par la foudre. Les chasseurs qui s'aventuraient parfois dans cette solitude prétendaient avoir entendu des bruits sourds qui leur avaient paru venir de sous la terre, au centre de la montagne.

Peu à peu, ces récits commencèrent à agir sur l'imagination populaire, et l'endroit passa pour un lieu maudit et hanté. Les habitants, en voyant de loin apparaître la masse sombre du Pic-Bleu, se signaient en tremblant et hâtaient le pas. Quand la nuit était bien noire, on apercevait parfois une lueur briller au haut de la montagne, mais cela était rare ;

on ne manquait pas de dire alors que c'était l'âme en peine d'un inconnu qu'on avait trouvé mort au milieu du ruisseau quelques années auparavant, avec un couteau planté dans le cœur, et que cette âme errait sur le Pic pour indiquer aux voyageurs que l'endroit n'était pas sûr. Quoiqu'il en soit, le Pic-Bleu avait une mauvaise réputation, et ceux-là étaient braves qui osaient s'en approcher.

Tout au haut du Pic, du côté qui donne sur le vallon, un observateur attentif aurait pu remarquer une petite fissure dans le rocher qui, d'en bas, ne paraissait pas avoir plus d'un pied de largeur sur une hauteur d'environ trois pieds. Cette ouverture était entourée et comme cachée par des broussailles et par la tête d'un sapin qui avait poussé un peu plus bas sur le flanc même de la montagne. Une espèce de sentier semblait conduire jusque-là, mais il s'arrêtait à mi-chemin et le chasseur étonné se trouvait devant une véritable muraille, taillée dans le roc par la main de la nature. Cette muraille s'élevait à une cinquantaine de pieds. A cette hauteur, il y avait un enfoncement tapissé de mousse et couronné d'un bouquet de sapins rabougris ; c'est à trois ou quatre pas de cet enfoncement qu'était la crevasse dont nous avons parlé et sur la même ligne horizontale.

Au moment où se passe la scène que nous allons essayer de raconter, deux hommes se dirigeaient vers le sentier dont nous venons de parler. Il faisait presque nuit ; un fort vent de Nord-Est s'était élevé, et nos deux hommes se battaient les mains et soufflaient dans leurs doigts pour se réchauffer. De temps en temps, ils ralentissaient leur marche pour puiser largement au goulot d'une bouteille recouverte d'osier que l'un d'eux portait en bandoulière.

Arrivés au pied du rocher, ils s'arrêtèrent et l'un d'eux fit entendre trois coups d'un sifflet aigu.

—Pourvu que cet animal de Pierre ne soit pas soulé, dit l'un ; Jacques est absent, et le diable

m'emporte si je n'ai pas peur de passer la nuit dans ce lieu maudit.

—Marquis, reprit son compagnon, je t'ai toujours dit que tu étais un ivrogne, je commence à croire que tu es un lâche.

—Lâche plutôt la bouteille, répondit le Napolitain ;—car c'était bien le même personnage que le lecteur se rappelle sans doute avoir entrevu lors de l'attaque faite sur Landau, à qui Laurens avait sauvé la vie.

Son compagnon n'était autre que maître André. Ces deux-là faisaient la paire et ils se complétaient l'un par l'autre, ces excellents garçons ; ils se comprenaient et s'aimaient, à leur manière c'est vrai, mais ce genre d'amitié en demeurant fort solide, se retrouve souvent au fond de ces cœurs endurcis par le crime, de ces natures que le vice a corrompues. Soldats tous deux depuis longtemps dans la bande commandée par Gilles et dont Pétrini était l'âme, ils se quittaient rarement. Gilles n'avait en eux qu'une médiocre confiance, mais Pétrini, qui connaissait mieux le cœur humain, savait qu'il pouvait compter sur eux. De leur passé, on ne savait rien ; ils n'en parlaient jamais ; mais ils avaient dû tomber d'assez haut, ou plutôt assez bas, car ils n'avaient jamais essayé de remonter. Ils avaient néanmoins conservé un certain vernis d'éducation qu'ils savaient retrouver au besoin. Ivrogne d'habitude, Beppo, ou le marquis, comme l'appelait son ami, sacrifiait tout à sa malheureuse passion. André se permettait bien, lui aussi, de temps à autre, de faire une petite noce, mais le jeu et les femmes l'absorbaient complètement.

Ils étaient là, adossés au rocher et regardant en l'air ; ils écoutaient. Deux ou trois minutes se passèrent ainsi, mais celui ou ceux qui devaient venir se faisaient attendre.

—Essayons encore, dit à la fin le marquis ; si le maître était ici, je ne donnerais pas grand'chose de la vie de ce damné de Pierre.

De nouveau, il siffla trois fois, en espaçant chaque coup de sifflet. Cette fois-ci, ils furent entendus ; une voix qui semblait sortir du haut du rocher prononça ces paroles « *Chi tace sta ricco,* » à quoi le marquis répondit d'en bas après avoir toussé trois fois et frappé trois fois dans ses mains : « *Chi parla sta morto.* »

—Attendez un peu, reprit la première voix.

Une lumière brilla tout à coup dans l'enfoncement du rocher au-dessus d'eux et dont nous avons déjà parlé ; puis la silhouette d'un homme se dessina sur la roche nue, en arrière, dans le rayon éclairé par la lumière. L'homme portait à la main une lanterne

sourde, et de l'autre main il tenait une corde qu'il déroula lentement jusqu'à ce que le bout touchât le sol.

Montez vite, dit-il, car le vent menace d'éteindre la lumière.

André saisit la corde à deux mains et grimpa le premier ; mais le marquis, se défiant sans doute de ses forces, se vida le reste de la bouteille et l'avalait d'un trait.

André était déjà sur le plateau :

—Triple bête ! dit-il à l'homme d'en haut, pourquoi laisses-tu ainsi ta lanterne en évidence ?

Et d'une main rapide, il fit disparaître la lumière derrière une anfractuosité du rocher.

—Il y a quelque chose qui va mal, ici, continua-t-il, et si le maître y venait aussi souvent qu'autrefois, ce ne serait pas comme cela. Nous avons été obligés de donner le signal deux fois, maître Pierre.

—Est-ce ma faute, dit Pierre d'un ton bourru, si ce maudit vent de Nord-Est fait tant de bruit ? D'ailleurs, tu sais bien que Pégrine est malade et que je suis obligé de m'occuper un peu de l'intérieur.

—Assez parlé ! voyons un peu ce que fait le marquis, qu'il ne monte pas.

André s'avança au bord du rocher et chercha à distinguer en bas, mais il ne put rien voir ; il tira sur la corde, elle n'avait que son poids ordinaire.

—Diable ! diable ! grommela-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ? Je vais aller voir.

Il empoigna la corde et se laissa couler en bas. Arrivé là, il heurta du pied la bouteille vide, et trouva Beppo qui rouflait tout à côté.

—Satané ivrogne ! va, gronda-t-il, tu mériterais que je te laisse passer la nuit ici !

Il lui alongea un grand coup de pied dans un endroit spécial.

Le marquis poussa un grondement formidable, mais il ne s'éveilla point.

—Autant vaudrait animer une bûche, se dit André, il ne reviendra à lui que dans deux heures. Je ne puis pourtant pas le laisser dehors.

Après cette réflexion, André prit l'extrémité de la corde qui pendait, la fixa solidement sous les aisselles du marquis et remonta sur le Pic.

—Il est mort-ivre, dit-il à Pierre, il faut le hisser.

Les deux hommes se mirent à tirer la corde, et quelques instants après Beppo était déposé sain et sauf, mais toujours profondément endormi, sur le bord du roc.

—Maintenant dit André descendons-le à l'intérieur et il pourra cuver son vin tout à l'aise.

Il enleva le marquis sur ses épaules ; Pierre prit sa lanterne sourde et éclaira la marche.

Les deux hommes s'avancèrent sur une saillie étroite qui longeait le Pic l'espace d'une dixzine de pieds. Au bout de cette saillie était la fissure dont nous avons déjà parlé.

Pierre se glissa comme une couleuvre sous la tête du sapin et disparut. André eut un peu plus de peine à passer, à cause de Beppo qu'il lui fallut tirer après lui.

Les deux hommes se trouvèrent alors dans un couloir étroit et humide qui descendait par une pente assez raide à l'intérieur du Pic jusqu'au niveau du plateau où Beppo s'était endormi. Des marches grossièrement taillées dans le roc vif formaient un escalier sinueux et évidemment destiné à tromper le pied d'une personne étrangère aux lieux, qui s'y serait aventurée sans guide ou sans lumière.

Ce couloir était, même en plein jour, complètement noir. La fissure du haut qui y donnait accès, s'ouvrait à angle droit sur son côté et était d'ailleurs obscurcie par les mousses et les broussailles qui la cachaient. Immédiatement à l'intérieur de cette fissure un énorme trou avait été pratiqué dans le flanc du rocher. On y avait adapté une grosse pierre fixée par des gonds en fer et tournant sur elle-même ; lorsque la pierre était dans sa case la fissure ou porte se trouvait ouverte. Pour la fermer on n'avait qu'à pousser la pierre qui venait boucher complètement l'ouverture, lui donnant à l'extérieur l'aspect d'une niche que la nature aurait ménagée dans le rocher. Un énorme verrou à l'intérieur retenait la pierre en cas de surprises.

Le couloir comme nous venons de le dire descendait par une pente raide jusqu'au niveau du premier plateau extérieur. A cet endroit, il tournait brusquement et courait en sinuosités irréguliers l'espace de cent verges, pour aller aboutir à une grotte immense dont les murailles et le plafond tapissés de stalactites s'illuminaient de mille reflets sous les rayons des torches de résine brûlant aux quatre coins.

Cette grotte était l'antichambre, et André y déposa le marquis sur le sable fin qui en formait le plancher.

Au fond un goulot étroit donnait accès à une série de trois autres cavernes de moindres dimensions et dont la disposition singulière semblait un jeu de la nature.

Deux de ces cavernes, les plus rapprochées, étaient remplies de toutes espèces d'instruments

d'orfèvrerie, de creusets de moules et de fourneaux portatifs.

Dans un coin gisaient par terre deux marteaux géants.

Aux murailles étaient appendues un grand nombre d'armes de diverses sortes formant un arsenal complet. Ces deux chambres recevaient un peu de lumière par une fissure qui prenait jour au milieu de pics inaccessibles à une élévation de près de cinquante pieds. L'endroit où débouchait cette fissure par le bas, était la cuisine et le fourneau commun de l'établissement.

La quatrième grotte était un peu plus éloignée d'une dizaine de pas. Elle était ornée de quelques meubles ; trois chaises, une table et un assez bon lit. Des nattes et des peaux de bêtes en couvraient le sol. Dans un coin que formaient l'enfoncement du roc une petite source d'eau claire jaillissait pour aller se perdre goutte à goutte au fond d'une ouverture qui formait une seconde issue à la caverne, au versant opposé de la montagne et sur une série de rocs perpendiculaires d'une hauteur à donner le vertige.

Au dehors, cette source s'échappait de rocher en rocher, s'alimentant d'autres sources sans-doute, pour retomber jusque dans le vallon où elle formait un ruisseau qui courait sous les bois.

Cette chambre était réservée au chef : l'entrée en était fermée par un rideau que personne ne devait franchir sans y être appelé.

Transportons-nous maintenant à cinq années en arrière. Un soir d'été dans cette même grotte, un beau jeune homme était nonchalamment étendu sur le lit qui régnait dans l'angle, fumant un havane pur et lisant avec attention à la clarté de deux bougies de cire fixées dans un candélabre en argent massif.

Dans les cavernes voisines on entendait le bruit des soufflets et des marteaux mis en action par une quinzaine d'individus travaillant au milieu du silence le plus complet. A travers le rideau on distinguait de temps à autre l'éclat subit de la flamme qui s'échappait d'un fourneau, ou le reflet fauve produit par le contact d'un acide avec le métal en fusion.

Pétrini, car le beau jeune homme n'était autre que le médecin que nous connaissons, lisait sans se laisser distraire et prenait des notes chiffrées sur un calepin ; d'instant en instant, toute fois, son sourcil se fronçait et une expression de dépit venait mourir sur ses lèvres.

Tout-à-coup, le rideau s'agita d'une manière particulière.

—Entrez ! dit Pétrini sans changer de position. Le rideau se souleva discrètement et un homme en costume de voyage se présenta.

C'était notre ami Gilles Peyron.

—Tiens, fit Pétrini, vous voilà enfin ; savez-vous que vous êtes en retard de huit jours ? Nous sommes aujourd'hui au seize juillet, et vous deviez être de retour le huit.

—Maître, dit Gilles je n'ai pu partir de New-York qu'avant-hier matin, j'ai voyagé sans relâche, j'arrive à l'instant même et me voici.

—Eh ! bien, quelles nouvelles ? apportez-vous de l'or au moins ?

—Les nouvelles ne sont pas bonnes. Les 6,000 piastres que j'avais ont été refusées par Fürt & compagnie. Il n'en ont voulu prendre qu'un sixième et encore à soixante pour cent de change. Quant à la balance j'ai eu toutes les peines du monde à la changer en petits lots chez différents juifs à soixante-deux pour cent. Fürt prétend qu'il court des risques et ne peut pas écouler nos pièces. Enfin New-York ne paye presque plus, sur \$6,000, toutes dépenses et escomptes payés, je ne rapporte que \$2.100.

Giacomo prit un crayon et fit quelques chiffres sur son calepin.

—Ce qui fait, dit-il après un moment, \$200 pour vos frais de voyage ?

—Il me semble que ce n'est pas tant pour une course de près d'un mois, si vous songez que je devais une balance d'hôtel pour le dernier voyage.

—Enfin, le pire n'est pas là. Mais comment diable Fürt peut-il se plaindre de notre monnaie, elle contient cinquante pour cent d'argent pur, et il me semble que l'exécution n'est pas mal.

Il prit dans une petite boîte sur la table, une dizaine de pièces de diverses sortes, qu'il fit sonner dans sa main et sur un morceau de marbre.

—Il me semble, que cela est pourtant bien frappé. Toute réflexion faite, poursuivit-il je crois que New-York veut nous exploiter. Au surplus, nous verrons et peut-être que Boston nous paiera mieux.

Mais il y a autre chose, maître Gilles, et si vous ne m'apportez pas d'excellentes nouvelles, je n'en ai pas de bien meilleures à vous donner. Asseyez-vous d'abord et prenez un verre de quelque chose pour vous reconforter.

Il tira une bouteille de cognac avec deux verres, et tous les deux s'en servirent.

—Voyons, vite vos nouvelles, dit Gilles j'ai hâte de savoir, car vous m'avez rendu inquiet.

—Vous allez l'apprendre en deux mots : nous sommes découverts ; la mine a sauté,

—Hein ! cria Gilles qui bondit sur son siège ; quelqu'un a donc parlé ?

—Non ; mais deux des nôtres ont été pincés par la police sur le marché de la Basse-ville, et leur affaire s'instruit en ce moment devant les magistrats.

Vous comprenez que dorénavant les autorités vont se tenir les yeux ouverts.

—La chose est-elle sue parmi les compagnons ?

—Pas encore à l'heure qu'il est ; l'arrestation n'a eu lieu que la nuit dernière.

Au surplus venez avec moi, nous allons faire le tour de l'atelier, tout le monde y est, excepté Landeauet Luron.

—Ce sont donc eux qui sont arrêtés ?

—Oui.

Giacomo et Gilles sortirent et pénétrèrent dans les deux grottes du milieu.

Le travail qui était en plein action s'arrêta comme par enchantement, et tous les hommes se découvrirent en présence du chef.

Le métal en fusion brillait dans les creusets. Sur des tables de pierre, autour des grottes étaient des débris de vases, d'ustensiles d'argent et de cuivre, tordus, brisés, déchiquetés.

Giacomo alla à chacun, encourageant celui-ci, reprimandant celui-là et questionnant de toutes les manières.

Au bout d'une demi-heure tous deux rentrèrent. Pétrini avait l'air fort content.

—Rien n'est désespéré, dit-il, ces gens-là sont pleins d'ardeur et si Landeau et Viron ne parlent pas, nous aurons encore de beaux jours. New-York peut nous faire défaut, le Canada peut nous manquer, mais s'il le faut, nous inonderons l'Europe et nous ferons une moisson d'or.

Je vais maintenant me rendre en ville pour surveiller les choses par moi-même.

Sur le soir il sortit avec un fusil en bandoulière et gagna Québec, plein d'espoir. Malheureusement, les rêves de Giacomo ne devaient pas se réaliser. La chose eut plus de retentissement qu'on s'y était attendu.

Poursuivis et guettés partout les associés durent même se débander à un moment donné.

Les fournaux s'éteignirent et la caverne redevint silencieuse.

Giacomo fut obligé de sacrifier ses ressources personnelles pour acheter le silence des uns et expatrier les autres.

Bref, ce fut une désorganisation et presque une déroute complète.

La société se maintint cependant, on ne sait trop comment, par une lueur d'espoir, un fantôme de

succès futur que Giacomo faisait miroiter devant les yeux de ses compagnons. Mais lui-même et Gilles, qui savaient à quoi s'en tenir, étaient sûrs que les beaux jours étaient finis, et qu'une nouvelle combinaison devait être imaginée.

On a vu au commencement de cette histoire quelle était la nouvelle combinaison due au cerveau inventif de maître Peyron.

Cette veine avait l'avantage d'être moins dangereuse, moins difficile et moins coûteuse d'exploitation, en restreignant la main-d'œuvre et en circonscrivant ses bénéfices parmi un plus petit nombre d'associés.

CHAPITRE XV.

Revenons au Marquis et à André que nous avons laissés à la caverne dans le dernier chapitre.

Le marquis dormait toujours du sommeil des ivrognes.

La vieille Zéguine, accablée de rhumatismes, fumait une pipe noire, sur un lit de sapin, dans un coin, près du foyer.

André et Pierre s'assirent près d'elle et allumèrent leurs brûle-gueule.

—Y'a donc du nouveau, dit ce dernier, que vous nous arrivez comme ça par un temps de chien ?

—Du nouveau ? Il faut s'entendre, maître Pierre ; est-ce que notre arrivée te surprend !

—Tiens, cette drôle de question. Pas le moins du monde ; mais les compagnons nous visitent si peu depuis quelque temps.

—C'est vrai, c'est vrai ; mais cela pourrait bien reprendre. Et tiens, d'abord, je suis venu de la part du maître.

—Vrai ? allons, ça me fait plaisir.

—Oui ; il doit venir ici dans deux ou trois jours, peut-être plus tôt, peut-être plus tard. Mais il ne sera pas seul ; il doit amener une dame avec lui, et ses ordres sont que la chambre réservée soit ornée du mieux qu'il sera possible.

La vieille Zéguine ôta sa pipe de ses lèvres, ce qui indiquait chez elle un sentiment extraordinaire.

—Une dame ! fit-elle, une dame ! Eh ! bien, ce sera du propre, par exemple ; j'aimerais mieux y voir des argenteries et des petits dîners fins comme autrefois, avec tous les compagnons. On buvait dans des coupes d'or et on s'éclairait avec des chandeliers d'église ; le lendemain tout était fondu, et ça recommençait toujours avec du neuf. C'était le bon temps ! Et pas de dames, surtout ; c'est moi qui commandais !.....

Elle remit sa pipe entre ses mâchoires étendées et poussa vers la voûte un profond soupir avec une pyramidale bouffée de tabac.

—Tais-toi donc, la vieille, dit Pierre, on ne sait ce qui peut arriver ; le maître.....

L'apparition soudaine de Beppo lui coupa la parole.

Le marquis était dans un débraillé sublime de figure et d'accoutrement.

—Corpo di Bacco, dit-il avec un baillement, je crois que je suis ici !

—Et que la bouteille est vide, dit André, ça se voit. Marquis, je vous ai déjà averti que votre passion vous jouerait quelque vilain tour.

—*Accidente !* qu'est-ce qu'il y est donc ?

—Il y est que vous êtes saouï, marmotta Zéguine, avec un regard de dédain.

—Moi saouï ! belle dame ; vous vous trompez, *pure, pure* ; j'ai dormi, voilà tout, et je suis monté ici en rêve.

—Assez ! dit André ; nous ne pouvons pas passer la nuit ici et il faut songer au retour. Allons, marquis, ficelez-vous et partons. Quant à vous, ajouta-t-il, en s'adressant à Pierre et à Zéguine, rappelez-vous les ordres du maître ; tenez-vous prêts et surtout que la chambre soit belle. Voici de quoi vous approvisionner.

Il mit deux rouleaux d'argent dans la main de Zéguine, après quoi, lui et le marquis quittèrent la caverne par le même chemin qui les y avait amenés.

Il était minuit, mais le temps était clair. En descendant la colline, André crut apercevoir une ombre traverser le sentier à vingt pas d'eux. Il arma son fusil.

—Ce n'est rien, dit le marquis, c'est probablement quelque lièvre qui régagne son logis.

—C'est un lièvre qui a le pas lourd dans tous les cas, répondit André, et nous ferons bien de nous tenir sur nos gardes.

Ils sortirent du bois, le marquis songeant que la bouteille n'était peut-être pas vide et que ce reste serait perdu, pendant qu'André, tout pensif, marmottait à par lui :

—Ce doit être ce maudit Landeau !

Le soir même du jour où Gustave Laurens avait demandé la main d'Ernestine, Giacomo Petrini entra dans l'avenue bordée d'ormes et d'érables qui conduisait à Mont-Rouge.

Il avait à peine fait quelques pas, lorsque Gilles arriva à sa rencontre. L'honnête intendant avait la figure longue d'inquiétude.

—Mauvaises nouvelles, dit-il, il faut que je vous parle de suite et sans témoins. Rebroussons chemin et marchons un peu sur la grande route.

—Diable ! qu'est-ce encore ? Le fait est que de-

Puis quelque temps, vous n'avez que de mauvaises nouvelles à m'annoncer.

—Vous croyez que c'est peut-être pour mon plaisir ? merci !

Dans tous les cas voici ce que j'ai à vous dire.

Il est incontestable, maintenant, que Landeau a parlé et que l'officier connaît notre secret. Bien plus, la demoiselle doit en connaître quelque chose et peut-être aussi ce damné Chagru. Tous deux m'ont regardé d'une façon particulière aujourd'hui, et ils ont causé longtemps ensemble. Le diable m'emporte si je ne sais ce qui m'a poussé à mettre ce bonhomme dans nos plans ; nous aurions pu parfaitement nous passer de lui et il ne nous cause que des embarras. Pourvu toujours que Maximus ne soit pas instruit de tout, rien n'est encore désespéré. Cependant mon opinion est qu'il vaudrait mieux agir de suite ; c'est plus prudent. Vous savez que ce Laureus a demandé la main à Ernestine.

—Diable ! alors, c'est entre nous deux guerre à mort et vous dites bien, il faut agir de suite. Ce n'est plus seulement une mesure de prudence, mais un acte de nécessité, A la guerre comme à la guerre, il va se servir de tous ses moyens ; usons de tous les nôtres. A quel plan vous êtes-vous arrêté ?

—Au seul possible : il faut enlever l'héritière. Nous pourrons ensuite la rendre pour une somme convenue.

—Comment la rendre, maître Gilles ! Je ne veux pas du tout la rendre, je l'aime, moi, cette jeune fille, et je prétends la garder, même en perdant la dot.

—Alors nous ne nous entendons plus.

—C'est ma volonté ! Et malheur, à qui oserait se mettre en travers !

—Pas tant d'aigreur mon maître ; vous oubliez un peu nos petites conventions et nos positions respectives. Ce n'est plus le chef des faux monnoyeurs et son lieutenant qui parlent aujourd'hui ; rappelez-vous bien cela ; nous avons traité et nous traiterons encore sur un pied d'égalité. Je vous ai proposé une affaire, vous l'avez acceptée ; si vous voulez y faire de la passion et trancher du héros de roman, je ne veux pas que ce soit à mon détriment ; autrement et à mon tour je vous dirai ; malheur à vous !

—Comment ! vous oseriez ! dit Pétrini d'un ton considérablement baissé.

—Non seulement j'oserais, mais j'ose, mon maître. Mais tenez, laissons cette querelle dont nous ne pouvons bénéficier ni l'un ni l'autre et continuons à parler d'affaires, cela vaudra mieux.

—Voyons, votre plan ? dit Giacomo tout-à-fait dompté.

—Puisque vous êtes devenu raisonnable, le voici : Nous sommes aujourd'hui à vendredi. Dimanche sur les neuf heures du soir, trouvez-vous à la caverne, je vous conduirai votre fiancée. Quant aux détails je m'en charge, c'est mon affaire. Pierre et Zéguine sont déjà prévenus. Une fois la jeune fille en notre possession, nous pourrons parlementer et négocier ; enfin nous aviserons ; le plus pressé est de la faire disparaître :

—Mais ce Laureus, va nous faire un obstacle !

—Tout est prévu, mon maître. Il part le même soir pour Montréal. Les deux absences vont coïncider presque. Comprenez-vous la fureur de Maximus, si un ami lui laisse entendre délicatement que notre officier n'est peut-être pas tout-à-fait étranger à l'affaire ?

—C'est une idée ; maître Gilles vous avez du génie !

—Il est bien heureux que vous vous en aperceviez à la fin.

Maintenant, c'est entendu : Dimanche soir à neuf heures, Jusque là, motus ! Allez voir votre fiancée et tâchez d'être aussi aimable que possible. Surtout veillez à votre physionomie si l'on vous fait des allusions.

Giles pirouetta sur ses talons et gagna la ferme en sifflottant un petit air joyeux.

Giacomo se dirigea vers le château où son arrivée fut saluée comme aux plus beaux jours.

Ernestine eût même pour lui de petites attentions qui réjouirent le cœur du jeune médecin.

Une femme s'attache volontiers aux grands vices comme aux grandes vertus, pourvu que l'objet de son amour sorte de la ligne ordinaire. Les extrêmes la captivent, en bien comme en mal. Nous constatons le fait sans prétendre l'expliquer.

Cependant le Dimanche était arrivé avec un de ces soleils magnifiques qui semblent apporter une vitalité nouvelle à toute la nature. Les arbres en fleurs répandaient dans les airs ces senteurs embaumées qui fouettent le sang et remontent les esprits. Tout avait un aspect gai, un air de fête, les feuilles des grands ormes et des érables géants bruissaient harmonieusement, sous les caresses d'une brise tiède et parfumée ; pendant que sous leurs ombrages, le long de la route les femmes et les enfants en habits de fête se reposaient en attendant l'heure de la messe. Partout, des groupes souriants et animés ; ici deux ou trois vieillards à cheveux blancs cheminaient en fumant leurs pipes neuves, leur habit sous le bras, la cravate détachée, racontant leurs faits et gestes

du temps passé, cet éternel sujet des causeurs sur le retour. Plus loin marchaient d'un pas pesant et penché des groupes de ces robustes laboureurs dont le pied droit semble toujours par un mouvement instinctif chercher le sillon absent. Habit bas, comme leurs aînés, ils parlaient des semences passées, des foins et de la moisson prochaine

« Le mil et le trèfle rendaient-ils beaucoup ? et la mouche gâterait-elle les blés ? » Quelques uns—des riches—désignaient ces sujets communs et tranchaient dans la politique du jour. « Appuieraient-ils le ministère aux prochaines élections ? on ne savait pas ; la gauche avait bien ses mérites et Papi-neau avait dit son fait au Gouvernement. »

Venaient ensuite les groupes de jeunes gens fagotés de leur mieux et faisant de l'œil aux jeunes belles de l'autre côté de la route. Heureux celui qui possédait un chapeau de castor et un tuyau de pipe immaculé projetant de cinq ou six pouces hors de la poche du gilet ; si avec cela il avait une paire de bottes anglaises, ses compagnons ne le tutoyaient plus.

Quant au jeune gandin, propriétaire d'une montre en argent avec la chaîne en acier poli—celui-là avait passé l'hiver dans l'*Amérique*—il trouvait à chaque cinq minutes des raisons pour regarder l'heure et faire sautiller ses breloques, afin d'intimider ses voisins, dont les yeux brûlaient d'envie. Les jeunes filles se montraient discrètement du doigt en chuchottant entr'elles et les mères calculaient tout les avantages d'un gendre qui peut dire exactement l'heure à chaque moment de la journée et peut-être corriger la pendule du bedeau à l'*Angelus* du midi.

Tout cela marchait gaiement, aspirant l'air à pleins poumons, insoucieux du lendemain et sans remords dans le passé.

Heureuse simplicité des mœurs de nos campagnes qui va se perdant tous les jours pour faire place aux appétits du gain, aux exigences du luxe qui plissent les fronts, font pencher les têtes soucieuses et voilent les limpidités du regard.

Ce jour là, après les offices. Ernestine allait faire sa promenade soit en voiture avec Maximus et Céleste, soit à cheval, accompagnée d'un domestique lequel, depuis un certain temps n'était autre que notre ami Chagru.

L'honnête marin avait bien ses petites répugnances à enfourcher le grand cheval anglais, et se trouvait moins à l'aise en selle qu'à la roue du gouvernail : mais, pour la demoiselle, il n'y avait rien qu'il ne fût prêt à faire, et lorsque le tangage était trop ort il embrassait le col de son coursier comme dernière planche de salut.

Ce jour-là la promenade en voiture n'eut pas lieu. Gilles s'était arrangé de manière à retenir Maximus et sa sœur à la maison—ce qui d'ailleurs n'était pas un fait extraordinaire,—et à six heures, Ernestine partit seule, à cheval, suivie de Michel Chagru. Elle devait revenir vers les huit heures pour le dîner.

Il y avait déjà assez longtemps qu'elle chevauchait sur le grand chemin et sous les couverts à travers le domaine de Maximus, lorsque le père Chagru ôtant son chapeau et montrant le soleil qui disparaissait derrière les grands arbres fit respectueusement remarquer à la jeune fille qu'il était peut-être temps de revenir au château.

—Bah ! fit elle en regardant à sa montre, nous avons encore une grosse demi-heure devant nous, et rien ne presse, il fait si beau. Je veux d'ailleurs visiter une source qui doit être dans ces environs et dont Monsieur Peyrou m'a parlé ce matin. Il paraît que c'est très joli et qu'il y a de petites fleurs fort rares le long du ruisseau. Il m'a parlé d'un érable aux feuilles rouges et je l'aperçois justement là-bas ; ce doit être dans cette direction, allons-y.

Elle lança son cheval et Chagru suivit sans mot dire.

Au bout de cinq minutes ils débouchèrent dans une clairière circulaire d'aviron cent pas de diamètre et tapissée d'un fin gazon. Au milieu de cette clairière, et sur une petite éminence s'élevait l'érable aux feuilles rouges dont nous avons parlé. A ses pieds, dans le flanc de la butte et entre deux roches grisâtres, une source jaillissait fraîche et limpide pour se répandre ensuite en murmurant sur les cailloux polis, et former un petit ruisseau qui serpentait entre une double haie de rosiers sauvages.

Ernestine sauta légèrement de son cheval et vint tremper ses mains dans l'onde claire.

—Comme c'est joli, dit-elle, en faisant jaillir les brillantes gouttelettes comme autant de perles entre ses doigts ; et dire que je ne connaissais pas encore cet endroit charmant. Il faudra que j'y revienne tous les jours. Dites-donc, vous me ferez un petit berceau auprès de la source et j'y amènerai cette bonne tante Céleste : elle sera enchantée.

La jeune fille folâtra longtemps le long du ruisseau, cueillant les roses dont elle se fit un énorme bouquet.

Le soleil était entièrement disparu et les ombres commençaient à se répandre au milieu des grands arbres.

—Je crois, Mademoiselle, qu'il vaudrait mieux nous en retourner. Voici de gros nuages qui m'annoncent rien de bon, et nous aurons tout juste le

temps d'arriver avant la pluie.

En effet, des masses noires et menaçantes amoncelées vers le nord, commençaient à se mouvoir avec une vitesse inquiétante.

— Rentrons, dit la jeune fille ; nous serons peut-être un peu trempés, mais je n'ai pas peur, ce ne sera pas la première fois.

Chagru, lui amena un cheval et elle allait monter en selle, lorsque tout-à-coup, d'un bosquet voisin, deux hommes masqués s'élançèrent en même temps.

L'un d'eux appliqua à Chagru un vigoureux coup de poing sur le derrière de la tête. Le bonhomme trébucha et roula sur le bord du ruisseau.

Avant qu'il eût pu se relever les deux hommes avaient empoigné Ernestine, et s'étaient élançés avec elle dans le bois, sans tenir compte de ses cris déchirants.

— Silence ! la petite, dit l'un d'eux, ou nous allons vous étourdir !

Ils continuèrent leur course, avec leur léger fardeau pendant une demi-heure, à travers le bois, poursuivis de près par Chagru qui s'était relevé furieux et leur donnait la chasse.

Ernestine ne criait plus ; elle s'était évanouie.

— Tant mieux, disait Beppo, en courant toujours,—car les deux hommes n'étaient autre que André et le noble marquis,—tant mieux, *corpo di Bacco* ! la petite ne crie plus ! dans cinq minutes ce maudit vieux ne pourra plus nous suivre, il fait déjà presque noir.

En effet, au bout de quelque temps, le père Chagru n'ayant plus un son pour se guider fut obligé de ralentir sa course ; il n'y voyait presque plus d'ailleurs à cause de la nuit qui tombait rapidement avec l'orage, et parce que ses yeux, fouettés par les branches se gonflaient douloureusement. A la fin il s'arrêta épuisé.

— Perdue ! dit-il d'un air de profond découragement, perdue ! Qu'est-ce que son oncle va dire ! Et pourtant, Dieu sait que ce n'est pas ma faute !

La pluie tombait alors en larges gouttes qui fouettaient les feuilles des arbres.

Chagru resta quelques instants songeurs et indécis. A la fin, il secoua sa torpeur et se mit en marche pour s'en retourner.

Quand il sortit de sous le couvert et déboucha sous la clairière, l'orage s'était déchainé avec violence et faisait gémir les arbres, sous son souffle furieux pendant que les éclats de tonnerre roulaient dans le lointain.

Les deux chevaux étaient disparus, sans doute, la peur les avaient pris et ils avaient regagné le châ-

teau qui se trouvait à une distance de près de deux milles.

— Allons, se dit Chagru, dépêchons-nous, en faisant une battue nous pourrions peut-être la retrouver d'ici à demain matin.

Et il partit au pas de course à travers les champs, murmurant à part lui :

— Ce maudit docteur doit y être pour quelque chose !

Pendant André et le marquis continuaient leur marche sous le bois avec Ernestine toujours évanouie.

Beppo avait jeté un sarreau de toile sur la tête de la jeune fille pour la garantir de la pluie et des branches.

Après environ une heure de marche silencieuse, ils arrivèrent au plateau que nous avons déjà décrit dans un chapitre précédent. Ils donnèrent le signal et hissèrent la jeune fille jusqu'à la corniche supérieure où, cinq minutes après, ils étaient grimés à leur tour.

Ernestine n'avait pas encore ouvert les yeux, et sa figure avait la blancheur du marbre. Un souffle lent et léger qui soulevait sa poitrine annonçait seul que la vie ne l'avait pas abandonnée.

Ils la transportèrent dans la dernière caverne et la déposèrent sur le lit du maître, après quoi ils se retirèrent discrètement en laissant Zigine auprès d'elle.

— Sacrebleu ! dit Pierre, quand les deux hommes furent revenus, dans la grotte d'entrée, vous avez là une jolie prise, et vous êtes d'heureux coquins, mes compères !

— Motus ! mon vieux dit André, s'est au maître, et, tu comprends, c'est sacré !

— C'est tout de même un beau brin de fille et le maître ne se mouche pas dans le coton : c'est mon idée !

— Le coquin à bon goût ! glissa le marquis ; mais moi je préférerais autre chose : j'ai une soif d'enfer ! vrai comme je dis, *corpo e sangue* !

— Et quand est-ce que vous n'avez pas soif, marquis de mon cœur ? dit André. Cependant, pour cette fois, je suis de votre opinion. Pierre donne-nous, quelque chose à boire, nous sommes mouillés comme une soupe.

André jeta du bois sec dans le foyer pendant que Pierre tirait d'un vieux bahut une bouteille de cognac, à laquelle les trois hommes, le marquis surtout, firent un accueil flatteur.

Au bout d'un quart d'heure, ils fumaient leurs pipes dans ce demi-engourdissement si recherché des connaisseurs et par malheur si souvent dépassé, lors-

qu'un signal aigu se fit entendre de l'extérieur.

Pierre fit disparaître la bouteille et s'élança dans le couloir.

Cinq minutes après, la tête fuyante de Gilles Peyron se montrait dans l'entrée.

— Est-ce fait ? dit-il, en s'adressant aux deux compagnons.

— La petite est là qui dort, dit le marquis, en montrant la chambre de réserve, et elle dort bien. Gilles alla s'assurer de la chose, après quoi il revint, et sans s'asseoir :

— C'est bien, dit-il, il faut que je me sauve de suite ; nous sommes à faire une recherche dans les bois du domaine, et mon absence trop longue pourrait être remarquée.

Demain midi, vous viendrez prendre mes ordres à la ferme. En attendant, ne sortez pas d'ici, et vous, marquis, ne vous grisez pas surtout.

— Oh ! qué non ! qué non !.....

Gilles n'attendit pas la fin, et disparut derrière le coude du goulot, qui servait d'entrée.

Cinq minutes après, Pierre, André et le marquis ronflaient près du feu, à côté de la bouteille vide.

CHAPITRE XVI.

En arrivant au château, Chagru n'avait pas pu longtemps cacher l'affreuse nouvelle. Toute la maison fut jetée dans un émoi impossible à décrire.

Maximus se promenait à grand pas, l'œil en feu et la bouche contractée ; Gilles Peyron s'arrachait les cheveux, et Pétrini, qui se trouvait là par hasard, semblait frappé de stupeur pendant que Céleste poussait des cris comme le ciel dut en entendre des derniers survivants du déluge.

— Tout-à-coup, Pétrini se leva comme poussé par un ressort et marcha droit vers Maximus.

— Il n'est pas question de se lamenter, dit-il, il faut agir, et agir vite. Du temps qu'il fait les brigands qui ont osé porter la main sur Mlle Ernestine ne peuvent pas aller loin. Ils ne supposeront pas d'ailleurs que nous allons les relancer ce soir et nous les prendrons peut-être à l'improviste.

Maximus se retourna vers le jeune italien et lui saisit vivement les mains.

— Brave enfant, va ! dit-il, Dieu te récompensera et je serai fier de te nommer mon fils.

En moins de cinq minutes tout le personnel du château avait été réuni autour de Maximus, de Pétrini et de Gilles Peyron, neuf personnes en tout, bien armées et protégées contre la pluie par d'amples manteaux.

Les chevaux furent amenés et l'on se mit promptement en selle.

Au moment du départ, Duroquois arriva comme une bombe au milieu de la petite troupe.

— J'apprends à l'instant le malheur, dit-il tout essoufflé à Maximus, et je viens vous aider. Ah ! les brigands ! Nous les tuons, fussent-ils le diable en personne ! suffit !

Maximus lui serra la main en silence et fit amener une monture, c'était celle d'Ernestine.

Duroquois se campa sur ses étriers en marmottant des menaces.

— En route maintenant, cria Pétrini, il n'y a pas une minute à perdre.

La petite troupe s'ébranla et partit au galop à la suite du père Chagru qui courait à l'avant-garde avec François, le garçon de ferme.

Les deux vieux marins se tenaient à la crinière pendant que les chevaux, fouettés par une pluie battante, bondissaient avec une rapidité vertigineuse à travers champs et fossés.

— Quel tangage ! mon vieux, râlait Chagru entre deux bonds ; on se croirait sur un ras de marée, quoi ! Avec ça un clapotis que le cœur m'en fait mal !

François mâchonnait sa chique sans pouvoir parler et se tenait ferme à la crinière.

Au bout d'un quart d'heure on arriva à la clairière où toute la troupe fit halte, et où on laissa les chevaux.

Giacomo qui avait pris le commandement, divisa ses dix hommes par groupes de deux.

Il se fit indiquer par Chagru la direction qu'avait prise les ravisseurs d'Ernestine, et il fut décidé que chaque groupe marcherait dans cette direction, sur des lignes parallèles, à une distance de cent pas, en ayant soin de se tenir toujours à portée de voix.

Pétrini se trouvait avec Maximus qui portait une lanterne sourde ; à leur gauche étaient François et Chagru, tandis que le groupe de droite était composé de Duroquois et de Gilles Peyron. Les deux autres groupes formaient chacun l'extrême côté.

Dans cet ordre ils entrèrent sous le couvert en faisant le moins de bruit possible.

A chaque instant Maximus et Pétrini s'arrêtaient pour écouter et s'orienter le mieux qu'ils le pouvaient dans l'ombre, et s'aidant des rayons blafards de la lanterne sourde.

Au bout d'une demi-heure ils n'avaient encore fait qu'un mille environ.

Pétrini connaissait parfaitement tous les coins et recoins de cette forêt ; mais il était trop rusé pour faire part de cette circonstance à Maximus ; bien au contraire, à chaque moment il s'adressait à lui pour savoir s'ils ne s'étaient pas égaré et s'ils sui-

vaient toujours la bonne direction. Maximus lui-même n'était pas très-sûr de son chemin.

A un moment donné, il s'arrêta et appela tout son monde autour de lui, pour reprendre le rhumb du vent.

L'un des valets de ferme constata que Maximus, au lieu de s'avancer en ligne droite, avait parcouru presque un demi cercle.

Peut-être Pétrini n'était-il pas étranger à cette déviation.

Maximus s'emporta contre lui-même.

— Comment diable ai-je pu me tromper ainsi ? dit-il ; c'est une demi-heure de perdue. Allons ! remettons-nous dans la bonne voie et en route !

La petite caravane reprit son ordre de marche et s'avança à travers les branches et les buissons ruisselants de gouttes de pluie qui fouettaient la figure et pénétraient sous les manteaux.

Gilles Peyron, comme nous l'avons vu, se trouvait en compagnie de Duroquois.

Tout-à-coup, il arrêta ce dernier et, lui saisissant le bras, se mit à écouter.

— N'avez-vous rien entendu, dit-il ?

— Mais non ; fit naïvement Duroquois.

— Il me semble pourtant avoir reconnu une voix humaine, et si je ne me trompe pas une voix de femme là bas, sur la gauche.

— C'est curieux que je n'ai rien entendu ; positif !

— Après tout, je pourrais m'être trompé, et je n'oserais pas arrêter toute la troupe pour si peu, ce serait perdre un temps précieux, sans aucun résultat peut-être. Pourtant si c'était elle !

Faisons une chose. Continuez avec les autres et tenez votre place pendant ; ce temps-là, je vais aller faire une petite course dans la direction où j'ai entendu le cri ; je vous rejoindrai à la lisière de l'autre côté du bois.

Sans attendre la réponse de Duroquois, il s'élança et disparu dans la nuit.

Ce dernier continua sa marche et rejoignit la ligne en faisant des vœux pour le succès de l'honnête intendand.

Quant à Gilles, nous avons vu dans le chapitre précédent quel avait été le but de sa course.

A la fin la troupe arriva de l'autre côté de la forêt, dans une éclaircie qui se trouvait à environ trois milles du point de départ.

Rien n'avait été découvert et Gilles manquait à l'appel.

Duroquois expliqua son absence. Maximus eut une lueur d'espoir.

— Noble cœur ! dit-il, que Dieu bénisse ses efforts ! Il aura un nouveau titre à ma reconnaissance, à mon amitié !

A la demande de Maximus on s'installa sous un grand pin, et comme l'orage avait beaucoup diminué l'un des hommes alluma un grand feu au tour duquel chacun vint s'asseoir pour sécher un peu ses habits.

Cependant le temps se passait et Gilles Peyron ne revenait pas. Maximus était sombre et gardait le silence, pendant que Pétrini faisait entendre des soupirs prolongés.

François et le père Chagru s'étaient retirés un peu à l'écart et causaient à voix basse en fumant leurs pipes assis sur le tronc d'un érable renversé.

— Quel temps de chien ! disait Chagru, et pas une étoile, encore ! je donnerais quelque chose pour être revenu.

— Bah ! répondait François, nous en avons enduré bien d'autres. D'ailleurs, je me console en pensant que l'intendant est aussi mouillé que nous.

— Ça, c'est pas mal vrai ; vous continuez donc à le détester ce cher homme ?

— Avec ça que vous paraissez l'aimer pas mal, vous, par exemple.

— Le fait est que c'est un fieffé pendard.

— Et qui veut se faire passer pour un petit saint. Mais vous le connaissez comme il faut, vous, père Chagru ?

— Un peu trop, pour mon malheur. Je puis bien vous dire ça à vous qui êtes un homme de mer et par conséquent un vrai cœur, — il m'a raconté un peu de sa vie et ce n'est pas de l'eau douce. Il a fait de vilains coups dans l'Amérique et de l'autre côté aussi.

— Il a été dans l'Amérique ?

— Oui et il s'est marié avec une fille riche, la fille d'un juif...

— Comment ! mais si c'était !.....

— Tonnerre ! à présent ça me frappe aussi : c'est lui ! Et dire que je n'y a pas pensé avant aujourd'hui. Nom d'un nord-est ! Ça cadre juste avec ce que vous m'avez conté l'autre jour ! En v'la une découverte !

— Chut, père, nous en reparlerons une autre fois et nous tâterons le terrain. Si c'est ça je lui promets une danse. V'la l'animal qui arrive. Quand on parle du diable on voit ses cornes. Rentrons nos voiles.

En effet Gilles Peyron, arrivait en ce moment et se jeta près du feu, haletant et trempé jusqu'aux os.

Tous les yeux se tournèrent vers lui pleins d'anxiété.

— Rien, murmura-t-il, en réponse à ces regards, rien ! Et pourtant Dieu sait si j'ai couru, si j'ai cherché !

— Mon Dieu ! mon Dieu, dit Maximus d'un air accablé, est-il possible, est-il possible ! Il baissa la tête, puis au bout d'un instant il ajouta :

— Il est minuit passé ; retournons au château, mes amis, demain nous essaierons encore.

Ah ! Dieu m'afflige, mes enfants, Dieu m'afflige ! Et deux larmes roulèrent sur ses joues.

On s'en retourna un peu plus vite qu'on n'était venu ; et, sur les trois heures du matin, tout le parti reposait au château, à l'exception de Maximus, qui se promenait d'un pas fiévreux dans sa bibliothèque en songeant au coup terrible qui venait de le frapper d'une manière si imprévue.

Le lendemain, ou plutôt le même jour, dans la matinée Maximus se préparait à se rendre à la ville pour requérir l'assistance des autorités, pendant que des groupes occupaient déjà les bois d'alentour, et cherchaient la trace des ravisseurs.

Il allait franchir le marchepied de sa voiture quand Laurens arriva comme un ouragan, au triple galop de son cheval, et sauta sur le sable de l'allée.

— C'est donc vrai ? mon Dieu, cria-t-il, je viens d'apprendre la nouvelle au moment de mon départ.

Maximus le regarda d'un air singulier.

— Oui, dit-il, c'est vrai, et j'espère que nous démasquerons les coupables ou le coupable, car je m'en vais de ce pas prévenir la justice.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Quelle affliction ! quel coup épouvantable ! Et moi qui l'ai laissée si gaie avant hier ! Ah ! Maintenant, je ne pars plus. Il faut que nous la retrouvions. Si vous voulez me le permettre je vous accompagnerai.

Allons d'abord prévenir la justice.

— Merci, dit Maximus, que la douleur franche du jeune homme touchait profondément, merci monsieur : dans le malheur où je suis, je ne puis pas avoir trop d'assistance. Laissez reposer votre cheval ici, vous prendrez place avec moi.

Gustave sauta sur le siège et le cocher partit à fond de train vers la ville.

Le même jour et vers la même heure à quelques arpents du Pic Bleu, Luron et Beppo fumaient tranquillement leurs pipes, assis sur le tronc d'un hêtre renversé.

— Comme ça, maître André, tu as vu la petite ce matin ?

— Tiens ! c'te demande !

— Et elle est réveillée ?

— Réveillée ? Plus réveillée ? que toi marquis ; seulement elle a un grand tort, elle ne veut pas rester avec nous.

— *Per Dio !* Elle est fière, celle-là ; la chambre d'honneur !

— Il paraît qu'elle est encore mieux logée chez son oncle.

— Il est riche, le bonhomme—Oui ! et il paiera gros !

— Hum ! On ne sait pas.

— Comment ! S'il ne veut pas, nous saccagerons sa maison. Je me charge de la cave ; quelles bonnes bouteilles il doit y avoir.

Et le Napolitain se passa la langue sur les lèvres.

— Dans tous les cas, Marquis, nous n'avons rien à voir là-dedans, c'est l'affaire du chef.

— Oui, oui, l'affaire du chef ; il me semble que nous faisons depuis longtemps l'affaire du chef, sans que le chef fasse la nôtre.

— Que veux tu, marquis ? l'homme est un dé ; s'il tombe sur le six il marque un, s'il tombe sur l'un il marque six.

— C'est ça nous sommes tombés sur le six ; c'est évident ; toujours.....

A ce moment une main pesante se posa sur l'épaule du marquis. Il fit un soubresaut et tous les deux se retournèrent ; Pétrini était derrière eux.

— Nous sommes perdus, se dirent mentalement les deux aventuriers.

Cependant la figure du chef n'exprimait pas la colère ; au contraire, il était souriant, ce qui était assez rare quand il faisait face à ces subordonnés.

— Comme cela, mes gaillards, vous vous la passez assez douce, à ce qu'il me semble !

Le marquis avait déjà fait disparaître sa pipe, par prudence autant que par respect.

— Nous nous reposons un peu ; la nuit a été dure, dit-il.

— Oui, oui ; je sais, dit Pétrini ; mais cela ira mieux, dans quelque temps ; j'espère que les beaux jours reviendront, ayez confiance. Je suis un peu pressé pour le moment, mais vous aurez du neuf avant peu.

Sur ces mots ils s'élança à travers les branches dans la direction du Pic Bleu, laissant les deux hommes dans le plus profond étonnement ; car ils n'étaient pas habitués à ces familiarités de la part de leur chef.

Ernestine était assise dans sa grotte, ou plutôt couchée sur un banc à bras recouvert en velours rouge.

Depuis le point du jour elle n'avait pas changé de position et s'était refusée de répondre à toutes les questions de la vieille Zéguine.

Elle paraissait plongée dans un abattement profond.

— Mon Dieu se disait-elle, est-ce que je dors ou suis-je éveillée ? Ne serais-je pas sous l'effet de quel qu'affreux cauchemar ! Pourtant je me souviens bien ; la source était là ; je regardais les fleurs ; ils se sont élancés sur moi, j'ai senti les branches qui me fouettaient la figure, puis.....je me suis éveillée ici, dans cette prison, Mon Dieu ! qu'ai-je donc fait. Oh ! mon pauvre oncle ! sait-il où je suis ; et Giacomo ? si au moins.....

A ce moment la portière se souleva doucement ; Ernestine se retourna ; Pétrini était devant elle, pâle, les vêtements en désordre et un doigt sur la bouche.

— Chut ! fit-il, pour reprimer un cri qui allait s'échapper des lèvres de la jeune fille ; ma vie et la vôtre sont en danger, silence !

— Mon Dieu ! murmura-t-elle tout bas, en tendant les mains vers Pétrini, c'est bien vous ? Alors, je suis sauvée !

— Pas encore, dit-il en serrant les deux mains qu'elle lui tendait, mais nous allons au moins y travailler. Que je me remette un peu. Ah ! j'ai eu bien du mal, pour parvenir jusqu'ici et vous trouver.

Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues et il se laissa tomber sur un banc comme écrasé par la faiblesse et l'épuisement.

Décidément, c'était un grand comédien que Giacomo Pétrini.

Quand il eut soupiré et qu'il se fut essuyé le front pendant plusieurs minutes, il reprit d'une voix presque mourante :

— D'abord laissez-moi vous dire que j'ai vu votre oncle ce matin ; il est triste mais plein d'espoir. Ah ! s'il pouvait savoir, maintenant, que je vous ai retrouvée !

— Mais il le saura bientôt, n'est-ce pas ?

— Si je sors d'ici vivant, je vous le jure !

— Dieu ! est-ce que vous seriez prisonnier, vous aussi !

— Chut ! ne parlez pas si haut. Vous ne connaissez pas le lieu où vous êtes. C'est une immense caverne, remplie de bandits et d'armes de toute espèce. A l'heure qu'il est nous sommes entourés, et, d'un moment à l'autre, si l'on soupçonnait ma présence ici, on pourrait me tuer sans merci.

— Alors nous sommes donc perdus, grand Dieu.

— Pas encore, je vous l'ai dit. C'est une espèce de miracle qui m'a conduit ici. En battant la forêt — car depuis hier nous sommes tous à votre recherche — j'ai trouvé dans la montagne une fissure dans laquelle je me suis engagé, poussé par la Providence sans doute. Après des efforts inouïs je suis parvenu jusqu'à vous. Tout me porte à croire que

ce chemin par lequel j'ai passé n'est pas connu des bandits qui vous retiennent prisonnière, car il n'était pas gardé. Cependant ils sont là sept ou huit dans la caverne voisine, j'ai entendu leurs voix. Si je puis retourner par le même chemin sans être vu, nous reviendrons en force pour vous sauver ; mais si je suis découvert.....

— Alors ?

— Alors, dit-il d'une voix douce et en penchant la tête, alors priez Dieu pour moi, car ma fin sera proche !

— Puisqu'il en est ainsi, emmenez-moi avec vous, et, s'il faut mourir nous mourrons ensemble ; car ajouta-t-elle en tendant les bras vers lui, et lui saisissant les mains je sens que je ne vous survivrais pas !..

— Oh ! mon Dieu ! dit Pétrini, tant de bonheur et la mort si proche !

Mon Dieu est-il possible !

Il se tordait les mains et pleurait à chaudes larmes.

— Emmenez-moi, emmenez-moi ! disait Ernestine.

— Hélas ! c'est impossible ; vous ne pourriez jamais franchir les précipices à travers lesquels j'ai passé.

— N'importe, nous mourrons au moins ensemble ; d'ailleurs quelque chose me dit que nous réussirons.

— Enfant ! je le voudrais, mais ce serait nous nous perdre tous les deux. Ayez confiance ; si je puis sortir inaperçu, ce soir vous serez dans les bras de votre oncle. Priez Dieu et espérez !

— Il se dégagera doucement et disparut par le rideau avant que la jeune fille eût le temps de l'arrêter. Au même moment un coup de feu ébranla les voûtes de la caverne voisine et fut suivi d'un long cri d'angoisse. Ernestine tomba évanouie.

Pétrini qui avait préparé soigneusement toute cette petite scène, s'éloigna tranquillement, après avoir envoyé la vieille Zéguine prendre soin de sa fiancée.

— Le coup de feu a fait son effet se dit-il ; elles s'éveillera, sous l'impression que je suis mort ou tout au moins blessé pour elle. Allons maintenant consoler Maximus, lequel a une grande chance de devenir mon oncle chéri.

Sur ces mots il s'engagea dans l'escalier tortueux sous la conduite de Pierre qui l'éclairait de sa lanterne.

Au bout de dix minutes, lorsqu'Ernestine revint à elle, Zéguine était assise et cousait en chantonnant au pied de son lit.

— Est-il mort ? furent ses premières paroles.

— Qui ? mort ? fit la vieille d'un ton bourru.

—Nai-je pas tout-à-l'heure entendu un coup de feu et comme le cri d'une personne blessée à mort.

—Un coup de feu ? un cri ? Vous avez rêvé, jeune fille ; il n'y a rien eu de pareil ici. Et, tenez vous ferez mieux de prendre cette tasse de tisane, c'est bon pour les cauchemars.

Ernestine prit machinalement la tasse et en but le contenu tout d'un trait.

—Mon Dieu, dit elle, faites que ce soit un rêve ! Et pourtant, je l'ai bien vu, j'ai encore sur ma joue la trace de ses larmes brûlantes.

Elle se retourna sur sa couche, et soit épuisement, soit effet de la tisane, elle tomba dans un profond sommeil.

Pendant ce temps, Giacomo, qui avait laissé son cheval dans un fourré à quelque cent pas du Pic Bleu s'élançait en selle et lançait sa monture au triple galop vers le château de Maximus.

Trois quarts d'heure après, au moment où il mettait pied à terre en face du perron, Maximus et Laurens, entraient dans l'avenue suivis d'une voiture de louage dans laquelle était un gros monsieur en cravate blanche à côté d'un gaillard à l'air joyeux, aux yeux vifs et remuants, faisant un contraste choquant avec l'air majestueux du monsieur en cravate blanche.

Quand ils entrèrent au salon Pétrini était déjà en train de raconter à Céleste une histoire au sujet de ses recherches du matin ; à la vue de Laurens, il ne put retenir un mouvement de dépit qu'il réprima aussitôt pourtant et se leva pour saluer les nouveaux arrivants.

(A Continuer.)

UN EPISODE DE 1837.

(Suite.)

CHAPITRE XVIII.

Le fleuve resserre sa ceinture. On distingue parfaitement ses rives. Il reprend sa physionomie austère, ses lignes rigides, ses proportions écrasantes.

Plus de paysage animé par une frondaison souriante ; mais, à gauche, un escarpement d'une hauteur démesurée, grisâtre, aride, dépourvu de plantes, même des plus simples graminées !

Ce spectacle est horrible. Il fait mal.

On fermerait les yeux, si bientôt un objet unique ne les attirait en les fixant invinciblement sur lui.

C'est, à 450 pieds au-dessus de l'eau, un médaillon gigantesque sur lequel le Grand Artiste a ciselé le profil d'une figure grecque. Mais l'extraordinaire, l' inexplicable, ce médaillon paraît avoir été doublé, la figure partagée par une section verticale passant entre les deux yeux, et chacune des deux faces est gravée sur chacune des deux rives ; comme si la tête, encastrée dans le rocher, eût été tranchée avec elle lors de la révolution terrestre qui bouleversa cette région.

Il s'appelle judicieusement le Tableau.

Au-delà, de nouvelles stupéfactions vous attendent. D'abord, ce formidable boulevard qu'on nomme le

Point de l'Eternité, à deux milles pieds du niveau du Saguenay ; puis, cette série de masses porphyritiques dont les nuances éclatantes brillent de mille reflets aux rayons du soleil ; puis encore, le cap de la Trinité, avec ses trois têtes impériales dominant, par leur altitude, même le Point de l'Eternité.

Au-delà, enfin, la baie de Ha-ha se déroule, bordée des campagnes d'une fécondité ravissante, et abritée contre les souffles du nord par un gracieux écran de côtes boisés.

Un charmant village s'étage maintenant au flanc de ses côtes et regarde la baie, au milieu de laquelle émerge une île avec de jolies habitations.

Ce séjour est plein d'attrait. Culture, commerce, chasse, pêche, perspectives enchanteresses, il offre tout ce qui plaît à l'homme, lui rend la vie douce et facile.

Mais en 1837, la baie de Ha-ha était en partie déserte.

Elle ne se faisait remarquer que par ses beautés sauvages. Deux ou trois familles seulement, dont les chefs s'occupaient à la traite des pelleteries, y avaient fixé leur résidence.

De ce nombre était M. de Vaudreuil, descendant

de l'ancien gouverneur du même nom. Il avait épousé la sœur de madame de Repentigny, excellente femme, qui se serait estimée la plus heureuse créature du monde si elle avait eu un enfant. Mais le ciel lui avait refusé cette faveur. Aussi la bonne dame s'était-elle prise d'une tendresse idolâtre pour sa nièce, Léonie de Repentigny.

Elle aurait voulu que la jeune fille restât constamment avec elle.

Léonie n'était pas insensible à cette affection. Chaque année, elle passait ordinairement un mois de la belle saison chez madame de Vaudreuil. La maladie de sa mère l'avait empêchée de se procurer ce plaisir pendant l'été de 1837. Et elle se promettait bien de ne pas le laisser échapper au printemps suivant, si madame de Repentigny était rétablie. Celle-ci espérait aussi profiter du projet de sa fille pour aller prendre les eaux du Saguenay, qui sont très-efficaces contre certaines affections du cœur.

On sait comment la mort brisa ce projet, en frappant la pauvre femme dans la soirée du 25 novembre.

Folle de douleur, Léonie fut conduite par son père à Québec.

Pendant tout le reste de l'hiver, elle ne sortit point, ne voulut recevoir aucune visite.

A la réouverture de la navigation, au commencement de mai, sa tante vint la voir.

Physiquement et moralement, Léonie était bien changée. La blancheur des lis avait remplacé les roses qui naguère s'épanouissaient sur ses joues. Son sourire s'était éteint ; plus de gaieté maligne dans ses yeux, plus de fines plaisanteries sur ses lèvres. Triste, songeuse, indifférente à ce qui faisait autrefois son bonheur, elle s'abandonnait à un désespoir profond.

Madame de Vaudreuil fut effrayée de l'altération de ses traits. Elle demanda à M. de Repentigny la permission de l'emmener avec elle. Le haut fonctionnaire accepta volontier cette proposition. Mais contrairement à ses habitudes, Léonie voulut huit jours pour réfléchir.

Durant ces huit jours, elle écrivit plusieurs fois à Caughnawagha, elle y envoya même secrètement son frère de lait. Quand il revint, les yeux de la jeune fille l'interrogèrent :

— Rien, répondit Antoine, en secouant la tête. On sait seulement qu'il a échappé au désastre de Saint-Eustache ; mais si sa mère connaît sa retraite, elle ne veut pas la découvrir.

Le lendemain, Léonie partit avec sa tante pour la baie de Ha-ha. Elle était plus sombre encore qu'à l'ordinaire, et ni les distractions d'un voyage

de quatre-vingts lieues en goëlette, ni le pittoresque et la variété des sites ne triomphèrent de sa mélancolie.

Elles arrivèrent à la fin de juin, dans le moment où une nature prodigue étale toutes ses magnificences sur le continent américain, et y dispose tous les êtres à l'expansion, à l'amour,

M. de Vaudreuil était allé vaquer aux affaires de son négoce dans le Nord-Ouest. Par conséquent, Léonie se trouva seule avec sa tante et quelques domestiques, au milieu d'un pays presque désert.

Rien n'invite plus aux confidences que le tête-à-tête : madame de Vaudreuil pensait, avec raison, que la mort de sa mère n'était pas la cause unique du noir chagrin qui dévorait Léonie. Sans laisser percer ses soupçons, sans prétendre non plus s'imposer comme confidente, elle l'invita doucement, dans leurs longues promenades sur le bord du Saguenay, à lui faire des aveux.

Un premier épanchement en entraîna un autre, puis un autre, puis Léonie ouvrit tout à fait son cœur. Il est si doux de parler de ce que l'on aime !

Madame de Vaudreuil n'avait pas de préjugés. Cependant la passion de sa nièce pour un Indien, pour un sauvage, lui fit peur. Elle craignit que celui qui l'avait inspirée n'en fût indigne, ou qu'il n'y répondit pas.

— Oh ! s'écria Léonie, il est beau, il est brave, il est juste ! il m'aimera, j'en suis sûre !

— Mais ton père ne consentira jamais à une mésalliance !

Malgré la sollicitude de sa tante, malgré les encouragements dont elle soutenait ses défaillances, Léonie dépérissait. Elle redevenait taciturne, sédentaire, et, dès le commencement d'août, l'appétit lui manqua ; elle fut forcée de garder le lit.

Madame de Vaudreuil ne se faisait pas d'illusion sur son état. Un seul remède la pouvait sauver, et ce remède seul l'auteur de son mal pouvait le lui procurer. Alors la bonne tante, après bien des tergiversations, prit un parti, auquel elle avait souvent songé, mais contre lequel aussi protestait sa dignité : elle écrivit à Co-lo-mo-o, sans en parler à Léonie.

La lettre faite, très-mûrie, très-alambiquée, mais très-pressante, il s'agissait de la faire parvenir au destinataire. Ce n'était pas facile, puisqu'il était caché et qu'on ignorait son asile.

Madame de Vaudreuil s'adressa à un Indien Montagnais, qu'elle avait obligé plusieurs fois.

L'Indien promit de faire tout en son pouvoir pour découvrir Co-lo-mo-o, et il se mit en route.

Un mois s'écoula. On entra en septembre. Déjà

le feuillage pâliissait et les cîmes des arbres se mordoyaient. Léonie s'affaiblissait de jour en jour.

Madame de Vaudreuil souffrait cruellement de ces souffrances qu'elle ne pouvait alléger, car elle n'avait pas encore reçu de nouvelles du Montagnais. Cependant, dans son cœur, elle réchauffait un rayon d'espérance qu'elle n'osait faire luire aux yeux de la malheureuse Léonie.

Un soir, le soleil à son déclin teignait d'un rouge pourpre les eaux de la baie. Couché dans son lit, contre une fenêtre donnant sur le fleuve, la jeune fille suivait, d'un air rêveur, les grandes trainées d'ombres qui descendaient rapidement des montagnes et remplaçait la lumière diurne.

Sa tante travaillait près d'elle à un ouvrage d'aiguille.

—Voilà une bien belle soirée ! c'est comme cela que les adorait ma pauvre cousine ! murmura Léonie.

—Quelle cousine ? demanda madame de Vaudreuil, qui pensait à autre chose.

—Louise Cherrier.

—Ah ! celle qui a été tuée avec son mari à la bataille de Saint Eustache ?

—Oui, elle était bonne, elle aussi ! et Xavier, quel noble caractère ! Comme ils s'aimaient ! Ah ! je suis bien certaine qu'ils sont heureux là-haut ! Je voudrais y être...près d'eux...et près de ma mère.....

Ces réflexions faites d'un ton doux, mais désolé, navrèrent madame de Vaudreuil. Néanmoins, elle refoula ses angoisses, et, pour détourner les idées de Léonie d'un sujet aussi affligeant, elle lui dit, en indiquant un canot qu'on apercevait dans le lointain :

—Vois donc, mon enfant, quel joli tableau cela ferait avec cette île au premier plan, au second cet esquif qui vole à la crête des flots, ce troupeau de daims qui paît sur la grève, et à l'horizon ces pics altiers.

—Oui, répondit négligemment Léonie.

—Me le composeras tu, quand tu seras rétablie ?

—Le composer... quand je serai rétablie... répéta la jeune fille avec un pâle sourire.

Madame de Vaudreuil regardait toujours le canot, qui s'avancait vers la baie ; et le visage de la bonne dame changeait de couleur. Elle tremblait sur son siège.

—Mon Dieu ! se disait-elle intérieurement, si c'était lui !

L'embarcation était montée par deux hommes, mais leurs costumes n'étaient pas encore distincts.

—Je vais fermer la croisée, ma fille, car il commence à faire froid, dit madame de Vaudreuil.

Sans répondre, Léonie rejeta la tête sur son oreiller et ferma les yeux comme pour dormir.

Sa tante, ayant fermé la fenêtre, sortit de la chambre sur la pointe du pied, puis elle se munit d'une longue-vue, descendit vers le rivage, et se prit à examiner le canot.

—Le Montagnais ! s'écria-t-elle aussitôt. Il est accompagné d'un Indien. Ce doit être... lui ! Léonie est sauvée ! O ma patronne, ma divine patronne, vous avez entendu mes prières, soyez bénie !... Mais il ne faut pas que Léonie apprenne subitement... la joie la tuerait...

Le canot aborda. Il portait effectivement le messager de madame de Vaudreuil, avec Co-lo-mo-o.

Le Montagnais s'approcha de la tante de Léonie.

—Voilà, dit-il simplement en désignant le Petit-Aigle, l'homme que la bonne face blanche a commandé à son frère d'aller quérir.

Co-lo-mo-o salua madame de Vaudreuil avec l'aisance d'un gentleman.

—Madame, lui dit-il de ce ton musical qui lui était propre, si j'avais appris plus tôt que ma présence fût nécessaire à la santé de mademoiselle de Répégnigny, vous ne m'eussiez pas attendu plus longtemps. Mais, contraint de me cacher, j'ai reçu votre lettre il n'y a que huit jours. Immédiatement je suis venu. Que me reste-t-il à faire ? Je dois ma liberté à mademoiselle de Répégnigny. Si mes services peuvent lui être de quelque utilité, ils lui sont acquis.

Il n'était jamais entré dans l'esprit de madame de Vaudreuil qu'un *sauvage* fût capable de se présenter et de s'exprimer en français avec distinction. Quoique Léonie lui eût répété cent fois que son Paul n'était pas un Indien ordinaire, elle avait mis jusque-là sur le compte de l'enthousiasme les brillantes couleurs dont la jeune fille ornait son portrait.

Mais ce début était concluant. La vénérable tante fut ravie. Elle offrit une chambre à Co-lo-mo-o. Il refusa, et il lui fut impossible de le gagner. Alors on convint que le lendemain il aurait une entrevue avec Léonie. Durant l'intervalle, madame de Vaudreuil la préparerait à cette agréable surprise. La félicité de la jeune fille ne saurait se peindre. Elle failli se trouver mal. La nuit lui parut d'une longueur mortelle.

Quand le Petit-Aigle parut, elle était levée, vêtue d'une robe blanche qui faisait ressortir davantage encore la pâleur diaphane de son teint.

Il remercia affectueusement Léonie, promit de rester quelque temps à la baie de Ha-ha, mais aucune parole émue ne tomba de ses lèvres.

—Il m'aime ! n'est-ce pas qu'il m'aime ? dites-moi

qu'il m'aime, ma tante ! s'écria Léonie quand il fut parti.

—Je le crois, mon enfant, répondit madame de Vaudreuil en détournant les yeux pour essuyer une larme.

Co-lo-mo-o s'était établi dans une famille indienne.

Fidèle à sa parole, il revint le jour suivant et les autres. Il se montrait amical, sans empressement obligeant, mais non prévenant. Léonie exprimait, elle un souhait, il la satisfaisait s'il le pouvait. Mais il ne courait point au-devant de ses désirs. Attentif à les réaliser, il ne les devinait pas ou ne les voulait pas deviner si elle ne les formulait. L'eût-elle demandé, il fut allé lui chercher un bouquet au sommet du Point-de-l'Éternité ou de la Tête-de-Boule mais il n'eût pas cueilli une fleur préférée dans l'intention de lui causer une surprise.

Madame de Vaudreuil l'invita maintes fois à dîner, sans pouvoir lui faire accepter ses invitations. Instances, prières, menaces familières, tout fut inutile.

Léonie s'aveuglait-elle sur la nature des sentiments du chef iroquois pour elle, ou pénétrait-elle jusqu'au fond de son cœur, et y démêlait-elle une passion puissante qui se débattait contre une volonté plus puissante encore : qui le pourrait dire ?

Toutefois la santé de mademoiselle de Repentigny s'améliora rapidement. Elle reprit des couleurs, des forces. Bientôt elle put sortir, faire avec Paul des excursions dans le voisinage, et boire à longs traits cette coupe d'amour que lui versait libéralement sa brûlante imagination de jeune fille.

Pourtant l'Indien s'obstinait dans sa réserve. Jamais un serrement de main, jamais un regard humide, jamais un mot de tendresse.

Informée de toutes les impressions de sa nièce, madame de Vaudreuil était en proie à un étonnement douloureux qu'elle se gardait bien de manifester.

—Cela ne peut cependant pas durer indéfiniment, il faut qu'il se déclare, dit-elle à Léonie. Veux-tu que je lui parle ?

—Oh ! non, non, ma petite tante chérie, ne le faites pas, je vous en conjure !

—Mais voici la saison qui avance, et ton père va te rappeler...

—Attendons encore un peu.

De la sorte, on atteignit octobre.

—Ma pauvre enfant, dit un matin madame de Vaudreuil à sa nièce, j'ai reçu une lettre de M. de Repentigny. Il arrivera d'un moment à l'autre pour te chercher. Qu'allons-nous faire ?

Ce fut un coup de foudre qui arracha Léonie à

son beau rêve.

Elle resta anéantie.

—Eh bein ! dit-elle ensuite d'un ton décidé, aujourd'hui je m'expliquerai avec Paul.

Après le déjeuner il vint, à son habitude, la prendre pour faire leur promenade accoutumée sur le bord du fleuve.

Le temps était triste, brumeux ; un tapis de feuilles sèches, criant aigrement sous les pieds, brunissait la terre. Comme des spectres, les arbres dressaient partout leurs rameaux décharnés. Au joyeux ramages des chantres de la forêt, succédaient les cris discordants des oiseaux aquatiques. L'automne en deuil menait déjà les funérailles de l'été.

Durant une heure, Léonie marcha silencieusement à côté de Co-lo-mo-o.

Elle aurait voulu qu'il engageât l'entretien ; il n'en fit rien. Au surplus, rarement il causait avant qu'elle l'eût interrogé.

A la fin elle s'arma de courage.

—Monsieur Paul, lui dit-elle en baissant les yeux...

Elle s'arrêta, car son cœur battait à rompre sa poitrine.

Mademoiselle ? répondit le Petit-Aigle, sans paraître remarquer le trouble de sa compagne.

—Monsieur Paul, reprit Léonie, d'une voix halétante, mon père est attendu ici.

—Il vient sans doute vous chercher ? dit tranquillement Co-lo-mo-o.

—Oui, murmura Léonie.

Il y eut une pause.

—Nous suivrez-vous à Québec ? balbutia la jeune fille.

Peut-être, mademoiselle.

Pourquoi non, monsieur Paul ?

—Je ne promets pas ce que je ne suis pas sûr de tenir, répliqua Co-lo-mo-o, érudant à demi la question.

—Qui vous en empêcherait ? insista-t-elle.

—Mon père a été tué par les Habits-Rouges, ses mânes crient vengeance !

Le ton de ces paroles fit frémir mademoiselle de Repentigny.

—Ah ! dit-elle, vous allez encore exposer votre vie, sans souci de ceux qui vous aiment.

—Une seule personne m'aime, fit-il, c'est ma mère, et ma mère pleure Nar-go-tou-ké !

—Mais moi ! s'écria Léonie, avec un accent indéchiffrable, et en levant sur le Petit-Aigle ses beaux yeux gonflés par les larmes ; moi ! est-ce que je ne vous aime pas ! ne le savez-vous pas, Paul ? Dois-je vous le dire ? Est-il un moyen de vous le prouver ?

dites ; parlez ! je vous suis où vous voudrez ; je serai votre femme, votre servante, ce qu'il vous plaira... je vous aime...

Suffoquée par l'émotion, Léonie jeta ses bras à l'Iroquois, avec un geste passionné.

Co-lo-mo-o hésita. Une lueur fugitive comme l'éclair, colora son visage bronzé ; telles qu'un diamant frappé par un rayon de lumière, ses prunelles étincellèrent aux regards de la jeune fille.

Mais le Petit-Aigle ne fit pas un mouvement.

Sa figure était sereine, impassible.

—Peau-Blanche et Peau-Rouge n'ont pas été créés l'un pour l'autre, dit-il avec calme, en revenant à sa phraséologie indienne ; si ma sœur l'oublie, Co-lo-mo-o ne l'oublie point. Leurs sangs ne peuvent s'allier. Jamais celui du derniers des Iroquois ne se souillera à celui des Visages-Pâles. adieu !

Et il partit en se dirigeant vers le Sud.

Léonie poussa un cri, tendit les mains vers lui pour le rappeler.

Il était déjà loin.

CHAPITRE XIX

La rue Sainte-Thérèse, au centre de Montréal, est parallèle aux rues Notre-Dame et Saint-Paul. Elle n'a pas deux arpents de long. On y arrive par es rues Saint-Vincent et Saint-Gabriel, aboutissant toutes deux, d'un côté à la rue Notre-Dame.

Le 2 novembre 1838, au soir, un observateur attentif eût remarqué qu'une foule de gens, venus des différents quartiers de la ville, se dirigeaient vers la rue Sainte-Thérèse.

Ces gens marchaient seul à seul ; ils avaient l'air de ne se point connaître. Ceux-ci se coulaient sournoisement le long des maisons et évitaient avec le plus grand soin les patrouilles qui sillonnaient la ville ; ceux-là suivaient bravement leur chemin, en se donnant une apparence aussi dégagée que possible.

La nuit était fort noire ; il tombait une pluie fine, serrée, qui glaçait les membres.

A tout instant, on entendait le cliquetis des armes et retentir le « Qui vive ? » des miliciens canadiens fidèles au gouvernement, ou le « *challenge* ! » des troupes royales.

Sur le carré Chaboillez, dans la rue Saint-Joseph, une de ces patrouilles rencontra un individu qui trottait lestement en s'appuyant à un bâton.

Il était si petit que, dans l'obscurité, on l'eût pris pour un enfant de huit à dix ans.

—Où diable va ce gamin ? s'écria un des soldats en l'apercevant.

—Quelque gueux d'Irlandais qui quête !

—Qui quête à pareille heure ?

—Pourquoi pas ?

—Eh ! toutes les maisons sont fermées.

—Holà ! morveux, arrête un peu, mon ami !

Mais le personnage continua sa route sans répondre à cette invitation.

—Veux tu bien faire halte ! répéta la même voix.

—Il feint de ne pas entendre, le polisson, dit un autre. Jack, mon brave, apprends-lui ce que parler veut dire.

—Tu vas voir, répliqua Jack, en tirant la bague de son fusil dont il singla les épaules du récalcitrant, tandis que ses compagnons criaient :

—Il faut déculotter ce babouin et le fouailler d'importance.

Mais Jean, c'était lui, pirouetta subitement en faisant tourner son gourdin comme une fronde, et il en asséna au visage de maître Jack un coup si violent que le troupier alla rouler à quelques pas, en poussant des hurlements de rage.

Ses camarades partirent d'un éclat de rire dont le sourd-muet profita pour détalé à toutes jambes.

Par malheur, en frappant l'Anglais, Jean avait laissé tomber un petit papier que, pour plus de sûreté, il tenait roulé dans sa main, autour de la poignée de son bâton.

Découvrant bientôt la perte qu'il avait faite, il revint avec précaution sur ses pas ; la patrouille était éloignée ; il fouilla le carré Chaboillez en tous sens, mais il lui fut impossible de trouver ce qu'il cherchait.

Jean se jeta comme un fou dans la rue Saint-Maurice, et, traversant la rue McGill, arriva à la place de la Douane par les rues Lemoine, Saint-Pierre et Saint-Paul.

Un canot abordait, à ce moment, dans le bassin du Roi.

Craignant que ce canot ne fût monté par des Anglais, le sourd-muet se cacha à l'angle de la place et de la rue Capitale.

Un homme s'élança de l'embarcation sur le quai et traversa la place de la Douane.

Jean, qui le surveillait du regard, reconnut Co-lo-mo-o.

Il courut à lui.

La conversation suivante s'établit aussitôt entre eux par dactylogie.

CO-LO-MO-O.—Que faites-vous ici ?

JEAN.—Je vais sans doute où vous allez !

CO-LO-MO-O.—Comment ?

JEAN.—Vous allez à l'assemblée des *Fils de la Liberté*, j'y vais aussi.

CO-LO-MO-O.—Vous ?

JEAN.—Oui, moi ! vous en êtes surpris ?

CO-LO-MO-O.—Qu'y allez-vous faire ? vous n'en

tendez pas, vous ne pouvez pas vous faire comprendre.

JEAN.—Je lis sur le visage les pensées des hommes

CO-LO-MO-O.—Mais quel intérêt y avez-vous ?

JEAN.—Mon père était patriote ; un jour les Anglais pénétrèrent chez nous, en l'absence de ma mère ; ils venaient pour arrêter mon père ; il se défendit, il tua deux de ses ennemis ; enfin, terrassé par le nombre, il fut mortellement blessé, puis crucifié, avec des clous, dans la ruelle de son lit.

Jean-Baptiste alors lui apprit qu'il venait de Beauharnais où tout était préparé pour un mouvement, mais que, sur le carré Chaboillez, il avait égaré un billet important, dont on l'avait chargé pour les patriotes de Montréal.

En causant, ils atteignirent la rue Sainte-Thérèse, qui recevait alors des gens mystérieux par toutes ses avenues. Ces gens s'observaient avec une attention soupçonneuse, échangeaient quelques paroles avec des sentinelles postées à chaque coin de la rue, puis couraient tour à tour à une porte qui s'ouvrait dès qu'on l'avait poussée d'une certaine manière, et se refermait aussitôt sur chaque arrivant.

Entrés par cette porte, Co-lo-mo-o et Jean se trouvèrent dans les ténèbres.

Une main invisible les saisit l'un après l'autre par la main, leur fit avec les doigts des signes auxquels ils répondirent, et les guida à quelque distance. Ils s'arrêtèrent. On leur banda les yeux. Un nouveau conducteur s'empara d'eux et les mena dans une sorte de cave brillamment éclairée, où il enleva le bandeau qui leur couvrait les yeux.

La cave était remplie de monde.

A une table longue se tenaient cinq hommes masqués.

Derrière eux on lisait ces inscriptions en gros caractères :

ASSOCIATION DES FILS DE LA LIBERTÉ.

QUI PARJURE SON SERMENT MÉRITE LA MORT.

La plupart des assistants portaient des armes.

Les hommes masqués avaient devant eux, sur la table, des épées en croix et une Bible.

C'étaient le président ou grand-maître de la société, le vice-président, le premier député grand-maître, le trésorier, le secrétaire et le maître des cérémonies.

Le grand-maître était inconnu, même à la plupart des initiés ; mais le bruit courait qu'il se nommait Villefranche, avait été jadis notaire à Montréal, qu'à la suite de chagrins domestiques il avait voyagé dans le désert américain, d'où il était revenu secrètement pour diriger l'insurrection canadienne.

Co-lo-mo-o alla droit à lui et l'entretint pendant quelques minutes, en tournant fréquemment les yeux sur le sourd-muet, resté près de la porte.

Si cela est, répondit à voix basse le grand-maître, il faut taire cette fâcheuse nouvelle et précipiter le soulèvement. Vous irez cette nuit à Beauharnais et profiterez de l'exaspération causée par les dernières arrestations pour entraîner les habitants à Montréal.

J'irai, dit le Petit-Aigle.

—Vous tâcherez d'arriver dans la matinée de dimanche, au moment de la messe. Les troupes seront à leurs temples ; nous nous jetterons sur les casernes pour y prendre les armes qui nous manquent.

—Bien.

—Et si vous rencontrez Robert Nelson, qui doit s'approcher par Napierreville, avec une bande d'Américains, vous l'engagerez, de tout votre pouvoir, à vous suivre à Montréal. Nous jouons notre dernier coup, mais avec grande chance de gagner. Les atrocités de Colborne et de ses séides ont tourné de notre côté les partisans du gouvernement eux-mêmes. Allez donc, jeune Aigle, et recommandez à Jean-Baptiste de ne point faire mention du billet qu'il a perdu. Dimanche, à dix heures, nous vous attendrons à Montréal.

Co-lo-mo-o sortit en emmenant avec lui le sourd-muet.

—Citoyens, dit alors le grand-maître à la foule de conspirateurs, je vous avais prévenu que l'Angleterre nous leurrerait encore de ses promesses mensongères. La réalité a confirmé mes prophéties. A la suite de notre glorieuse tentative de l'année dernière, le ministère britannique a délégué ici, sous prétexte d'apaiser les justes murmures de la population, un lord Durham qui, après avoir paradé à Québec et à Montréal, après nous avoir bercés par ses fausses protestations d'amour et de respect pour nos personnes, vient de retourner dans son pays, nous livrant, nous, nos biens, nos femmes, nos enfants, à la brutalité des hordes barbares que sir John Colborne traîne à sa suite. Lord Durham s'est embarqué hier, et depuis lors, c'est-à-dire depuis vingt quatre heures, plus de cinq cents personnes ont été entassées dans les cachots. Demain, il y en aura mille ; après-demain, cinquante poteaux seront dressés à Montréal et à Québec ! N'ayant pu vous faire abjurer votre nationalité, l'Angleterre la veut noyer dans votre sang !

—Nous résisterons jusqu'à la mort ! clamèrent plusieurs voix.

—Eh ! qui parle de résistance ! reprit l'orateur avec force. Où nous a-t-elle menés, la résistance ?

Demandez-le aux ruines fumantes de Saint-Charles, de Saint-Eustache, de Saint-Benoît. Non, plus de cette tactique insensée ; plus de résistance passive ! mais l'attaque, mais l'agression, mais prenons l'initiative d'une rencontre avec nos ennemis.

Une violente rumeur, accompagnée d'un grand désordre, s'éleva en ce moment vers la porte de la cave.

— Les troupes ! nous sommes cernés ! s'écria un homme qui venait d'entrer brusquement.

— Ah ! murmura le président avec amertume, il y a un traître parmi nous ; et il ajouta d'un ton élevé : Citoyens, soyez sans crainte, nous nous échapperons par le passage secret qui traverse la rue Saint-Paul jusqu'au quai ; mais rappelez-vous de descendre en armes, dimanche, à neuf heures du matin. Encore une fois, citoyens, mes amis, je vous prédis la victoire, car le frère du vainqueur de Saint-Denis, Robert Nelson, débarquera à dix heures dans la rue des Commissaires, avec vingt mille hommes. Maintenant, filez sans bruit, la porte est ouverte !

Et, donnant l'exemple à tous, il s'élança par une trappe placée sous la table, dans un sombre couloir qui s'enfonçait profondément sous la terre.

Pendant qu'une compagnie du 32^e régiment envahissait la cave, et pendant qu'une partie des conjurés réussissait à s'évader, Co-lo-mo-o remontait, en courant suivant la coutume indienne, le chemin de Lachine.

La pluie avait cessé pour faire place à un vent furieux qui tordait, brisait, déracinait les arbres et remplissait l'atmosphère de plaintes déchirantes.

Quand le Petit-Aigle arriva à Lachine, la tempête sévissait dans toute sa rage.

C'eût été folie que de songer à traverser le Saint-Laurent pour se rendre à Beauharnais, éloigné de trois lieues, environ. Nul batelier, si habile qu'il fût, n'aurait pu gouverner un canot sur le fleuve par un temps semblable.

L'ouragan dura toute la nuit. Bon gré, mal gré, Co-lo-mo-o dut attendre au lendemain pour remplir sa mission. Parti de Lachine à huit heures, il n'aborda vis-à-vis de Beauharnais que vers deux heures, si redoutable était encore la colère des eaux.

Environné aussitôt par une multitude de patriotes armés, avides d'avoir des nouvelles, le Petit-Aigle s'acquitta de son message.

Il déclara qu'il fallait envoyer un courrier à Nelson et descendre immédiatement à Montréal pour y joindre les Fils de la liberté dans la matinée du dimanche.

On se conforma à son avis ; mais, avant de quitter le village, les insurgés assaillirent la maison d'un certain Ellice, chef du parti anglais à Beauharnais et un des hommes influents de la colonie, grâce à son mariage avec la fille de lord Grey, wigh très-puissant dans la Grande-Bretagne.

A Continuer.

LES FRERES TENEBRES.

(Suite.)

III.

Le récit de ce bon M. d'Altenheimer était curieux, et voilà tout. C'est tout au plus s'il atteignait à ce niveau d'émotion qui naît si facilement au théâtre, dès que la rampe s'éteint à demi et qu'un inconnu traverse, le chapeau sur les yeux, la scène assombrie. La peur n'existait plus.

— M. le baron, dit le bienveillant et courtois archevêque de Paris, nous ne comptions pas sur cette belle fortune. Permettez-moi de remercier Mgr. d'Hermopolis pour tout le plaisir que vous nous donnez ce soir.

Le cercle entier fit chorus. C'est dans ce monde nos lecteurs le savent bien, que les bravos sont charmants et les triomphes mille fois adorables.

Mais l'évêque d'Hermopolis n'était pas content. Il avait espéré mieux que cela. On est exigeant envers le virtuose qu'on a produit, Mgr. d'Hermopolis avait laissé échapper plusieurs signes d'impatience.

— Il faut avouer dit-il, avec son léger accent méridional, que monsignor d'Altenheimer nous a fait là une malencontreuse révélation ! Où voulez-vous maintenant que soit l'intérêt d'une histoire dont nous savons tout le dénouement ?

— Votre Excellence connaît-elle en effet le dénoûment de celle-ci ? demanda la voix creuse du baron.

Il suffit d'un mot pour réveiller l'attention. L'évêque répondit en changeant de ton déjà :

— Puisque nous savons que vos deux bohémiens n'étaient autres que Jean et Ange Ténèbre en personne... la jeune Lénor va être dévorée...

— Pas le moins du monde ! s'écria la princesse, rendue à toute sa vaillance : j'espère bien que nous allons la sauver... N'est-ce pas, monsieur le baron ?

Le conseiller privé de S. M. le roi de Wurtemberg fit à la ronde un respectueux salut, plus particulièrement adressé au ministre des cultes et à Mme. la princesse. Aux rayons de la lune, on pouvait voir sur sa longue figure un regard satisfait. Il tira de sa poche une vaste boîte d'or, enrichie de gros diamants qui chatoyèrent, lançant de tous côtés de gerbes d'étincelles.

Messeigneurs et mes nobles dames, reprit-il posément en jouant avec cette royale tabatière qui semblait, en vérité, dans ses mains, une poignée de rayons, mon frère Bénédicte n'a pas eu tort et n'a point révélé, comme Son Excellence paraît le croire, le secret de la comédie. Plût à Dieu que tout ceci fût une comédie ! Malheureusement, en racontant des histoires comme celle-ci, on peut dédaigner l'habileté. Pas n'est besoin de ménager avec soin les petits effets et les petites surprises familiers aux conteurs. Je vous en donne une nouvelle preuve en vous disant tout de suite que les frères Ténèbre sont à Paris et que je viens les y poursuivre à mes risques et périls.

Pour le coup, la moitié du cercle tressaillit tout de bon, tandis que le surplus dressait l'oreille. L'évêque d'Hermopolis, qui s'obstinait à voir les choses au point de vue de l'art, battit des mains et cria bravo. La princesse rappela son fils le marquis de Lorgères à ses côtés.

— Voilà ! poursuivit M. le baron d'un ton délibéré : je cours tout uniment après les bijoux de la couronne de Wurtemberg. Figurez-vous bien, mes nobles dames, que ce dix-neuvième siècle où nous sommes passe sa vie au milieu d'événements prodigieux qu'il lui plaît de ne rien voir ou de nier, je ne sais pas pourquoi. Moi, je crois, parce que je suis payé pour croire. Je crois au chevalier Ténèbre, le brigand le plus audacieux, le plus invraisemblable, le plus réellement diabolique qui ait existé jamais ; je crois à Ange Ténèbre, le vampire.

Dans l'assistance, quelques-uns pensèrent tout simplement que ce grand bonhomme d'Allemand, avec sa basse taille profonde, était fou déplorable-

ment fou ; d'autres s'imaginèrent qu'il raillait ; d'autres enfin, parmi lesquels il faut ranger Mde. la princesse, ne furent pas sans trouver assez ingénieuse sa méthode pour l'extirpation des eupires, vampires, etc., etc.

— Il est superflu de vous dire, continua M. d'Altenheimer, qu'il arriva malheur dans la maison du prince Jacobyi. Sa fille fut enlevée cette nuit-là même. Ce que les frères Ténèbre font des sommes immenses qu'ils s'approprient par le vol, nul ne saurait le dire. La chose positive, c'est qu'ils aiment l'argent. Certains pensent qu'ils ont enfoui dans différents lieux de l'Allemagne du sud des trésors fabuleux. Le prince Jacobyi fut avisé que sa fille Lénor lui serait rendue saine et sauve, moyennant une rançon d'un demi-million de florins ; il fut en outre averti qu'à la moindre tentative pour la recouvrer, soit au moyen de la loi, soit de vive force, l'enfant serait perdue pour lui à toujours. Il n'hésita pas. Quarante huit heures après, il avait les douze cent mille francs et Lénor, saine et sauve en effet, coucha dans son lit cette nuit même. Mais il arriva que le chevalier Ténèbre et son frère Ange, le vampire, n'étaient pas les seuls bandits auxquels eût affaire ce bon magnat Jacobyi ; les deux intendants et le banquier de Pesth étaient aussi des vampires à leur manière. Il y avait une mine creusée dès longtemps et que l'emprunt des cinq cent mille florins fit éclater. Les créanciers hypothécaires vinrent tout à la fois, et comme s'ils se fussent donné le mot, réclamer le montant de leurs cédules. On vendit le domaine de Chandor aux enchères publiques. Ce n'était pas une terre, c'était tout un pays ; même au fond de la Hongrie, cela valait plus de deux millions de louis : le prince, la vente faite, n'eut pas tout à fait de quoi payer ses quinze cent mille florins de dettes. Mais les deux intendants et le banquier de Pesth sont maintenant de riches seigneurs.

Quant au prince, il s'expatria. Il est en Angleterre, en Italie, en France peut-être, il vit, dit-on du travail de sa fille...

Messeigneurs, la nuit pourrait s'écouler toute entière et le jour naître avant que j'eusse achevé le récit des horreurs que la voix publique met à la charge des frères Ténèbre. Leur nom, prononcé dans les campagnes baignées par le Danube, met en fuite, non-seulement les enfants et les femmes, mais les hommes, les hommes forts. Le capitaine ou le chevalier Ténèbre, comme on l'appelle indifféremment, a livré des batailles rangées aux troupes autrichiennes et turques ; il a levé des impôts réguliers et mis en déroute dix fois les escortes ac-

compagnant les subsides. Ange, son frère, n'est pas un soldat, mais gardez-vous de croire qu'il soit moins dangereux pour cela. Ange est habile à prendre tous les déguisements à jouer tous les rôles ; le capitaine et lui vivent sur un pied de parfaite égalité. Ils amassent, ils amassent sans cesse, et j'ai ouï dire souvent en Hongrie, non pas seulement parmi le peuple, mais jusque dans les salons de l'archiduc, au palais impérial d'Ofen, que s'il y avait un royaume à vendre, les frères Ténèbres seraient des rois,

A Venise, en 1824, — l'année dernière, — au commencement du printemps. le Canalazzo tout entier était en fête pour le mariage de la jeune comtesse. Baaberini, filleule de Sa Majesté impériale et Royale, avec le dernier rejeton de la race des Policeni ; c'était la réunion des deux plus grandes fortunes de Lombardo-Vénitien et, dès le matin, la ville avait sa physionomie des jours de réjouissance publique. Les pauvres de Venise connaissaient Pia Barberini, l'ange de la charité ; on disait qu'Andréa Policeni, le fougueux jeune homme, le roi des joies patriennes, le dernier héros de ces mystérieux romans qui glissaient jadis sous le Rialto, derrière les draperies de tant de gondoles, quand la lune blanchissait les palais ce cette Vénus de marbre, sort aussi du sein des ondes, on disait qu'André Policeni, dépouillant et jetant loin de lui le sombre manteau des aventures. était deaune un saint à ses genoux. J'étais à Venise, messeigneurs, non point en mission polirique, cette fois, mais simplement pour embrasser mon bien-aimé frère qui, déjà enrôlé dans la milice de Dieu, était à Rome, près du saint-père. Venise est à moitié chemin entre notre Stuttgart et la ville éternelle.

Comme si chacun des deux frères eût résisté à une irrésistible impulsion de tendresse, leurs mains se cherchèrent et se réunirent. Cela fit bien dans le cercle. Il y a des regards attendris pour accueillir, partout où il se montre, ce bel amour qui fleurit dans les familles.

— Nous avons fait chacun la moitié de la route, poursuivit M. le baron d'Altenheim, d'une voix légèrement émue. Au mariage, où nous assistâmes, il y avait des représentants de toutes les aristocraties de l'univers ; mais on y remarqua surtout deux étrangers qui passionèrent la curiosité de toute la ville ; Jacques Stuart, comte de Glasgow, fils du dernier prétendant Charles-Edouard et, par conséquent, héritier légitime de la couronne d'Angleterre, et son jeune fils, Charles, duc de Richmond. Il est, à la vérité, dans l'opinion commune, que le dernier Stuart mourut à Rome sans enfants ; mais, à Rome

même, mon frère Bénédicte peut vous l'affirmer beaucoup de gens éminents conservent des doutes à cet égard. Le prétendant, qui avait à craindre les intrigues combinées de la maison de Brunswick et de son propre frère, Benoît Stuart, cardinal d'York, avait contracté un mariage secret et caché la naissance de son fils, suprême espoir d'une dynastie menacée de toutes parts. Le comte de Glasgow possédait des papiers de la plus haute importance. L'incrédulité tombe devant certains titres, émanés de sources tellement respectables que l'obstination dans le doute devient presque un sacrilège. La plupart des nobles vénitiens appelaient le comte de Glasgow : Majesté.

C'étaient, du reste, deux physionomies particulièrement heureuse, et l'on pourrait presque dire d'Antonia Doria, la Génoise, qui fut la femme de Nicolas Barberini, au dénouement de ce drame éternel dont Roméo et Juliette joueront toujours les principaux rôles ; la bague du cardinal Frégose, et par-dessus tout la miraculeuse parure, présent de noces envoyé à sa filleule par S. M. l'empereur d'Autriche.

Un événement touchant eut lieu qui se peut raconter en deux mots : ce roi sans couronne, cet héritier de tant de malheurs et de tant de grandeurs, le comte de Glasgow, s'avança vers la table de porphyre, chargée de tous ces trésors, et demanda la permission d'y ajouter un simple rang de perles ayant appartenu à la belle et infortunée Marie d'Écosse. Je vois encore sa figure vénérable et l'air noblement ingénu de son jeune fils, pendant que les fiancés attendris leur rendaient grâces.

Et je fais serment sur l'honneur que je ne reconus point en eux les deux sordides bohémiens du château de Chandor !...

Il s'éleva du cercle un tel murmure de surprise que M. le baron eut la parole littéralement coupée.

— Bravo ! bravo ! bravissimo ! s'écria l'évêque d'Hermopolis. Voilà ce que j'appelle effleurer délicatement une péripétie !

Comment ! dit Mgr. de Quélen, il se pourrait !...

— J'avais deviné, murmura la princesse ; en posant les perles fausses sur la table de porphyre, le roi d'Angleterre escamota quelque beau diamant...

Le baron d'Altenheimer salua gravement et répondit :

— Belle dame, rien n'échappe à la pénétration des Françaises. Seulement le chevalier Ténèbre n'opéra pas son escamotage devant tout le monde, et ses perles n'étaient pas fausses, car, cette nuit même, il les reprit avec tout ce qui était sur la table de porphyre.

—Quoi ? tout ! s'écria-t-on.

—Tout, repartit la douce voix de monsignor, y compris les pieds d'argent de la table !

IV.

On voyait à travers les arbres, les fenêtres du château qui successivement s'illuminaient. Les derniers préparatifs s'achevaient pour la soirée de charité de l'archevêque.

—Nous allons être interrompus bientôt, monsieur le baron, dit l'évêque d'Hermopolis, et cependant ces dames voudraient bien connaître la fin de votre histoire.

—En d'autres termes, monseigneur, vous souhaitez que j'abrège, répliqua le conseiller privé du roi de Wurtemberg. Premièrement, je suis aux ordres de Votre Excellence, ainsi qu'à ceux de sa Grandeur et de toutes les éminentes personnes qui veulent bien me faire l'honneur de m'écouter ; en second lieu, il me reste réellement bien peu de choses à dire.

Je n'ai pas à vous apprendre que la famille du roi Guillaume, mon maître, est la plus nombreuse qui entoure aucun trône en Europe. Sa Majesté a quatre enfants, de ses deux mariages ; son très-illustre frère a également quatre enfants ; ses cinq oncles, très respectables, comptent des descendance plus riches encore, de telle sorte qu'en enfant, petits enfants, gendres et brus, ces cinq branches collatérales ne réunissent pas moins d'un demi-cent de têtes princières. Dieu, qui protège la France, semble s'occuper aussi un peu de la dynastie wurtembergeoise.

Or, avec tout cela, jusqu'en l'année 1823, le roi Guillaume, n'avait pas d'héritier direct du sexe masculin. Ce fut donc une grande joie dans le Wurtemberg, lorsque, le sixième jour de Mars, le canon annonça la naissance d'un prince royal, qui fut ondoyé, selon le rit luthérien, sous les noms de Charles-Frédéric-Alexandre. Le roi voulut retarder la cérémonie du baptême définitif, afin de le faire digne de toute son allégresse, et toutes les cours amies durent être conviées à cetet fête nationale qui était en même temps une fête de famille.

Nous n'avons plus le temps de ménager nos petits effets de surprise, et d'ailleurs, d'après tout ce qui précède, chacun de vous pourrait deviner que les frères Ténèbre furent de la fête. Mais sous quel prétexte et sous quelle forme ? Les frères Ténèbre, veuillez vous en fier à eux, choisirent-ils avec soin leurs déguisements et leurs personnages. Il ne s'agissait plus de la naïve fantasmagorie de Vénise.

Il est un pays troublé, l'un des plus grands dans

l'histoire, mais qui semble, en nos époques modernes se cacher, honteux de sa décadence, derrière sa muraille de montagnes. L'Allemagne ne connaît plus l'Espagne, depuis que la maison d'Autriche a cessé de régner à Madrid. L'écho de votre dernière guerre, l'héroïsme de vos princes et de vos soldats à Trocadéro est venu chez nous comme un bruit vague et trop lointain pour être entendu. L'Espagne est une Chine au milieu de l'Europe.

Mais vous savez l'effet que les ambassadeurs indiens firent à la cour de Louis XIV. Une ambassade chinoise, précisément, affolerait l'Europe. Au baptême de notre prince royal, on ne fit attention qu'à l'infant et à l'indante d'Espagne.

N'existait-il, donc, en définitive, aucun lieu diplomatique entre l'Espagne et le Wurtemberg ? Si fait. Il y avait et il y a encore à Stuttgart un chargé d'affaires qui fut trompé et complice. Des notes furent échangées entre Madrid et Stuttgart. Ma charge était de les voir : je les ai vues. Je suis peu de chose auprès de la plupart de ceux qui m'entourent, mais enfin je suis un lettré : on m'accorde même, dans mon pays, la qualification de savant. J'ai mes diplômes de docteur de quatre facultés. Ma vue est bonne, ma santé ne gêne pas le travail de ma pensée, je suis sain d'esprit,—et cependant, ces pièces me parurent vraies !

Je ne crains pas de le dire : voilà le vrai miracle ! Quiconque a pénétré dans une chancellerie, par l'humble porte qui me sert ou par celle qu'on ouvre à deux battants pour Vos Excellences, sait ou se figure aisément la montagne d'impossibilités—je prononce le mot, cette fois—qu'il faut soulever pour créer de fausses correspondances diplomatiques. Chacune de ces dépêches passe par cette main qu'il faut corrompre et devant cent regards qu'il faut aveugler.

La correspondance fut faite, et j'ai dans mon dossier ici, à Paris, une lettre autographe du roi Ferdinand, écrite par le chevalier ténèbre, ou par Ange Ténèbre, le vampire ! Ce n'est pas tout, cependant. Il y avait eu des notes réelles et authentiques émanées de la cour de Wurtemberg ; la cour d'Espagne répondit, cela est certain. Ajoutez la suppression des pièces vraies à la création des pièces fausses et que votre raison s'étonne à loisir, car, je le répète, là est le miracle.

Le reste rentre dans la catégorie des prestigitations ordinaires. Que ces deux êtres aient pu me tromper agissant et parlant comme ils le firent devant moi qui était si chèrement payé pour les connaître, c'est une question de pure habileté : on admet qu'il

y ait des crimes parfaits, des imposteurs accomplis, des comédiens admirables, Mais les pièces!...

M. d'Altenheimer s'arrêta comme si son étonnement rétrospectif l'eût suffoqué, et monsignor Bénédict soupira en hochant sa tête blonde.

—Ah ! voyez-vous ! les pièces.. C'est là le miracle.

Mgr. de Quélen se percha à l'oreille de l'évêque d'Hermopolis.

—Ah ça, dit-il à voix basse ; je suis tout étourdi moi, je l'avoue...N'est-ce qu'une audacieuse fantasmagorie ?

—C'est la vérité, répondit M. Frayssinous la pure vérité ! j'ai vu les lettres de crédit du baron auprès du préfet de police...Il est très recommandé à la cour...Et d'ailleurs, l'autre ! le maître de chambre de Sa Sainteté...

—Mais comment se fait-il, murmura l'archevêque, que nous n'ayons jamais oui parler de tout cela ?

C'est d'hier, monseigneur !...Le baptême du prince royal de Wurtemberg a eu lieu à la fin d'août et nous sommes au commencement de septembre !...

C'était il y a juste aujourd'hui quinze jours, reprit M. le baron qui paraissait avoir reconquis tout son calme. Stuttgart entier prenait part à une fête, dont la pareille ne s'était jamais vue chez nous. Cinquante princes et princesses des cours d'Allemagne et du Nord recevaient l'hospitalité au château, ce qui, joint à l'armée des princesses et princes du sang, formait une véritable cohue royale. Sa Majesté disait dans sa joie : « J'ai attendu deux ans et demi, mais le succès est complet. Il ne manquera aucune fée autour du berceau de mon fils. »

Certes, il appréciait comme il le devait la courtoisie des Etats allemands et du Nord, mais ce qui le flattait le plus, c'était ce tribut inespéré venant du Midi ; ce qui lui faisait parler de succès complet, c'était la présence de don François de Paule, infant d'Espagne, et de son auguste compagne, Louise-Charlotte de Bourbon, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles.

L'enfant était un homme de vingt-trois ans, brun de teint, mais ne paraissant pas une semaine de plus que son âge. Il aurait fallu être sorcier pour démêler quelques traits de ressemblance entre ce fier et taciturne jeune homme, et le prétendu héritier du droit royal des Stuarts : un vieillard sec et roide, dont les traits ravagés se couronnaient déjà de cheveux blancs. Quant à l'infante Louise-Charlotte, nous savions tous qu'elle était née en 1804 : vingt et un ans, par conséquent : et noble ! et gracieuse ! et charmante ! Le chevalier Ténèbre peut passer pour le roi des acteurs, mais ce n'est plus un comé-

dien que frère Ange : c'est un magicien qui vous fait voir le soleil à minuit !

C'étaient les frères Ténèbre, et leur suite brillante était peut-être la même bande qui campait, de l'autre côté de la Theiss, en face du château de Chandor ! Et cette farce royale, unique peut-être dans les annales du monde, dura trois jours entiers, on peut le dire, devant l'Europe assemblée !

C'étaient les frères Ténèbre ! Le dénoûment, vous le savez en partie : les bijoux de la couronne de Wurtemberg disparurent dès le second jour. Le troisième jour, mourut une angélique enfant, la fille du chancelier Reinhardt, qui avait été placée auprès de l'infante, en qualité de dame d'honneur. Le troisième jour, ce fut une rafle générale et si effrontée que l'étonnement épuisé essaya de renaître : tout s'en alla, les parures des princesses, les bijoux et les cordons des princes. L'infant et l'infante avaient beaucoup dansé ce soir-là. Vers minuit, M. de Metternich, dont la sœur est tante du roi, demanda à l'archiduchesse Marie, sœur aînée de la reine, ce qu'était devenu l'aigle en diamant qu'elle portait au cou d'ordinaire. L'archiduchesse chercha, et, tout en cherchant, lui dit à son tour : Prince, où est votre collier de la toison ? où est votre cordon de l'Annonciade ? où est votre plaque du Danebrog ? Ce fut aussitôt un grand cri ; tout le monde à la fois s'apercevait du pillage. Le roi, le roi lui-même avait été dépouillé sur sa propre personne ! Les portes du palais furent fermées. Il était trop tard. L'infante et leur suite avaient pris les devants, emportant un butin qu'on ne peut estimer à moins d'un million d'écus d'or.

—Au plus bas mot ! ajouta paisiblement monsignor Bénédict.

Un bruit continu de voitures roulant sur le pavé se faisait entendre, depuis quelque temps déjà, vers la route de Conflans. Du côté du château brillamment illuminé, le vent, qui soufflait maintenant par courtes rafales, apportait de vagues sons, et ces notes perdues des instruments qui tâtonnent pour se mettre d'accord. L'archevêque de Paris donna le signal de la retraite en disant :

—Nous ne pouvons pourtant pas faire faux bond à notre petit concert !

On se leva aussitôt. L'impression de terreur s'était tout à fait évanouie, par la raison toute simple que les derniers épisodes racontés par le baron n'avaient plus trait aux diverses émotions qui avaient d'abord agité l'assemblée. L'histoire de Venise se passait en plein soleil ; l'aventure de Stuttgart avait eu lieu sous l'éclatante lumière de mille bougies ; cela ne se rapportait plus à cette nuit sombre

ou mystérieusement éclairée par la lune qui environnait les hôtes de Monseigneur. Les vampires et le brigands de M. le baron d'Altenheimer avaient des mœurs d'opéra-comique.

M^{me} la princesse prit le bras de son fils et garde du corps, le jeune marquis de Lorgères. Fanfaronne qu'elle était de ne plus trembler, elle ouvrait la bouche pour reprocher au baron d'Altenheimer de l'avoir pas suffisamment effrayée, lorsqu'elle vit, fixés sur elle, deux yeux qui avaient, dans la nuit, cet éclat particulier aux animaux de l'espèce féline. M^{me} de Montfort était une personne d'esprit et qui savait bien que les vampires s'adressent rarement aux princesses d'un certain âge : néanmoins, ce regard la fit tressaillir. Il appartenait à monsieur Bénédicte, qui, montrant de son doigt blanc et délié où chatoyait un magnifique solitaire, la grande pelouse située au devant du château, dit de sa voix mielleuse :

—Je voulais faire remarquer seulement à madame la princesse combien les choses les plus simples peuvent revêtir dans l'obscurité des formes véritablement fantastiques.

Au milieu de la pelouse, on voyait un objet blanc qui se mouvait avec lenteur, tranchant sur le noir de l'herbe. C'était une femme, mais la façon dont ses rayons diffus de la lune tombaient sur sa robe flottante lui donnait réellement une physionomie de fantôme. Elle glissait sur le fond obscur du parc comme une nuageuse apparition. Le bras du jeune marquis trembla sur celui de sa mère.

—Gaston qu'avez-vous donc ? s'écria celle-ci ; allez-vous aussi essayer de me faire peur ?

—Ce vent est froid... balbutia Gaston.

L'archevêque disait en ce moment :

—Voyez-vous ce fantôme ?... C'est ma charmante et angélique protégée, M^{lle} d'Arnheim, qui va nous dire quelques beaux vieux chefs-d'œuvre des maîtres allemands. Mesdames, je vous la recommande du meilleur de mon cœur, car c'est une Antigone chrétienne qui soutient la vieillesse de son père. L'Opéra est plus riche que nous et payerait volontiers deux mille louis par an cette voix sans pareille et cette admirable méthode. M^{lle} d'Arnheim, qui est de bonne famille et pieuse comme la prière, aime mieux rester pauvre que de risquer son âme pour de l'or ; elle se réduit à donner des leçons ; j'ai promis de l'aider et je fais un cas de conscience à tous ceux

qui m'aiment d'être mes seconds dans cette bonne œuvre.

La forme blanche avait disparu derrière les arbres de l'avenue.

—Gaston, dit la princesse, il faudra voir M. Récamier pour vos battements de cœur. Je les sens contre mon bras et ce sont de véritables palpitations.

M. le baron d'Altenheimer s'était approché de l'archevêque.

—Monseigneur, prononça-t-il avec un respectueux embarras, je ne sais peut-être pas assez bien la langue française pour exprimer des choses très-déliées. Je suis riche. Par le canal de Votre Grandeur, me serait-il possible de faire quelque chose pour cette jeune fille qui a l'honneur d'être votre protégée ?

Il sortait en même temps son portefeuille de la poche de son habit. L'archevêque le regarda et lui tendit la main ; c'était pour serrer la sienne, car il murmura :

—Monsieur le baron, vous êtes un homme de cœur !

Mais le baron, feignant de se méprendre, déposa le portefeuille dans la main de l'archevêque, salua jusqu'à terre et se perdit dans la foule des invités.

En arrivant au perron, M^{me} la princesse s'arrêta tout à coup et dit à son fils :

—Gaston, le mantelet de M^{me} de Maillé, ma nièce... je crois que je l'ai oublié sur l'herbe !

Le marquis revint aussitôt sur ses pas et retrouva aisément le manteau. Comme il quittait le salon de verdure, il vit à ses pieds un objet brillant et de forme carrée, qui gisait dans l'herbe, à la place occupée naguère par monsieur Bénédicte. Il le ramassa pour le rendre à son propriétaire, car il avait reconnu d'un coup d'œil le missel de velours, à sur-tranches d'acier, du prélat romain. Tout le monde était rentré quand il atteignit le château. En traversant le vestibule, il prit à la main et machinalement le missel qui s'ouvrit entre ses doigts ; il essaya de le refermer et ne put : il y avait une serrure à secret, dont le ressort s'était lâché sans doute, quand le missel avait heurté contre le sol.

Pendant que Gaston faisait effort pour rajuster le fermoir, le missel s'ouvrit ; l'œil de Gaston glissa entre deux pages ; il s'arrêta comme si la foudre l'eût touché, tandis qu'un cri de stupeur s'étouffait dans sa poitrine...

(A CONTINUER.)



LA CONSCIENCE.

Le soleil commençait à peine à dorer les hautes tourelles des gigantesques pagodes de *Jungapore*, qu'une troupe de cavaliers sortis de la ville dès l'aube du jour s'avancait joyeusement vers une de ces vastes forêts qui couvrent la péninsule gangétique. Les bêtes fauves, chassées par les premiers rayons de la lumière, regagnaient en toute hâte leurs tanières et cédaient à l'homme le domaine où elles avaient régné en tyrans pendant l'obscurité. Mille oiseaux faisaient entendre leurs chants et cherchaient leur proie au milieu des fleurs éclatantes et embaumées.

Montés sur de magnifiques chevaux du Visapour, dix ou douze cavaliers, nababs ou riches propriétaires indous, s'avançaient d'un galop rapide. Ils revenaient d'une longue excursion de chasse et tous se dirigeaient à peu près vers les mêmes points de l'horizon pour regagner leurs habitations respectives. Ils étaient armés de manière à ne craindre aucune des dangereuses rencontres si fréquentes dans ce pays infesté de malfaiteurs et de bêtes féroces. Au milieu d'eux se trouvait *Soudjah*, possesseur d'une fortune immense et que ramenait chez lui le désir d'embrasser sa femme et sa fille bien-aimées.

La petite troupe allait pénétrer sous des jungles épais, quand un de ces hommes qui font à pied le service si périlleux des dépêches, s'avança rapidement en agitant le bâton qu'il tenait à la main. Il venait de *Jungapore* et avait pris un chemin de traverse pour rejoindre les cavaliers dont on lui avait indiqué la direction.

—Le seigneur *Soudjah* n'est-il point parmi vous ? dit-il en plaçant ses mains sur sa poitrine en signe de respect.

—C'est moi, répondit *Soudjah*.

Alors, tirant une lettre du sac qu'il portait à sa ceinture, le messager la remit au cavalier qui la prit et la décacheta.

A mesure qu'il lisait, son front se rembrunissait ; un froncement de sourcils indiquait le mécontentement qu'il éprouvait, et deux ou trois fois le sang colora légèrement ses joues bronzées. Quand il eut terminé sa lecture, il se tourna vers le porteur de la dépêche, lui donna quelques roupies et lui parla ainsi :

—Retourne vers *Saim* qui t'envoie, dis-lui que je regrette que le malheur t'ait frappé, mais qu'il m'est impossible de lui porter secours ; qu'il cherche à regagner la position qu'il a perdue, son fils l'aidera

et je ne doute pas qu'il ne réussisse ; mes vœux l'accompagneront, mais je ne puis lui accorder ce qu'il me demande ; peut-être vais-je partir pour l'Europe. Va, et que *Brahma* te protège.

Le messager s'inclina, et, reprenant sa course, il disparut bientôt aux yeux des chasseurs.

Pendant les quelques jours de voyage qui restaient à faire pour atteindre le pays où il demeurerait, *Soudjah* fut triste et contraint avec ses compagnons ; sa gaieté, ordinairement expansive, avait disparu ou ne se montrait que par rares intervalles, puis il retomrait dans un long silence, absorbé dans ses réflexions.

Enfin, le sixième jour, *Soudjah* prit congé de ses amis et, piquant des deux, il se dirigea vers le *bungalow* qu'il habitait à quelques heures de distance. Son arrivée fut signalée par les aboiements des chiens, et bientôt de nombreux serviteurs accoururent pour saluer leur maître, prendre ses ordres et soigner la noble bête qu'il montait.

Il descendit de cheval, entra dans le jardin et, se jetant dans un hamac suspendu aux branches d'un cannellier :

—Qu'on prévienne ma femme et ma fille de mon retour, dit-il ; je les attends ici.

Le domestique auquel il avait parlé courut vers un pavillon situé au fond du bosquet et où se tenaient habituellement *Tchatourica* et *Anousouya*, la femme et la fille de *Soudjah*.

L'âcre senteur des plantes odoriférantes parfumait l'air, l'atmosphère était lourde et humide et pesait sur la nature comme un voile de plomb ; *Soudjah*, balancé doucement dans son hamac et fatigué de la longue course qu'il venait de faire, céda au besoin de repos qui s'emparait de ses sens, et sa paupière alourdie ne tarda pas à se fermer. Il s'endormit.

Il y avait à peine quelques instants qu'il était plongé dans le sommeil, quand il crut entendre des gémissements étouffés ; il reconnut la voix de sa femme.

—Perdue, perdue à jamais ! s'écriait-elle en se jetant aux pieds de son mari.

—Qu'avez-vous ? demanda *Soudjah* avec anxiété ? qui... perdue ?...

—Notre enfant, ma chère *Anousouya*.

—Ma fille ! s'écria d'une voix rauque le pauvre père. Où est-elle ? Parlez !

—Je l'ignore.

—Vous l'ignorez ! Vous, sa mère ! vous n'avez pas su garder mon enfant ! dit-il avec désespoir.

A ces reproches Tchatourica sécha ses larmes, se releva, et, faisant avec effort trêve à sa douleur, commença le récit suivant :

« Avant-hier la brise du soir venait rafraîchir nos fronts brûlants, je commençais à goûter un doux repos quand Anousouya vint me supplier de lui permettre d'assister aux exercices de quelques jongleurs. Sa nourrice lui en avait fait un récit attrayant et l'enfant employa toutes ces câlineries pour me décider à lui accorder cette faveur. Je finis par céder ; mais, ne voulant confier le soin de ma fille qu'à moi-même, je l'accompagnai.

« Le spectacle devait avoir lieu près du bois des palmiers ; je me fis suivre par plusieurs serviteurs afin de paraître avec la suite convenable à mon rang. Vous dire le plaisir que Anousouya ressentit est inutile, vous vous l'imaginez sans doute ; la seule contrariété qu'elle éprouva, ce fut quand je refusai de la laisser placer au milieu d'une gerbe de fleurs.

« Vous ne connaissez peut-être pas ce tour. Il consiste à mettre un enfant au milieu d'un buisson de fleurs, puis à couvrir le tout d'une écharpe ; après quelques minutes d'attente, le tissu enlevé ne laisse plus voir que des fleurs, que le jongleur éparpille de tous côtés, pour bien convaincre les spectateurs que l'enfant a disparu. Alors il rassemble les fleurs de nouveau, les dérobe encore à la vue, et quand il les découvre une seconde fois, l'enfant se montre, aux grands applaudissements du public.

« Je n'aurais pas voulu permettre qu'Anousouya me quittât, je l'aime tant que sa disparition, même pour une seconde, m'eût trop péniblement affectée ; aussi quand le chef de la troupe, après avoir fait l'expérience sur plusieurs enfants, revint vers moi pour demander de nouveau Anousouya, mon second refus sembla le contrarier vivement ; il me lança un regard empreint de haine, et malgré moi je me sentis tout émue.

« Les ombres de la nuit commençaient déjà à envahir le bas des montagnes ; je me retirai, ne voulant pas exposer ma fille à la rosée pernicieuse de ce climat.

« Je pris Anousouya dans mon palanquin, où l'enfant s'endormit bientôt dans mes bras. Arrivée à peu de distance de notre demeure, je crus distinguer une forme humaine qui nous suivait, mais elle disparut, et je pensai que mon imagination seule l'avait produite.

« Avant de me livrer au repos, je m'assurai que toutes les précautions avaient été prises pour la

sûreté générale et je cédai au sommeil en faisant des vœux pour votre heureux retour.

« Le lendemain matin, tout étonnée de ne pas entendre les frais éclats de rire d'Anousouya, je me dirigeai vers sa chambre. Là un spectacle horrible vint frapper mes regards : sa nourrice gisait étranglée, et le hamac de mon enfant était vide.

« A mes cris, les domestiques accoururent, ils se précipitèrent de tous côtés ; mais, hélas ! leurs recherches furent infructueuses et nous ignorions quel était l'ennemi qui m'avait volé l'enfant de mon amour, quand un jeune esclave me remit une lettre. Je l'ouvris précipitamment, et, malgré les larmes qui voilaient mes yeux, je parvins à déchiffrer ces mots :

« J'avais un ami qui disait m'être entièrement « dévoué. Pendant vingt-cinq ans nous avons été « unis comme la liane et le rotang au palmier. Un « jour, le malheur a frappé à ma porte, et le cœur « de celui à qui j'avais donné le doux nom de frère « m'a été fermé. Il m'a refusé un asile sous son toit « quand je venais l'implorer pour mon fils qui suc- « combat au besoin, et que la faim et les privations « de toute nature allaient ravir à ma tendresse.

« Aujourd'hui, je lui enlève sa fille, afin qu'il « ressente la douleur d'un père pleurant sur son « premier-né.

« SAÏM. »

A ces derniers mots Soudjah sentit le remords entrer dans son âme ; il déplora amèrement son peu de charité ainsi que l'égoïsme qui lui avait fait manquer au plus saint de tous les devoirs, secourir son semblable.

Le guerrier, l'homme fort avait disparu ; il ne restait plus que le père. Peu à peu la pâleur avait couvert son visage et des pleurs coulaient silencieusement sur ses traits brunis. Sa fille, son Anousouya était perdue — perdue peut-être pour toujours ; la douce enfant jusqu'alors abritée sous l'amour de ses parents, que deviendra-t-elle entre les mains d'un ennemi sans pitié ? Sa vie s'écoulerait au milieu des larmes et son dernier soupir s'exhalerait en prononçant le nom de sa mère absente.

Cette pensée causa une douleur insupportable à Soudjah ; d'un bond il se leva, et, refoulant son chagrin au fond de son cœur, il s'écria :

— C'est assez pleurer. J'ai causé le mal, c'est à moi de le réparer. Je vais partir sur les traces de ma fille. Saïm habite Coïmbetour, je retrouverai Anousouya et bientôt je compte la remettre entre vos bras. Espérez, Tchatourica, et priez pour moi.

Quelques minutes après, la pauvre mère entendit les pas sonores de la jument ; un cavalier passant

avec la rapidité de l'éclair s'éloignait dans la direction du bois de palmiers; puis le silence se fit de nouveau, et elle resta seule avec le désespoir dans l'âme que venait quelquefois calmer l'espérance, ce port de refuge des malheureux.

Au moment où Soudjah partait, un orage se préparait; bientôt le tonnerre se rapprocha avec une effrayante rapidité. La tourmente éclata dans toute sa furie, secouant les jungles profonds comme une frêle plume, tandis que la foudre retentissait avec un épouvantable bruit, bondissant d'écho en écho, et que les éclairs éblouissants inondaient de leur vive lumière la crête aride des rochers et l'épaisseur de la forêt. La tempête paraissait vouloir tout renverser sur son passage, les animaux féroces eux-mêmes fuyaient épouvantés de cet horrible fracas.

Soudjah ne semblait pas s'apercevoir du bouleversement de la nature; si parfois un obstacle arrêtait ses pas, il le tournait et reprenait ensuite sa course rapide.

La tempête s'était peu à peu apaisée, les nuages avaient disparu emportés par le vent, et la lune répandait sa douce clarté sur le feuillage qu'elle couvrait d'un érin de perles et de diamants.

Plusieurs heures se passèrent dans cette poursuite furieuse et les lueurs du matin commençaient à blanchir les campagnes quand il arriva près d'une de ces solitudes grandioses qu'on ne rencontre que dans cette merveilleuse contrée. L'œil embrassait une immense étendue de terrain, semée de monticules stériles, d'énormes fragments de roches blanchâtres et d'abîmes sans fond.

A tous les points de l'horizon, s'élevaient de hautes montagnes aux reflets fauves et aux formes anguleuses; pas un arbre n'animait ce désert; mais de place en place, clair-semés sur le sol, se dressaient quelques euphorbes aux branches tordues entrelacées de lianes et de plantes épineuses, près desquelles il était possible de s'abriter des rayons du soleil. A droite, les jungles se montraient: espèces de halliers inextricables où les tigres se cachent, où les serpents rampent, fouillis de végétations luxuriantes, barricades de lianes qui retiennent le voyageur au passage, où chaque buisson vomit un ennemi, où des bruits étranges volent dans l'air, où même la brise parfumée amène le trépas avec elle.

Épuisée de fatigue, la jument s'arrêta; sa respiration bruyante s'échappait avec force, un nuage de vapeur l'entourait; ses jambes tremblaient, et Soudjah comprit que la pauvre bête allait succomber s'il ne lui accordait un repos qui lui était indispensable. Mettant pied à terre, il s'assit derrière un rocher sur lequel croissaient quelques arbustes rabougris; mal-

gré sa profonde douleur l'épuisement physique fut plus fort que son chagrin et il ne tarda pas à s'endormir profondément.

Il fut tiré de son sommeil par le bruit d'un objet qui tombait près de lui; se relevant aussitôt en portant la main sur ses armes, il vit avec un profond étonnement un calao (1) transpercé d'une flèche. Un homme était donc près de lui.

(1) Espèce d'oiseau.

Saisissant vivement sa carabine, il l'arma et se prépara à se défendre.

Rien ne bougeait, le feuillage des buissons qui l'entourait était immobile; Soudjah était pourtant sûr que l'oiseau avait été tué par une main humaine et il était décidé à savoir à quel genre d'ennemi il avait affaire; aussi usa-t-il de ruse, et, feignant d'être accablé par le sommeil, il se recoucha, prenant toutefois la précaution de garder son arme dans sa main.

Quelques minutes se passèrent, puis les branches d'un corypha s'écartèrent doucement, bien doucement; deux yeux brillants parurent au travers des feuilles élégantes de l'arbuste, jetant de tous côtés des regards investigateurs; le repos de l'Indou sembla rassurer le chasseur et une tête se montra en entier, bientôt suivie d'un corps. A travers ses cils abaissés, Soudjah remarqua que celui qui s'approchait paraissait avoir quatorze à quinze ans, et il reconnut avec surprise que ce n'était pas un habitant des jungles, mais bien un Indou comme lui-même.

Le jeune garçon continuait à marcher, sans que le moindre bruit révélât son approche. De temps en temps il s'arrêtait et ses prunelles ardentes fixées sur Soudjah prouvaient que toute son attention était concentrée sur le dormeur.

Enfin, il ramassa le calao et il allait se retirer quand une main le saisit, et il vit avec épouvante Soudjah se dresser devant lui. Le jeune homme, sans perdre une seconde, tira son poignard et se prépara à vendre chèrement sa vie.

— Ne crains rien, dit Soudjah, je ne veux te faire aucun mal; je voyage, je me suis égaré et je me reposais quand le produit de ta chasse est venu me déranger; tu peux l'emporter, je n'y ai aucun droit. Je désire seulement savoir si je suis encore loin de la ville de Coimbetour.

— Oui, répondit le jeune homme rassuré, ils faut traverser les monts Nilgherri et la forêt d'Annamullay. Cette dernière est habitée par une foule d'animaux féroces; le chemin est long et difficile, j'ai l'intention de me rendre à cette ville; si vous voulez, je vous y conduirai.

— Serais-tu donc un habitant de Coimbetour ? demanda Soudjah.

— Oui, j'y demeure.

— Oh ! alors tu pourrais peut-être m'enseigner la demeure d'un homme appelé Saïm Feroz.

— Facilement, reprit le jeune garçon en souriant, et si vous voulez vous reposer chez lui, votre présence lui sera très-agréable. Il est bien pauvre, mais sa maison est toujours ouverte aux voyageurs.

— Tu parais le connaître particulièrement.

— Comment en serait-il autrement puisque j'ai le bonheur de le nommer mon père ?

— Ton père ! tu as dit que Saïm Feroz est ton père ? Non, cela est impossible, continua Soudjah en proie à la plus violente exaltation. Son père...non...non...

Le jeune homme le regardait avec étonnement et en même temps avec crainte ; il croyait voir un fou : jusqu'alors il n'avait entendu prononcer le nom de son père qu'avec respect, et aujourd'hui ce nom semblait mettre en fureur un homme qui lui était tout à fait inconnu.

Cependant, Soudjah avait réussi à recouvrer son sang-froid, et il reprit la conversation comme si rien ne fût venu la troubler.

— Comment se fait-il que, si jeune, tu te trouves à une aussi grande distance de ta ville natale, et chassant dans cette partie des jungles ?

— Mon père est souffrant, il ne pouvait pas aller porter des perles qu'il devait remettre à un officier anglais ; il est pauvre, il n'a pas de serviteurs, je suis parti à sa place. En revenant j'ai chassé, et, entraîné par ce plaisir, je me suis beaucoup éloigné de mon chemin. Je ne le regrette pas maintenant puisque je pourrai vous être utile. Nous ferons route ensemble, et le temps nous semblera moins long à l'un et à l'autre.

Soudjah hésita un instant d'accepter l'offre d'Assam, c'était le nom de son nouveau compagnon, mais il réfléchit que la Providence avait permis cette rencontre afin de le mettre plus sûrement sur les traces de sa fille ; il répondit donc qu'il serait bien aise de l'avoir pour guide, et l'engagea à se reposer à son tour pendant qu'il irait chercher un gibier plus délicat que le calao.

Assam s'étendit sur le sol, et avec la confiance de la jeunesse il laissa bientôt le sommeil clore sa paupière. Soudjah s'éloigna et tout retomba dans le silence le plus profond.

Quand il revint, il retrouva son compagnon à la même place et goûtant son paisible repos.

Comme il allait le réveiller, il recula frappé d'horreur : l'orage de la nuit précédente avait détrempé

le sol et un serpent, fuyant l'humidité, s'était traîné jusqu'au dormeur. En différentes places il avait maculé le sable de taches de boue, et tout en cherchant un asile il s'était réfugié auprès d'Assam. Au contact du corps il avait senti une douce chaleur, s'était enroulé en s'endormant et sa tête plate et hideuse reposait sur la poitrine du jeune homme.

A cette vue Soudjah sentit une sueur froide inonder son front, ses membres tremblèrent. Comment arracher Assam au danger qui le menaçait ? Si l'enfant était réveillé brusquement, au moindre mouvement qu'il ferait, le serpent effrayé le mordrait et son venin amènerait une mort instantanée. Tuer le reptile était impossible, comment le frapper sans blesser celui sur lequel il s'appuyait ? Le prendre, c'était s'exposer à une morsure mortelle ; abandonner Assam, c'était une lâcheté.

Mais non, pensa-t-il un instant, c'était un moyen de se venger du père. Sa fille lui avait été volée ; eh bien, l'enfant du ravisseur succomberait sous le venin du monstre.

— Laisse-le, disaient les mauvaises passions de Soudjah ; va-t'en, éloigne-toi.

D'un autre côté, sa conscience lui criait :

— Rends le bien pour le mal ; d'ailleurs, tu n'as pas le droit de punir un innocent, ce jeune homme ne t'a rien fait ; il s'est confié à ta loyauté et tu veux le laisser périr sans rien tenter pour le sauver. Honte ! honte !

Soudjah resta quelques secondes dans une angoisse indicible, sans oser même respirer. Il porta la main à ses yeux pour se cacher cet horrible spectacle, puis l'honneur l'emporta, et il jura de sauver le fils de son ennemi.

Par un puissant effort de volonté il reprit son sang-froid, maîtrisa le tremblement qui s'était emparé de son corps, marcha vers Assam, avança la main avec précaution, saisit le serpent derrière le cou à la hauteur des mâchoires, l'enleva rapidement et le lança contre un rocher. Avant que l'animal étourdi de sa chute pût faire un seul mouvement, Soudjah l'avait coupé en deux d'un coup de son cangiar.

Son ennemi était mort depuis quelques minutes qu'il le contemplait encore avec stupeur ; la pâleur répandue sur son front attestait combien la lutte qui s'était passée en lui avait été violente.

Peu à peu le calme entra dans son âme, une grande joie vint inonder son cœur, — il avait sauvé la vie d'un de ses semblables. Il lui sembla que Dieu lui avait envoyé cette occasion de racheter les torts qu'il avait eus envers Saïm.

La distance que les deux voyageurs avaient à parcourir était longue et hérissée de dangers. De

jour en jour Soudjah oubliait que son compagnon était le fils de son ennemi, les belles qualités qu'il découvrirait dans l'âme d'Assam le subjuguèrent malgré lui.

Ce jeune garçon possédait un noble cœur toujours prêt à obliger ; ses traits respiraient la franchise, le courage animait ses grands yeux noirs qui se mouillaient de larmes au récit d'une bonne action.

Soudjah reconnaissait dans ce caractère la bonté de son ancien compagnon de jeunesse, et il ne comprenait pas que ce dernier eût poussé la vengeance jusqu'à lui enlever sa fille. Par moment il doutait de la réalité de son malheur ; aussi prit-il la résolution de demander à Assam quelques détails sur son enfance et sur la manière de vivre de son père. Il espérait que ce récit fixerait son incertitude à l'égard de Saim.

— Je ne me rappelle pas les premières années de ma vie, dit le jeune homme ; nous étions riches et tous les plaisirs m'étaient prodigués ; mais bientôt un grand changement se fit dans notre existence ; nos domestiques furent congédiés, les bijoux de ma mère furent vendus, nos meubles les plus précieux eurent le même sort, et la gêne vint s'asseoir à notre foyer. Une profonde tristesse se montrait sur le visage de mes parents ; moi-même, malgré l'insouciance de l'enfance, je commençai à subir les influences du malheur qui pesait sur notre maison, et la maladie vint nous visiter.

« Mon père lutta contre l'infortune pendant plusieurs années ; malgré son courage, sa persévérance et sa probité, ses entreprises furent malheureuses et il y a peu de temps un désastre commercial le plongea dans une ruine complète.

« Il prit alors une résolution devant laquelle sa fierté avait jusqu'alors reculé.

« Un soir il nous annonça qu'il voulait aller vers un ami lui demander de l'assister de son crédit afin de le mettre à même de relever sa maison de commerce.

— Je ne doute pas que Soudjah ne vienne à notre aide, disait-il ; je ne crains qu'une chose, ce sont les reproches qu'il m'adressera pour avoir tardé si longtemps à lui découvrir notre fâcheuse position. Dans quelques jours je serai de retour et le bonheur reviendra avec moi.

« Une maladie l'empêcha de partir, mais il envoya à Soudjah un messenger sûr et fidèle.

« Pauvre père, il avait jugé son ami d'après son noble cœur. Celui qu'il aimait comme un frère lui refusa son secours et son appui, il lui ferma sa maison. Il reniait l'ami pauvre.

« Cette nouvelle accabla ma mère, et la profonde

douleur qu'elle ressentit en quittant la maison où ses parents étaient morts et où je suis né, altéra profondément sa santé. Depuis ce jour, elle est souffrante ; et les privations de toute espèce qu'elle a été obligée d'endurer l'ont vieillie avant le temps.

« Mon père soutint son malheur avec dignité ; il s'adressa à un ancien commerçant avec lequel il avait fait des affaires au temps de sa splendeur. Cet homme consentit à l'employer dans sa maison ; les faibles appointements qu'il gagne suffiront à nous nourrir et à m'élever. Mes bons parents se sont résignés à vivre comme des gens de la dernière caste afin de pouvoir me continuer une éducation qui me mette en état de reconquérir plus tard le rang que j'ai perdu. J'espère profiter assez des leçons et des exemples que j'ai reçus, pour que mon travail les récompense bientôt de leur dévouement pour moi.

« Je compte sur la bonté de Dieu pour réussir ; et si jamais je deviens riche, je suivrai l'exemple de mon père ; je secourrai mes semblables et je pardonnerai à mes ennemis. Car il faut que vous sachiez, seigneur, que, malgré notre pauvreté, jamais un malheureux ne vient frapper en vain à notre porte. Si nous n'avons que juste le nécessaire, nous nous privons ; mais, au moins, l'infortuné a de quoi apaiser sa faim et un abri pour reposer sa tête. Pour ce qui est des offenses qu'on peut nous faire, mon père me répète souvent ces belles paroles :

« Assam, n'oublie jamais que l'homme qui repousse un ami est plus malheureux que celui qui est repoussé ; il n'y a pas de richesses qui puissent empêcher le remords d'envahir notre âme ; le souvenir d'une mauvaise action vient toujours se placer entre le bonheur et l'homme qui n'a pas accompli le devoir que l'humanité lui commandait de remplir. Souviens-toi aussi que le pardon d'une offense est la preuve d'un noble cœur ; et que la vengeance, au contraire, dénote toujours un caractère vil. Si un ami nous a offensés, efforçons-nous de l'oublier ; pleurons-le comme s'il était mort ; et si son souvenir vient quelque fois troubler notre esprit, plaignons-le ; il est plus malheureux que nous. »

— Cette dernière partie du discours d'Assam remplit Soudjah d'étonnement. Comment accorder les principes que le père cherchait à inculquer dans le cœur de son fils et la coupable action qu'il venait de commettre ? Loin de l'éclairer, cette conversation avait fait encore pénétrer plus avant le doute dans son esprit. Il resta donc absorbé dans un profond silence, et le jeune homme, respectant sa rêverie, s'étendit sur le sol où bientôt l'intense chaleur de la journée le plongea dans un doux repos.

Un calme étrange et profond régnait dans les jungles. Toutes les créatures semblaient céder à cette influence énervante. Le bruit d'une cascade précipitant ses eaux bouillonnantes dans un lac au bord duquel étaient nos voyageurs, rompait seul le silence qui régnait dans ces lieux.

Soudjah ne pouvait goûter aucune tranquillité ; il veillait ; car le remords s'était emparé de son cœur. Il songeait qu'il avait repoussé le compagnon de ses jeux, que durant plusieurs années il l'avait laissé en proie à la misère ; et cependant avec une simple parole, il l'eût sauvé. Quelle différence entre sa manière de penser et celle de Saïm ! Si le malheur était venu fondre sur sa maison, Saïm l'aurait aidé, il n'aurait pas attendu sa demande, il l'aurait prévenue, lui aurait ouvert ses bras et tout ce qu'il possédait eût été partagé entre eux deux. Non, il était impossible qu'un homme aussi vertueux eût poussé l'idée de la vengeance jusqu'au rapt.

Un autre aura pris son nom et aura enlevé sa fille. son Anousouya bien-aimée ; mais alors était-il bien sur la trace du ravisseur ? N'avait-il pas perdu un temps précieux ? Son enfant avait peut-être été emmenée dans une autre partie de l'Inde ! Que fera-t-il ? Et l'imagination de Soudjah s'égarait de plus en plus au milieu d'une foule d'idées contradictoires.

Pendant ce temps, la chaleur était devenue moins forte, et la nature se ranimait un peu. Les bois s'animaient de nouveau à la voix des oiseaux, d'innombrables papillons de diverses couleurs voltigeaient à travers les clairières ; les abeilles sauvages allaient de fleur en fleur récolter le suc dont elles font leur miel ; et les brillants scarabées étalaient leurs élytres dont les teintes éclatantes pouvaient rivaliser avec celles de l'émeraude et du saphyr ; ils tourbillonnaient et produisaient un bourdonnement plein de charme et de rêverie. Quelquefois au-dessus de cette mélodie des jungles, les cris d'une troupe de singes s'élevaient et venaient détruire cette douce harmonie.

A ce moment, Assam se réveilla, et son gracieux sourire vint rendre un peu de calme à Soudjah.

Tout à coup un bruit étrange se fit entendre. Les jungles rendaient un son inaccoutumé, le craquement des arbustes et des branches rompus annonçait aux voyageurs qu'un animal de grande taille s'approchait. Sans perdre une minute, ils armèrent leurs carabines, se cachèrent derrière de gros arbres et s'apprêtèrent à défendre leur vie.

Bientôt un éléphant se montra ; il ne semblait redouter aucun danger ; nos chasseurs étant sous le vent, l'odorat subtil de cet animal n'avait pu l'avertir de la présence des hommes.

Il commença à casser de grosses branches dont il mangeait les feuilles et les bourgeons ; puis il vint au bord du lac et se roula dans le sable mouillé ; il semblait ressentir un plaisir infini, mais il ne tarda pas à donner des signes d'inquiétude ; il avait éventé les chasseurs. Se relevant avec vivacité, il roidit sa trompe, fit entendre une espèce de ronflement sonore et bruyant, assez semblable au son d'une trompette et s'avançant rapidement, il marcha vers les arbres où se tenaient les voyageurs. Deux coups de fusil retentirent. L'animal, atteint au front, chancela un instant, puis il revint furieux. Soudjah, qui était le plus avancé, n'eut que le temps de fuir afin d'éviter un choc qui lui eût été fatal. La lutte prenait dès lors des proportions effrayantes ; les chasseurs étant désarmés se trouvaient à la merci de leur adversaire ; heureusement que le sang froid d'Assam sauva Soudjah.

Ce jeune homme eut recours à ses flèches empoisonnées. S'abritant derrière un énorme casuarina, il laissa l'animal furieux s'avancer à dix pas, et d'une main sûre et ferme, décocha une flèche qui alla s'implanter dans l'œil de son adversaire.

L'éléphant poussa un cri de douleur ; cependant, emporté par son élan, il alla heurter de toute sa masse le tronc du casuarina qui trembla sous ce choc formidable ; Assam s'était déjà retiré derrière un autre arbre et attendait, une flèche à la main. Mais il n'en était pas besoin ; le poison foudroyant produisait déjà son effet. L'éléphant fit encore quelques pas, s'arrêta un instant, recula, éleva en l'air sa trompe en poussant un cri d'angoisse ; puis ses jambes oscillèrent ; il chancela, fit deux ou trois tours sur lui-même, et bientôt, comme un rocher qu'une convulsion de la nature précipite de sa base, il s'affaissa et tomba lourdement sur le sol avec un bruit épouvantable.

La chute de ce géant des jungles éveilla les échos au loin et alla porter la terreur parmi les hôtes des bois.

Soudjah accourut et pressa Assam dans ses bras. — Merci, enfant, lui dit-il, je te dois la vie.

— Prenez garde ! Ne perdez pas de temps pour recharger votre arme ; peut-être cet éléphant n'est-il que l'éclaireur d'un troupeau ; peut-être la femelle n'est-elle pas loin.

— Non, rassure-toi ; c'est un solitaire.

— Un solitaire ! Qu'est-ce que cette espèce ?

— Ce n'est point une espèce. On appelle un solitaire, l'éléphant qui, par son caractère méchant envers ses semblables, s'est fait chasser de son troupeau. Depuis la sentence que ses camarades ont prononcée sur lui, il est condamné à vivre seul ; il

erre de tous côtés, sans jamais rencontrer une bande dans laquelle il puisse être reçu ; car l'instincts de ces animaux les avertit qu'il ne faut pas admettre le méchant parmi eux.

—Je comprends, reprit Assam : Dieu veut que chacun aide son semblable, et ne permet pas que l'égoïsme existe, même chez les animaux.

En finissant ces mots, il s'approcha de l'ennemi qu'il avait vaincu pour l'examiner de plus près.

En se baissant, il poussa un cri de surprise et ramassa un petit objet brillant.

—Qu'as-tu ? lui demanda son compagnon. Un scorpion t'aurait-il mordu ?

—Non ; mais regardez ce médaillon que je viens de trouver. N'est-il pas extraordinaire de rencontrer un semblable bijou au milieu des jungles ?

Soudjah ne l'eut pas plus tôt vu qu'une pâleur mortelle couvrit son visage, et il tomba sur l'herbe, en répétant :

—Anousouya ! Anousouya !...

Le jeune homme ne comprenait rien à cette émotion subite, et il allait interroger son compagnon, quand celui-ci dit :

—Un homme m'a ravi ma fille, je suis à sa recherche, mais je ne savais si ce chemin me conduirait vers elle ; maintenant, mes doutes sont fixés, partout ! Ne perdons pas un instant, mon enfant me précède !

—Partons, répondit simplement Assam ; je serai heureux si je puis contribuer à vous rendre votre bonheur perdu. Ce qui m'étonne, ajouta-t-il après quelques moments de silence, c'est la route que cet homme a suivie. Ce chemin est bien dangereux pour une personne voyageant avec une petite fille. Il faut croire que votre ennemi a de bien grandes raisons pour éviter les endroits fréquentés.

—Oui, dit Soudjah ; car si nous ne nous étions pas égarés, jamais nous n'eussions pensé à venir de ce côté. Mais n'importe ; rien ne soustraira cet homme à ma vengeance !

Alors commença une poursuite acharnée ; chaque arbre, chaque touffe d'herbe était soigneusement explorée. Un matin, des traces de pas d'enfant se rencontrèrent ; nos deux chasseurs les suivirent avec ardeur ; au bout d'une heure, ils les virent disparaître ; mais l'homme qui accompagnait la frêle créature l'avait sans doute prise dans ses bras ; car l'empreinte plus marquée de son pied faisait assez reconnaître qu'il portait un fardeau.

A mesure que Soudjah et son compagnon avançaient, la forêt devenait de plus en plus ouverte ; de belles clairières leur coupaient çà et là. De magnifiques tecks s'élançaient avec grâce, tandis qu'à

leurs branches s'enroulaient les rameaux sarmenteux du jasmin sambac et les tiges du nyctanthe, dont les fleurs embaumées jonchaient par milliers le sol de leurs pétales d'argent. L'œil se promenait avec délice sur les guirlandes d'orchidées de toutes nuances confondant leurs fleurs bizarres avec les tiges capricieuses de la clématite bleue que rehaussaient les bouquets d'un rouge éblouissant du clérodrondron. Les camphriers mélaient leur fraîche et pénétrante odeur aux parfums délicieux qu'emportait la brise.

Malgré la beauté de cet endroit, Soudjah n'y jeta qu'un coup d'œil distrait ; les pas devenaient plus distincts, et le désir de retrouver sa fille l'emportait sur toute autre sensation.

Le sol commença à s'abaisser, et nos chasseurs durent descendre dans une profonde vallée. Là un obstacle imprévu les arrêta. Un marais rempli de bambous leur opposait son rempart infranchissable. Soudjah et Assam se décidèrent à tourner le marécage, et après plusieurs heures de fatigue, ils arrivèrent au pied d'un immense rocher à pic.

Quelques instants de repos étaient nécessaires aux deux voyageurs. Assam surtout ressentait une lassitude extrême ; mais il cachait soigneusement toute marque de faiblesse de crainte de retarder Soudjah dans la recherche qu'il accomplissait avec une anxiété fiévreuse.

Son tendre cœur comprenait les angoisses que le malheureux père devait ressentir ; l'humanité, le désir d'obliger son semblable, et cette charité ardente qui nous fait surmonter tous les obstacles afin de prêter aide et protection à celui qui souffre, le faisaient triompher de ses fatigues physiques.

Avec des peines inouïes ils finirent par gravir le rocher ; ils étaient souvent obligés de s'accrocher en rampant le long des saillies qui surplombaient le précipice et le bruit de l'eau bouillonnant sous leurs pieds les avertissait du danger qu'entraînerait le moindre faux pas. Parvenus au sommet, ils jetèrent des regards autour d'eux.

Malgré un brouillard épais, ils aperçurent un homme de l'autre côté du rocher, qu'une convulsion du sol avait partagé en deux par une gorge profonde.

Un homme dans ces solitudes était à craindre. Celui-ci avait le dos tourné et ne pouvait les voir ; cependant, instinctivement ils se couchèrent à plat ventre pour ne pas être découverts.

En regardant plus attentivement, ils virent cet homme se baisser et ramasser quelque chose, un animal sans doute qu'il venait de tuer ; puis, il redescendit et atteignit une espèce de caverne percée dans le roc. Il y entra, et tout redevint solitaire.

Soudjah se tourna vers Assam pour lui demander ce qu'il pensait de l'apparition qu'ils venaient de voir.

—C'est probablement un chasseur de gazelles.

—Je ne sais pourquoi un pressentiment m'avertit que cet homme est le ravisseur de mon enfant. Il sera venu dans cet endroit désert afin de dissimuler toute trace de son rapt, et quand il croira que, laissé de faire des recherches infructueuses, je me suis renfermé dans une douleur stérile, il retournera chez lui avec ma fille.

—C'est possible ; il faut alors nous en assurer. Nous allons descendre dans cette gorge ; nous arriverons de l'autre côté du rocher qui me paraît assez facile à escalader à cet endroit, et nous saurons si votre conjecture est vraie.

Soudjah partagea cet avis ; malheureusement, en revenant sur leurs pas, le pied d'Assam glissa, et le pauvre jeune homme tomba d'une assez grande hauteur. Blessé à la tête, il s'évanouit.

Ce fut avec peine que Soudjah lui fit reprendre ses sens. Il était désespéré de cet accident, quand Assam le supplia de ne pas perdre une minute pour aller auprès de l'homme de la caverne.

—Je suis mieux, dit-il ; mais le coup m'a étourdi ; le sang que j'ai perdu m'a trop affaibli pour que je puisse vous suivre ; un peu de repos me rendra mes forces ; à votre retour, je serai tout à fait retabli.

Soudjah se laissa convaincre et partit.

Le brouillard s'était dissipé ; un beau soleil illuminait la cime du rocher, et Soudjah, soutenu par l'espérance, montait toujours.

Arrivé près de la caverne, il la contourna avec précaution et se pencha au-dessus d'une espèce de plate-forme qui la surplombait ; il entendit alors une voix qui remua toutes les fibres de son cœur ; c'était celle d'un enfant. Cependant l'épaisseur des parois était trop grande pour qu'il pût reconnaître exactement le timbre de cette voix.

Il se décidait donc à descendre afin de s'approcher de l'ouverture, quand une aspérité du sol le fit trébucher et son fusil, s'échappant de sa main, fut lancé au loin. A ce bruit, un homme sortit de la caverne et Soudjah reconnut Saïm.

—Ma fille ! rends-moi ma fille !

—Jamais !

Et Saïm rentrant précipitamment revint avec Anousouya dans ses bras.

A la vue de son enfant, le malheureux père sentit la douleur étreindre son cœur ; la petite fille lui tendait les bras et l'appelait. Il ne pouvait la rejoindre, et cependant son ennemi allait s'éloigner et la ravirait encore une fois à sa tendresse.

Le père s'agenouilla, s'abaissa aux prières, mais Saïm l'écouta froidement sans paraître touché de ses larmes ; il lui sourit d'un air moqueur et commença à descendre l'escarpement.

Alors Soudjah, fou de douleur, fit un bond prodigieux et retomba auprès de son adversaire. Saïm se recula instinctivement ; ce mouvement brusque lui fut fatal ; le précipice était béant derrière lui, il disparut.

Dans ce moment suprême, il ouvrit les bras, lâcha l'enfant, et Soudjah éperdu vit sa fille adorée glisser et bondir de roche en roche, rouler au fond de l'abîme, et ne présenter plus à ses yeux terrifiés qu'une masse informe et sanglante.

—Anousouya ! Anousouya ! ...s'écria Soudjah dans un cri déchirant.

—Me voici petit père ; que me veux-tu ? dit une voix argentine. Comme te voilà agité ! Tu est tout pâle ! embrasse-moi donc. Et une charmante enfant se précipita dans les bras de Soudjah.

Sous les frais et tendres baisers de sa fille, il s'éveilla.

Tout cela n'était qu'un rêve, et le vent du soir balançait mollement le hamac où il s'était endormi.

Soudjah comprit qu'une bonne conscience peut seule donner le repos et le bonheur. Il alla vers Saïm, confessa noblement ses torts, lui ouvrit sa maison, mit à sa disposition sa fortune et garda près de lui son fils qui eut alors deux pères.

Plus tard il pensa qu'il ne pouvait confier à un plus honnête homme le sort de la fille qu'il chérissait ; il était sûr que celui qui dès l'enfance s'est nourri des principes de l'honneur et de la charité doit être un guide infallible pour conduire dans la route du bonheur les êtres dont le ciel a remis la destinée entre ses mains.

EMMA FAUCON.



ERREUR N'EST PAS COMPTE

OU

LES INCONVÉNIENTS D'UNE RESSEMBLANCE.

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

(Suite et fin.)

ACTE 2nd.—SCÈNE 1ère.

GEORGES DURAND, *(seul en costume de voyage.)*

Tel que vous me voyez, j'arrive directement de Calcutta.—Voilà cinq ans que je parcours le monde à la recherche de... l'inconnu, et le résultat clair de mes poursuites se résume en une conviction, bien arrêtée chez moi, qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil... C'est une information que je donne gratuitement au public, quoi qu'elle me coûte bien cher, à moi....Oui, Sapristi, *cher* est le mot, puisque mon patrimoine tout entier y a passé et que je me trouve, en conséquence, réduit à ma plus simple expression, comme puissance financière... Une situation semblable n'est pas gaie, à la vérité ; mais elle présente toujours son bon côté ; et comme j'ai pris pour habitude, depuis que la fortune me tourne le dos, de ne regarder qu'au bon côté des choses, je m'en tiens à mon habitude... Au reste, plus j'envisage ma position, plus j'y trouve des motifs de contentement..... D'abord les soucis et les inquiétudes de la richesse ne troublent pas mon sommeil ; je suis parfaitement indifférent aux variations de la Bourse ; les accidents de hausse et de baisse ne m'affectent pas le moins du monde ; je n'ai plus, en un mot, qu'à concentrer toutes mes préoccupations sur mon intéressante individualité... Il est vrai qu'elle est, pour le quart d'heure, d'un placement un peu difficile, mon individualité !... Mais cela ne m'inquiète guère ! Ma famille à bon nom, mon frère Edouard est bien posé dans le commerce. Pourquoi ne pas escompter sur le crédit de ma parenté ?.... C'est pour tenter une première expérience dans cette direction que je veux renouveler connaissance avec cet excellent M. Bonval avant de me présenter chez mon frère... On conçoit que ce ne serait pas gentil de tirer sur lui en arrivant... Mais, j'entends venir mon homme ; préparons-nous à l'assaut.

SCÈNE 2e.

GEORGES, ELMIRE.

GEORGES, — (à part)

Tiens, ce n'est pas lui

ELMIRE.

Ah, vous voilà, enfin !

GEORGES, (à part.)

Il paraît que nous sommes en pays de connaissance. (Haut) Mais oui, Mademoiselle, me voici.

ELMIRE.

Vous ne pouviez arriver plus à propos.

GEORGES.

Vraiment, ! (à part.) Où donc m'a-t-elle connu, celle-là ?

ELMIRE.

J'ai eu fort à faire, allez.

GEORGES.

J'en suis désolé, veuillez m'en croire.

ELMIRE.

Oh, mais les choses ont bien tourné à la fin.

GEORGES.

Alors j'en suis des plus charmés, (à part.) A quoi veut-elle en venir, définitivement.

ELMIRE.

Tout s'est arrangé au gré de nos désirs.

GEORGES.

C'est fort heureux ! (à part.) Je veux qu'on me pende si je comprends quelque chose à tout ceci !

ELMIRE.

D'abord, il ne voulait pas entendre parler de notre union.

GEORGES.

De notre union, dites-vous !

ELMIRE.

Oui, et sa première pensée a été de vous interdire la maison.

GEORGES, (à part.)

Ah ça ! que me chante-t-elle donc celle là !..... serai-je devenu le fiancé d'une inconnue sans le savoir !

ELMIRE.

Mais toute notre difficulté roulait sur un malentendu ; nous étions, l'un et l'autre, sous la plus étrange des méprises.

GEORGES, (à part.)

Je pense que la méprise se continue.

ELMIRE.

Il vous prenait pour un autre.

GEORGES, (à part.)

Ma foi, je ne sais pas s'il n'avait pas raison ; je commence moi-même, à douter de mon identité.

ELMIRE.

Ah ! si vous aviez vu sa colère quand je lui ai dit que je n'en épouserai jamais un autre que vous.

GEORGES.

Vous lui avez dit cela ? (à part.) Au fait, elle commence à m'intéresser, cette enfant-là.

ELMIRE.

Vous étiez, disait-il, un étourdi, un fainéant dont la seule préoccupation, dans le moment, était de mettre la main sur son argent.....

GEORGES, (à part.)

Ai ! Ai ! Il paraît que le bon-homme a reçu de mes nouvelles !

ELMIRE, (riant.)

Et, tout ce temps-là, figurez-vous que j'avais oublié de lui dire votre nom.

GEORGES, (à part.)

A la bonne heure ; cela me rassure un peu.

ELMIRE.

Et quand je vous ai nommé.

GEORGES.

Vous m'avez nommé !

ELMIRE.

Sans doute ; que voulez-vous que je fisse ?

GEORGES.

Mais comment avez-vous fait pour me nommer ?

ELMIRE.

Il m'en a bien coûté, je vous assure ; mais, une fois la glace rompue, j'ai compris qu'il ne fallait plus reculer et j'ai tout avoué.

GEORGES.

Vous avez tout avoué !

ELMIRE.

Oui, et lorsqu'il a appris qu'il s'agissait de vous, oh ! alors sa colère a fait place à une joie immense... C'était précisément vous qu'il avait rêvé pour son gendre.

GEORGES (à part.)

Décidément, c'est elle qui rêve !

ELMIRE.

Alors, comme vous le pensez bien, toute les difficultés se sont aplanies et son consentement ne s'est pas fait attendre.

GEORGES.

Mais comprenons-nous un peu s'il vous plaît, mademoiselle ; Etes vous bien sûre que c'était de moi qu'il s'agissait ?

ELMIRE.

En voilà une question, par exemple ; je crois vraiment, mon cher ami, que le bonheur vous fait déraisonner.

GEORGES, (à part.)

Il y en a certainement un de nous deux qui déraisonne.

ELMIRE.

Au reste, c'est tout naturel..... Quant à moi, je suis presque folle de joie.

GEORGES, (à part.)

Pourvu qu'elle n'ait que cette folie-là.

ELMIRE.

Maintenant que j'ai donné le premier assaut, vous ne devez plus hésiter à poursuivre l'attaque : mon père est sur le point de rentrer et je vous laisse à l'attendre..... Allons, bonne chance ! (elle sort.)

SCÈNE 3me.

GEORGES (seul.)

Oh ! mais je m'y perds de plus en plus ! Moi, Georges Durand, arrivé ce matin en ligne directe de Calcutta, moi, le fiancé de cette jeune personne que je n'ai jamais vue ! Y comprenez-vous quelque chose, vous autres. Il y a certainement, la-dessous quelque malentendu..... Mais qu'importe, le rôle d'amoureux me sourit assez dans le moment et je m'y prête sans résistance, en attendant que les choses se débrouillent. (Il chante.)

L'aventure est amusante,
Je n'y comprends rien ma foi ;
C'est quand je ne suis plus moi, } *bis.*
Que j'ai les vœux d'une amante.

Mon succès n'est pas flatteur
Pour un homme qui s'estime ;
Mais c'est un triomphe intime } *bis*
Pris sur mon compétiteur.

Puisque c'est nous que l'on aime,
Quand on nous prend pour autrui,
Il vaut mieux rester ainsi, } *bis.*
Que de passer pour soi-même.

C'est bien singulier tout de même et je ne comprends pas... (Il réfléchit.) Tiens ! tiens !! tiens !!! J'y suis maintenant !..... Parions que c'est au profit de ce coquin d'Edouard que je joue au fiancé depuis un quart d'heure..... Pourtant j'aurais cru que notre ressemblance d'autrefois se serait un peu perdue pendant mon long voyage..... Mais il paraît que les accidents de la fortune n'ont pas altéré ma bonne mine et que je suis toujours le *fac simile* de mon digne frère..... Tant mieux après tout ; ces complications ne pourront qu'aider au succès de mes petites entreprises et, puisqu'on le veut absolument,

je consens à demeurer, jusqu'à nouvel ordre, le futur gendre de mon futur créancier.....

SCÈNE 4e.

GEORGES, BONVAL.

BONVAL, (dans la coulisse.)

S'il vient quelqu'un, vous direz que je suis occupé pendant une heure, entendez-vous ?

GEORGES.

Décidément, c'est lui cette fois. Tenons ferme.

BONVAL.

Charmé de vous revoir, mon cher Durand ; comment a été le petit voyage d'agrément ? (*il serre chaleureusement la main de Georges.*)

GEORGES.

Parfaitement, je vous remercie. (Apart.) Il appelle cela un petit voyage d'agrément ; deux mille cinq cents lieues sans désamperer.

BONVAL.

J'avoue que je me suis ennuyé de vous.

GEORGES.

C'est trop aimable de votre part. (Apart.) Voyons ! est-ce qu'il s'agit de moi, maintenant, ou de mon frère ?

BONVAL.

Vous savez l'intérêt que je vous porte.

GEORGES.

Oh, je n'oublierai jamais cela. (A part.) Je ne m'en doutais guère pourtant.

BONVAL.

Mais prenez donc un siège, je vous en prie.

GEORGES, (*à part, allant prendre un fauteuil.*)

La situation devient terriblement embarrassante ! Suis-je moi, ou ne suis-je pas moi ? Voilà la grande question pour le moment.

BONVAL, (*s'étendant sur un fauteuil.*)

Et vous venez pour une affaire bien importante, je suppose ? (A part.) Laissons-le faire son petit chemin tout seul, le brigand !

GEORGES.

Mais, oui, mon cher Monsieur Bonval, et votre bienveillant accueil me donne une hardiesse que je n'aurais pas eue sans cela.

BONVAL.

Oh ! prenez votre courage à deux mains et ne craignez rien. (à part) Voyons s'il est aussi habile en amour qu'en affaires.

GEORGES, (avec hésitation).

Je sais, d'ailleurs, quel estime vous aviez pour mon père.

BONVAL, (à part).

Allons donc ! Où va-t-il remonter à présent !

GEORGES.

Et permettez-moi de vous dire qu'en la reportant sur son fils, vous ne trouverez pas un ingrat.

BONVAL, (à part).

V'a-t-il en fuir, avec ses préliminaires ; ces amoureux sont d'une bêtise !.....

GEORGES.

La demande que je viens vous faire, va peut-être vous étonner.

BONVAL.

Au contraire, je m'y attends.

GEORGES, (à part).

Il s'y attend ! véritablement je n'en reviens pas.

BONVAL.

Mais procédons, je vous en prie, car avec toutes ces hésitations, vous ne me faites plus l'effet d'un homme d'affaires et je crains que votre petite promenade ne vous ait causé des distraction funestes.

GEORGES (à part).

Bon encore mon petit voyage d'agrément.

BONVAL.

Au reste, je sais que ces choses coutent toujours à dire. Pour ma part, j'ai été une fois dans une situation semblable et j'admets que je faisais très mauvaise figure.

GEORGES (à part).

Il connaît ma situation !

BONVAL.

C'est donc tout naturel que j'aie de l'indulgence pour vous.

GEORGES (à part).

Décidément, je suis moi-même cette fois. (Haut.) Eh bien, puisque vous voulez me mettre complètement à l'aise, je vais vous parler à cœur ouvert.

BONVAL.

C'est ce que je désire.

GEORGES.

Vous n'ignorez pas, monsieur Bonval, malgré la position indépendante que vous occupez.....

BONVAL (à part.)

Bon ! le voilà encore lancé !

GEORGES.

....qu'il est des circonstances où un homme d'affaires a besoin du concours de ses amis pour réaliser ses projets.....

BONVAL (à part.)

Singulière demande en mariage que tout cela.

GEORGES.

Je suis actuellement dans cette position.....

BONVAL (à part).

Mais qu'est ce qu'il me conte là.

GEORGES.

Il m'en coutait d'aborder un sujet aussi délicat avec vous ; mais en homme d'affaires je mets le sentiment de côté.

BONVAL (à part.)

Oui, le sornois, il réserve cette partie là pour ma fille.

GEORGES.

Et je me décide à vous proposer une petite négociation, sachant que le nom que je porte vous inspire une entière confiance.

BONVAL (à part.)

Il appelle cela une négociation!... Hum! au reste, le mot n'est pas déplacé dans sa bouche... Avant tout, il est de son état. (Haut.) Et qu'elle est cette négociation? (à part.) Je le tiens maintenant.

GEORGES.

J'ai en vue une spéculation superbe.....

BONVAL (à part.)

Bon! voilà que ça s'appelle spéculation à présent.

GEORGES.

Et comme il me faut tout de l'argent comptant.

BONVAL.

De l'argent comptant.

GEORGES.

Oui! c'est indispensable.

BONVAL.

Quoi! pour notre affaire!

GEORGES.

Non, pour la mienne.

BONVAL.

Ah! pour la votre. (à part.) C'est une étrange façon, tout de même de solliciter ma fille en mariage.

GEORGES.

Je suis venu vous demander s'il vous serait possible de me prêter, pour quelques jours, une somme de cinq cents piastres.

BONVAL.

Vous dites que.....que.....que

GEORGES.

Il va sans dire que je vous donnerai un *bonus* au taux que vous voudrez bien fixer vous-même et les meilleurs endossements de la ville

BONVAL. (à part.)

Quel singulier garçon!..... Ma foi, j'aime assez cela, les affaires avant tout.

GEORGES.

Est-ce ce que vous auriez quelque hésitation?

BONVAL.

Oh! Non.....Mais voyez-vous..... enfin, la proposition m'a pris un peu par surprise.

(GEORGES. à part.)

J'avais compris qu'il s'y attendait, mais poursuivons nos avantages. (Haut.) J'admets que vous n'êtes pas dans l'habitude de me faire des prêts.

BONVAL.

Ni vous voir contracter des emprunts; mais la chose s'explique parfaitement et je serai très-heureux de vous rendre ce petit service. (*Tirant son portefeuille*) Tenez! voici justement un chèque au

porteur que j'avais préparé pour une autre affaire, (il donne le chèque à Georges.)

GEORGES.

Je ne saurais trop vous remercier. (*Il met le chèque dans sa poche.*)

BONVAL.

Vous ne me devez aucun remerciement, mon cher. C'est, comme vous l'observiez, une simple transtraction financière, et pour vous mettre à l'aise, je vais vous imposer, comme au commun des emprunteurs, un léger *bonus* de quinze pour cent payable de suite.

GEORGES. (à part.)

Diantre! me voilà pris, je n'ai pas le sou.

BONVAL.

Est-ce que ces conditions vous conviennent?

GEORGE. (à part)

Comment faire?..... Oh! une idée..... (Haut) mais sans doute; seulement je n'ai pas le montant sur moi..... Vous me permettrez, n'est-ce pas, d'aller le chercher; je vous apporterai en même temps mon billet muni des endossement requis.

BONVAL.

C'est parfait. Entre hommes d'affaires la parole est d'or.

GEORGES. (à part.)

Nous différons d'opinion à cet égard, et, si j'étais dans l'habitude d'inventer des proverbes, je dirais que l'or en poche vaut mieux que parole en bouche.

BONVAL.

Maintenant, mon cher, si vous voulez vous rasseoir, nous pourrions continuer notre entretien.....

GEORGES.

Oh, pardon. Je veux, avant tout, vous satisfaire et je cours.....

BONVAL.

Mais n'avez-vous pas une autre affaire?

GEORGES.

Pas pour l'instant, merci.....je ne voudrais pas retarder d'une seconde.... Adieu, Mr. Bonval; à bientôt (Il sort précipitamment).

SCENE V.

BONVAL, (seul).

Quel singulier garçon... après tout! c'est absolument le gendre qu'il me faut.... Oui décidément c'est très bien!.... c'est magnifique!..... c'est splendide?.....

SCENE VI.

BONVAL, ELMIRE.

ELMIRE.

Mon cher petit père? J'ai attendu en grand hâte l'issue de votre entretien; mon Dieu que cela m'a paru long!

BONVAL.

Sais-tu que c'est presque un héros que ton Edouard Durand?

ELMIRE.

Oh ! il n'a pas son égal, je le sais bien.

BONVAL,

Figure toi que, malgré l'empressement qu'il devait naturellement ressentir à me faire ses propositions à ton égard, il a eu l'énergie de reprimer ses sentiments et de me parler froidement d'affaires. J'avoue que, lorsque je faisais la cour à feu Madame Bonval, je n'aurais pas été de cette force-là.

ELMIRE.

Et notre mariage ?

BONVAL.

Voilà le beau de l'histoire, il n'en a pas soufflé mot.

ELMIRE.

Il ne vous en a rien dit ?

BONVAL.

Pas une parole.

ELMIRE.

Mais c'est affreux !

BONVAL.

Au contraire, c'est admirable ! c'est sublime !!

ELMIRE.

Comment ! Il entre ici pour vous demander ma main, et parcequ'il se présente une affaire à régler, l'objet de sa visite est complètement perdu de vue. Je ne vois rien en cela qui soit digne d'admiration.

BONVAL.

Tu ne comprends rien aux affaires mon enfant.

ELMIRE.

Je comprends que lorsque l'esprit des affaires étouffe les élans du cœur, il ne fait pas honneur à celui qui s'y livre.

BONVAL.

Allons, allons, ne condamne pas ainsi ce pauvre garçon sans l'entendre.....Il t'aime, je le sais, je l'ai lu dans son regard ; il t'aime, mais d'un amour raisonnable, calculé.....

ELMIRE.

Mais, qu'est-ce que le calcul peut avoir à faire en tout ceci ?

— Pour ma part je ne puis avoir que du mépris pour un homme qui compte les palpitations de son cœur avant d'en suivre les mouvements et je vous déclare formellement que, si c'est ainsi que Mr. Edouard entend l'amour, il peut aller chiffrer ailleurs. (Elle sort furieuse).

SCENE VII.

BONVAL, ÉDOUARD, (entrant d'un autre côté).

BONVAL.

Oh, cette petite tempête, passera comme les autres ; il suffira que ce brave Edouard... tiens le voilà déjà de retour ? Vraiment mon cher, votre empres-

sement me fait soupçonner qu'il y a quelqu'autre chose qu'un billet promissoire au fond de tout ceci.

ÉDOUARD.

En effet, ce que j'ai à vous demander ne se concède pas par billet promissoire.

BONVAL. (à part.)

Le voila enfin à la question.

ÉDOUARD.

Permettez moi de vous dire d'abord que ce n'est pas sans hésitation.....

BONVAL.

Ah ça, ne recommencez pas vos périphrases, s'il vous plait ; arrivons au but.....

Vous aimez ma fille ; elle est folle de vous ; moi, je vous aime l'un et l'autre, nous nous aimons tous ensemble.....ch bien, marriez-vous et fichez moi patience.

ÉDOUARD.

Elle vous a donc dit.....

BONVAL.

Certainement ! Allez-vous la désavouer, à présent ?

ÉDOUARD.

Oh non, seulement.....

BONVAL.

Seulement vous voulez me faire brûler à petit feu comme tout à l'heure !

ÉDOUARD.

Tout à l'heure, dites vous !

BONVAL.

Oui, à propos des cinq cents piastres que vous m'avez demandées.

ÉDOUARD.

Je vous ai demandé cinq cents piastres !

BONVAL.

Non seulement vous me les avez demandées, farceur, mais je vous les ai prêtées.

ÉDOUARD.

Je suppose, Monsieur Bonval, que vous voulez plaisanter.

BONVAL.

Comment plaisanter ! Est-ce que vous niez la chose ?

ÉDOUARD.

Mais certainement, quand donc m'avez vous prêté cette somme.

BONVAL.

Allons ! Allons !! c'est vous qui plaisentez.

ÉDOUARD.

Pas le moins du monde et je ne comprends pas du tout.....

BONVAL.

Edouard Durand, êtes vous sérieux ?

ÉDOUARD.

Parfaitement sérieux, Monsieur.

BONVAL.

Vraiment, je ne vous reconnais plus.

ÉDOUARD.

C'est probablement quelque méprise.....

BONVAL,

Une méprise! lorsque je vous ai, moi-même, payé le montant il n'y a pas une heure? A d'autre, s'il vous plait.

ÉDOUARD.

Réellement je suis de plus en plus étonné.....

BONVAL. (*Solennellement.*)

Ecoutez, Monsieur, jusqu'à ce moment je vous ai pris pour un homme irréprochable, sous le rapport de l'honneur et la probité, ne me forcez pas, par vos dénégations, à changer d'opinion sur votre compte.

ÉDOUARD.

Monsieur Bonval, sur le point d'honneur, je n'accepte de leçons de personne et, malgré le respect que je vous ai toujours porté, il me faudra, si vous persistez dans votre singulière prétention, je serai forcé de tirer des conclusions.

BONVAL.

Assez! Monsieur! Assez! une pareille audace me surpasse. Quoi? Vous venez ici, sous le faux prétexte d'un attachement pour ma fille, m'enlever mon argent, et lorsque je veux vous rappeler à vos engagements, vous osez m'opposer une dénégation formelle! Ah! je comprends maintenant la hâte que vous aviez de vous esquivier sans me donner la moindre reconnaissance par écrit!

ÉDOUARD.

Permettez moi de le répéter, si tout ceci n'est pas, de votre part, une plaisanterie dont je ne comprends pas du tout l'opportunité en ce moment, nous sommes tous deux victimes de quelque étrange mystification.....ou bien.....

BONVAL.

Plus un mot vous dis-je; c'est pousser trop loin l'outrage, et je vous notifie que, dès ce moment, toute relation cesse entre nous.

ÉDOUARD.

Mais permettez.....

BONVAL.

Je ne permets rien! Vous avez joué de ruse contre ma bonne foi! la partie est à vous, soyez satisfait.

ÉDOUARD.

Oh! cette dernière injure n'est plus supportable, et malgré les liens d'affection qui m'attachent à Mademoiselle Elmire.....

BONVAL.

Taisez-vous, Monsieur! ne souillez pas son nom en le mêlant à vos mensonges.

ÉDOUARD.

C'en est assez, et puisque vous ne m'accordez pas même une explication, je n'ai plus qu'à me retirer. Adieu, Monsieur. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

BONVAL, (seul).

Oh! l'infâme! le fripon! l'hypocrite!!!..... Et dire que j'étais assez naïf pour reposer toute ma confiance dans un homme de cette espèce....Elmire, après tout, ne l'avait que trop bien jugé.

SCENE IX.

BONVAL, ELMIRE.

ELMIRE,

Cher Papa! vous ne savez pas l'étrange nouvelle!

BONVAL.

Oh! tout est étrange ici! et le diable nous tomberait du ciel en costume de chérubin que je n'en serais pas étonné.

ELMIRE.

Eh bien! c'est à peu près cela qui nous arrive

BONVAL.

Qu'est-ce que tu veux dire encore!

ELMIRE.

Ce pauvre Monsieur Edouard que j'ai tant injurié tout à l'heure.....

BONVAL.

Ah! ton Edouard, ne m'en parle plus ce n'est ni plus ni moins qu'un imposteur.

ELMIRE.

Un imposteur!

BONVAL.

Oui, un imposteur qui ne remettra plus les pieds dans ma maison.

ELMIRE.

Vous l'avez congédié!

BONVAL.

N'a-t-il pas eu l'effronterie de me soutenir qu'il n'est pas venu ici ce matin.

ELMIRE.

Mais il vous a dit la pure vérité; celui qui s'est présenté ici ce matin, n'est pas Mr. Edouard.

BONVAL.

En voilà encore une bonne! Je voudrais bien savoir qui cela pourrait être, alors.

ELMIRE.

C'était son frère Georges.

BONVAL.

Allons donc! Allons donc! son frère Georges qu'est aux antipodes.

ELMIRE.

Il y était, mais il en est revenu e c'est lui que nous avons reçu.

BONVAL.

Impossible; Edouard, qui sort d'ici, n'en savait rien.

ELMIRE.

Précisément, nous avons eu l'honneur de sa première visite.....pour des raisons à vous connues;

BONVAL.

Serait-il bien vrai!

ELMIRE.

J'en ai la preuve certaine.

BONVAL.

Mais c'est inconcevable! C'est terrible, Ah! le scélérat! le bandit! Et ce pauvre Edouard!..... et mes pauvres cinq cents piastres!..... Enfin je n'y tiens plus (*se dirigeant vers la porte*), vite mon paletot! ma canne! mon chapeau! mon parapluie, mes.....

ELMIRE.

Qu'allez-vous donc faire, mon père.

BONVAL.

Je vais mettre toute la police à sa poursuite.....
(*il se rencontre face à face à face avec Georges qui entre.*)

SCÈNE X.

BONVAL, ELMIRE, GEORGES.

BONVAL (*après un moment de surprise.*)

Ah! c'est vous mon cher Edouard.

GEORGES (à part.)

Bon il me prend encore pour mon frère.

ELMIRE (*à part fixant Georges.*)

Voyons, est-ce bien lui cette fois.

BONVAL.

Je ne sais comment vous faire mes excuses.

GEORGES (à part.)

Et moi qui venais lui en faire des excuses!

BONVAL.

Pourrez-vous jamais me pardonner un tel affront.

GEORGES (à part.)

Edouard m'a pourtant fait promettre de tout expliquer, — (Haut.) — Permettez-moi de vous désabuser, Monsieur Bonval; vous avez été la victime d'une méprise, et je suis venu, sur la demande de mon frère,.....

BONVAL.

C'est un bien mauvais sujet que votre frère, et je vous avouerai franchement que mon premier mouvement a été de courir le dénoncer à la police.....

GEORGES (à part.)

Ah! Je crois qu'en ce cas, il vaut mieux continuer l'équivoque.

BONVAL.

Cependant, par considération pour vous et pour la mémoire de votre père,.....

GEORGE.

Oh, Monsieur Bonval, vous ne sauriez croire le service que vous me rendez.....

BONVAL.

C'est bien le moins que je puisse faire, après vous avoir si injustement traité.....

GEORGES.

Oh, ne songeons plus à cela, je vous en prie..... C'était trop naturel que vous me prissiez pour lui... je veux dire que..... vous le prissiez pour lui..... non.....que.....que vous le prissiez pour moi.

EDOUARD. (à part.)

Il a certains faux airs que je ne reconnais pas.

EDOUARD. (*serrant la main de Georges.*)

Merci, mille fois, merci!.....Voilà ce qui s'appelle un cœur loyal et généreux.....Oui, je reconnais en vous le véritable Edouard Durand, le digne fils de son père! Et, pendant que je suis certain de tenir mon homme, j'en profite pour conclure une petite affaire, qui nous concerne tous. Donne moi ta main Elmire.

GEORGES. (à part.)

Qu'est-ce qu'il veut donc faire, à présent!

ELMIRE. (*s'approchant avec défiance.*)!

Mais mon père.

BONVAL.

Voyons! Voyons! Est-ce toi, maintenant qui vas nous faire des embarras?

ELMIRE (à part)

Plus je le regarde, plus mes doutes se confirment.

GEORGES (à part)

Ma position se complique extraordinairement. Comment sortir de là!

BONVAL (*les saisissant tous deux par la main.*)

Mes enfants je connais d'avance vos sentiments et je ne veux pas retarder plus longtemps votre bonheur.....

SCÈNE XI.

Les mêmes et DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Monsieur Edouard Durand demande à parler un instant à M. Bonval.

BONVAL (*se retournant vivement.*)

Hein! Edouard Durand!

ELMIRE.

Monsieur Edouard!

GEORGES (à part)

Je suis pincé!

BONVAL.

Tu te trompes, Dominique, M. Edouard Durand est ici.

GEORGES (à part.)

Je crois qu'il est temps de filer. (Il sort.)

DOMINIQUE À BONVAL.

Pardon Monsieur, je vous assure qu'il est là.

BONVAL.

Mais alors.. (*se retournant et ne voyant pas Georges.*)

Ah! le monstre! Il nous a encore joués!

ELMIRE.

Je m'en doutais bien que c'était l'autre.

BONVAL.

Miséricorde ! je vais en perdre la tête !

ELMIRE. (s'approchant.)

Calmez-vous, mon père, je vous en prie.

ELMIRE. (la repoussant.)

Oh fichez-moi tous patience ! nous sommes ici dans une caverne de brigands ; tout le monde conspire contre moi dans ma propre maison..... .. je suis volé, ruiné, assassiné... ..

ELMIRE.

Mais que vous ai-je donc fait pour que vous me repoussiez ainsi.....ne suis-je pas assez malheureuse.....

BONVAL.

Oui, pardonne moi, Elmire, je n'ai plus ma raison à moi, vois-tu ; cette dernière épreuve m'a surmonté... Mon Dieu !Mon Dieu ! Quand tout ceci va-t-il finir.....?

Scène XII.

BONVAL. EDOUARD. ELMIRE.

EDOUARD (*entrant et tendant la main à Bonval.*)

Dès à présent mon cher M. Bonval !

ELMIRE.

Monsieur Edouard !

BONVAL. (*serrant la main d'Edouard.*)

Voyons, est-ce bien vous, cette fois, ou si c'est encore votre frère ?

EDOUARD.

N'ayez aucune appréhension ; tel que vous me voyez, je suis bien et dûment moi-même.

ELMIRE.

Oh Oui, papa, je suis sûre que c'est lui, et je ne crains plus de le mépriser.

ELMIRE.

Du reste, vous n'y serez plus exposé, puisque mon malheureux frère part aujourd'hui même pour l'étranger, où il promet de refaire, par un travail honnête, sa réputation et sa fortune.

BONVAL.

Et mon argent qu'il emporte !

EDOUARD.

N'en soyez pas en peine, c'est moi qui vous le rembourserai.

BONVAL.

Ah, je vous reconnais maintenantet je vous accepte volontiers pour mon débiteur.

EDOUARD.

M'accepterez-vous aussi comme votre gendre ?

BONVAL.

De grand cœur, mon cher Durand, pourvu qu'Elmire n'y trouve pas d'objection.

ELMIRE.

Vous savez, papa, comme je suis soumise.

Elle chante.

Oui, de l'obéissance,
J'offre, quoiqu'on en pense,
Le modèle parfait.
Toujours je suis soumise
Quand on fait à ma guise
Et qu'un ordre me plait (bis)

ÉDOUARD.

Tout me paraît un rêve !.....
Et, lorsque je soulève
Le voile du destin,
L'avenir qui s'apprête
Me fait tourner la tête
Et j'y perds mon latin ! (bis).

BONVAL

C'est vraiment fort étrange
Comme cela s'arrange
Pour mon contentement !
Sur ce profond mystère,
Je vois le jour se faire
Tout juste au bon moment ! (bis)

ENSEMBLE.

Oui c'est vraiment étrange
Comme cela s'arrange
Si naturellement !
Sur ce profond mystère,
On voit le jour se faire
Tout juste au bon moment (bis)

F. G. MARCHAND,

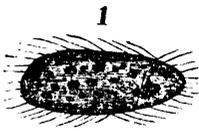
N. B.—Voir pour l'air des chants du 1er et du 2nd acte la musique que nous publions avec ce numéro.



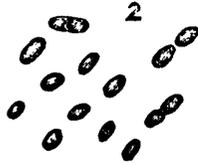
LES ZOOPHYTES INFUSOIRES DU CANADA,

PAR LE

Dr. J. A. CREVIER.



1ère. Fig.—*Kerona pustulata* grossie de 200 Diamètres. 4ème. Ordre, 13ème. familles, des Kéroniens.



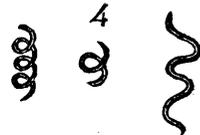
2ème. Fig.—*Bacterium termo* 1er. Ordre grossie de 2,000 Diamètres. Familles, des Vibrioniens 1er. Genre.



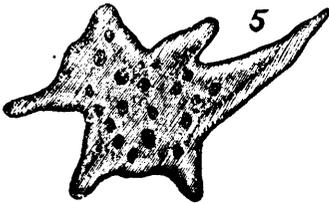
Bacterium Termo grossie de 500 Diamètres.



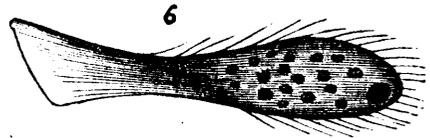
3ème. Fig.—Groupe de Vébrions grossie de 800 Diamètres. Familles, des Vibrioniens 2ème Genre.



3ème. Fig.—*Spirillum*. Grossie de 600 diamètres. Familles des Vibrioniens 3ème. Genre.



5ème. Fig.—*Amiba* grossie de 300 Diamètres 2ème. Ordre. 2ème Familles, des Amibiens.



6ème. Fig.—*Spathidium hialinum* grossie de 200 Diamètres. 5ème. Ordre. 16ème Familles, des Leucophryens.



7ème. Fig.—*Vorticella citrina* grossie de 300 Diamètres. 5ème. Ordre. 20ème Famille, des Vorticelliens.



8ème. Fig.—*Monas astasia* grossie de 300 Diamètres. 3ème Ordre. 5ème Familles, des Monadiens.



9ème. Fig.—*Diffugia globulosa*, grossie 200 Diamètres. 2ème. Ordre. 3ème Famille, Rhizopodes ou Foraminifères.

INTRODUCTION

DE LA

LECTURE sur les ZOOPHYTES INFUSOIRES du CANADA.

MESSIEURS,

C'est la seconde fois que j'ai l'honneur de vous être présenté par vos honorables et savants professeurs. C'est pour moi un sensible plaisir, de voir cette salle remplie d'étudiants en médecine, dont les figures nobles et intelligentes me font reconnaître de suite que ces jeunes disciples appartiennent à la noble race canadienne française; on voit que dans leurs veines coule encore le plus pur sang français. Honneur à vous, Messieurs, d'être les descendants de ces nobles preux qui, encore aujourd'hui même, versent le plus pur de leur sang, pour l'honneur et la défense de la Patrie et de la liberté.

Messieurs, l'enceinte dans laquelle j'ai l'honneur de vous adresser la parole; la présence de vos honorables et savants professeurs, dont plusieurs d'entre eux furent aussi les miens; toutes ces circonstances me rappellent mille joyeux souvenirs. En vous voyant, il me semble revoir encore mes jeunes confrères d'étude médicale, avec qui j'ai passé des hivers qui s'écoulèrent si rapidement, en vertu de l'entente et la de sympathie qui règne toujours au milieu des étudiants en médecine en général, mais surtout de ceux du Collège Médical Canadien de Montréal dont j'ai eu l'honneur d'être l'élève en l'année 1845 jusqu'en 1849 inclusivement. Quand je commençai mon cours médical à ce Collège, il n'était alors qu'à son début; mais il a progressé malgré toutes les entraves et les accidents désastreux qu'il a éprouvés. Le courage, l'énergie, la persévérance de ses directeurs ont surmonté les mille obstacles qu'on avait élevés contre lui. Les savants professeurs qui ont dirigé ce Collège se sont toujours montrés à la hauteur de leur honorable mission: celle de diriger l'éducation médicale de la jeunesse canadienne-française. Les nombreux médecins que ce Collège a fournis aux pays, sont une preuve de l'encouragement que le corps médical et le public en général a donné à cet établissement canadien-français. Un nombre considérable de médecins remarquables par leur suc-

cès et leur talents brillants sont sortis de ce collège et font aujourd'hui honneur aux savants professeurs qui le dirigent.

Messieurs, le sujet de cette lecture vous est déjà connu, par l'entretien familial que j'ai eu l'honneur de vous donner l'automne dernier. C'est donc sur les zoophytes infusoires du Canada que je dois vous entretenir. La première partie de cette lecture sera consacrée aux notions générales concernant ces animalcules, dans lesquelles je vous ferai connaître leur habitation, leur mœurs, leurs structures et leur classification. Dans la troisième et dernière partie, je vous ferai faire ample connaissance avec l'intéressante famille des Vibroniens, dont quelques-unes des espèces jouent un rôle des plus importants dans la production des maladies épidémiques, tels que le Choléra, le Typhus, la Dyssenterie et les fièvres putrides, etc., etc. Je terminerai par une série de conclusions qui résumera tout ce que j'aurai dit touchant la fameuse famille des Vibroniens.

LECTURE sur les Zoophytes Infusoires du Canada par le Docteur J. A. Crevier, Saint Césaire, Comté de Rouville, P. Q., Donnée à Montréal à l'Université de Médecine de Victoria Cobourg. Notions Générales sur les Infusoires.

On appelle Zoophytes (*Zoon*, animal et *Phyton* plante) les animalcules microscopiques qui se développent dans les infusions végétales et animales. Ces animaux appartiennent à la quatrième classe de l'embranchement des radiaires, de la division des sarcodaires. On les rencontre en grande abondance dans les eaux stagnantes, douces ou salées, qui renferment des substances végétales ou animales en état de décomposition: ainsi les eaux croupissantes des marais, du bord des lacs et des rivières, celle des étangs, des ruisseaux, des décharges, des fossés, enfin des ornières en contiennent des quantités énormes. Cette espèce de pellicule verdâtre, blanchâtre, jau-

nâtre, ou grisâtre que l'on voit se former sur la surface des eaux croupissantes, est entièrement formée d'animalcules microscopiques. Les infusions artificielles que l'on prépare en faisant macérer dans l'eau des substances animales, tel que de la chair, du sang, du lait, du mucus; ou végétales, tels que des mousses, du foin ou de l'herbe, etc., donnent naissance au bout de quelques jours, si la température est élevée, à des centaines de millions d'animalcules.

Les infusoires ou microzoaires, sont les plus petits animaux connus, leurs dimensions extrêmes étant de un à trois millimètres d'une part, et d'un millième de millimètre d'autre part; leur grandeur moyenne est de un à cinq dixièmes de millimètre. Les plus grands sont visibles à l'œil nu, sous forme de point blancs, ou colorés de diverses manières. Ainsi on en voit qui sont colorés en vert ou en bleu; et d'autres moins nombreux sont rouges; enfin il en a de brunâtres ou noirâtres. Ils sont presque tous demi-transparents ou incolores. Ils vivent tous dans l'eau ou dans les substances [fortement humides, tel que dans les mousses, les conserves et dans les terrains humides et marécageux; mais ils ne se développent et ne se multiplient que dans les liquides très chargés de substances organiques ou salines en suspension.

Les eaux qui ne contiennent pas de substances animales ou végétales en décomposition, et qui par conséquent sont pures et limpides, celles-là seules ne renferment pas d'infusoires. Observés au microscope, les microzoaires paraissent formés d'une substance homogène glutineuse et diaphane; ils sont nus ou revêtus d'une enveloppe plus ou moins résistante, qu'on appelle tégument. Leur forme la plus ordinaire est ovoïde ou arrondie, et le plus grand nombre de ceux que l'observateur rencontre, sont pourvus de cils vibratiles, qu'ils agitent avec une grande vitesse, comme autant de rames puissantes qui les font s'avancer rapidement dans l'élément liquide.

Certaines espèces ont le corps entier couvert de cils vibratiles; chez d'autres ces cils ne couvrent que la partie antérieure du corps ou seulement que le contour de la bouche, et servent à l'animal à produire dans l'eau un tourbillon rapide, qui lui fait englober sa proie toute vivante et que l'on voit se débattre dans ses entrailles transparentes, tel est la *Vorticella Citrina*, (fig. 7. page 714.) D'autres espèces au lieu de cils vibratiles, n'ont qu'un ou plusieurs filaments d'une extrême ténuité qu'ils agitent d'un mouvement ondulatoire pour s'avancer dans l'eau; tel que le *Monas Astacia*, (fig. 8, page 714); d'autres enfin n'ont aucuns filaments ou cils et ne se

mouvent que par l'extension ou la contraction de leur corps, tels sont les vibroniens, les amiba.

Parmi les infusoires qui sont munis d'une bouche on rencontre toujours dans leur intérieur des cavités, fig. 2 et 5, ou vacuoles de forme sphérique ou elliptique, qui sont remplies, d'eau ou de matière verte, (Chlorophylle), de gaz ou d'une substance huileuse, contenant une infinité de petites granules semblables à des grains de poussière transparents, et incolores ordinairement, mais aussi souvent colorés. D'autres fois, ces vacuoles sont remplies de très-petits monades, ou bien de fragment d'algue de différentes-espèces, tel que des Conferves, des Oscillaires, Sygènes, des Leptothrix, etc., substances qui les colorent en vert de différentes nuances. On peut aussi les colorer artificiellement, en ajoutant au liquide qui les contient des substances colorantes, végétales ou animales, tel que du carmin, de l'indigo, ou du camboge, etc., qui les colorent en rouge, en bleu, enfin en jaune. Les infusoires qui ne sont pas pourvus de bouche, offrent dans leur intérieur des vacuoles plus ou moins nombreuses, remplies d'eau ou d'une substance huileuse diaphane.

Quant à la manière de se multiplier de la plupart de ces animalcules, ils le font par fission ou division spontanée. L'infusoire arrivé au terme complet de son accroissement, commence par montrer un léger étranglement à sa partie moyenne, cette échancre augmente d'une manière graduelle et sensible; si bien qu'elle finit par séparer complètement l'animal en deux parties plus ou moins semblables, qui continuent à vivre et à se mouvoir indépendamment l'une de l'autre, et forment ainsi deux individus de la même espèce ayant chacun sa propre individualité personnelle. Ces deux animalcules arrivés à leur complet développement, se diviseront de nouveau et formeront ainsi quatre animalcules nouveaux, qui pourront se subdiviser ainsi à l'infini, si les circonstances de milieu le permettent; car, chaque être dans la nature, occupe un milieu hors duquel il ne peut exister.

Les infusoires que l'on divise mécaniquement en deux au moyen d'un instrument tranchant, continuent de même à vivre et à se mouvoir, comme si rien n'était: les parties segmentaires se modifient bientôt, elles se développent, s'allongent, s'élargissent et en peu d'heures, chaque partie divisée constitue un animal parfait plein de vigueur et d'agilité. Quand le liquide, dans lequel vivent les infusoires, vient à s'évaporer, on voit ceux-ci à mesure que l'eau se volatilise, se déformer, se rapetisser, et enfin se décomposer par diffuence; c'est-à-dire, que la substance glutineuse dont ils sont composés, s'écoule au

travers de leurs téguments, sous forme de globules de différents aspects et diamètres, mais si on renouvelle le liquide qui vient de s'évaporer, on voit bientôt les animalcules reprendre leur forme et leur mouvement primitifs. Dans certaines espèces, une dessiccation de plusieurs mois ne suffit pas pour les faire mourir, car, si on laisse tomber quelques gouttes d'eau sur leurs cadavres desséchés, on les voit aussitôt ressusciter et reprendre leur mouvement. Tels sont les Rotifères, les Tardigrades et plusieurs autres.

1o. *Organisation des Infusoires.* 2o. *De leur substance charnue.* 3o. *De leur diffuence.* 4o. *Du Sarcode.* L'histoire des découvertes des premiers observateurs au microscope commence à Leunwenhock, qui dut ses meilleurs résultats au microscope simple.

De 1680-1723, il en construisit lui-même qu'il tenait d'une main, pendant que de l'autre, il approchait les objets à examiner; ces microscopes étaient simplement de très petites lentilles biconvexes, enchassées dans une petite monture en argent.

Leunwenhock avait attribué aux animalcules infusoires l'organisation la plus compliquée. Voici comment parlait ce grand observateur, entraîné par des sentiments d'admiration, à la vue des merveilles qui se dévoilaient sous son microscope imparfait. Dans ses écrits, on le voit s'extasier sur le tableau qu'il vient de tracer de l'organisation des plus petits animalcules. Quand nous voyons, dit-il, les animalcules spermatiques contracter leur queue, en l'agitant, nous concluons avec raison que cette queue n'est pas plus dépourvue de tendons, de muscles et d'articulations que la queue d'un loir ou d'un rat, et personne ne doutera que ces autres animalcules qui nagent dans l'eau du marais et égalent en grosseur la queue des animalcules spermatiques ne soient pourvus d'organes, tout comme les grands animaux. Combien est prodigieux l'appareil de viscères renfermés dans un tel animalcule! —*E pist : physio.*
XLI. page 393.

Leunwenhock en procédant avec cette logique, arrive à conclure qu'il n'est pas difficile de concevoir que dans un animalcule spermatique, sont contenus les ébauches ou les germes des parties qui peuvent plus tard se développer en un animal parfait, analogue à celui qui le produit. D'autres, tels que le classificateur Otto Frédéric Muller, ne voulurent voir dans les Infusoires qu'une substance glutineuse homogène, (*mera gelatina.*) Cette dernière opinion fut adoptée par Crevier, Lamarche, Schweigger, Irviranus, Oben et F. Dujardin; elle paraissait être désormais la plus probable, quand Ehrenberg vint hardiment, en 1830, offrir au monde savant, des pré-

tendues preuves qu'il croyait avoir trouvées sur l'organisation des Infusoires, mais que malheureusement personne ne peut constater après lui.

Bory de St. Vincent, tout en partageant les idées de Lamarche sur la simplicité d'organisation de certains Infusoires et sur la génération spontanée, admettait néanmoins des organes que l'œil armé du microscope n'y peut découvrir, comme pouvant exister dans leur transparence; il voyait d'ailleurs, dans les différents types de cette classe, le début ou l'ébauche de certaines classes d'animaux plus élevés dans la série animale. Ces idées de types primitifs furent professées en Allemagne par Baer de Roenigsberg, Lenbart et Reichenback, qui se trouvèrent par là conduits à supprimer la classe des Infusoires pour en reporter les membres dans différentes autres classes; ces animalcules forment ainsi comme un premier terme, renfermant en quelque sorte le principe d'une forme et d'une organisation qu'on voit se développer de plus en plus dans les autres termes de la série animale.

Ce n'est donc par une fausse analogie que Leunwenhock et Ehrenberg ont cru que les Infusoires possédaient une organisation aussi compliquée que celle des mammifères des classes supérieures, ou ils se sont abandonnés à des idées préconçues, qui par l'une ou l'autre voie, ne pouvaient que les conduire dans le sentier de l'erreur. En effet, quel est le micrographe naturaliste d'aujourd'hui, qui voudrait soutenir qu'il y a analogie complète entre le filament ondulatoire d'un Infusoire et la queue d'un mammifère quelconque? D'ailleurs, ne voit-on pas qu'à mesure que l'on descend dans l'échelle animale, l'organisme se simplifie de plus en plus, pour en venir à une simple matière vivante, privée de tout organe, et ne vivant que par simple absorption ou imbibition? tels sont les spongiaires, les amibiens, etc., etc., êtres appartenant au dernier degré de l'échelle animale. Ehrenberg qui a dépassé encore Leunwenhock, en attribuant aux Infusoires une richesse prodigieuse d'organisation, s'est également fondé sur ce principe, que. "Les idées de grandeur sont relatives de d'importance physiologique." Ce principe n'était que la conséquence d'une idée préconçue sur la divisibilité indéfinie de la matière. Mais aujourd'hui les expériences physiques et chimiques ont démontré le contraire, et l'on sait que l'atôme est le dernier degré de divisibilité de la matière. De plus, ne voit-on pas que les phénomènes physiques ou dynamiques sont entièrement supprimés par les actions moléculaires, quand les corps ou les espaces qui les séparent ont des dimensions trop exigües. Ainsi, les liquides et les gaz cessent de s'é-

couler même sous une forte pression, dans un tube capillaire dont le calibre est suffisamment petit. Or, dans les animaux dont le cœur est le plus jouissant, les derniers vaisseaux capillaires ont au moins un cent cinquantième de millimètre ; donc, voudrait-on supposer à des Infusoires grands de un-dixième de millimètre des vaisseaux de un cent mille de mille de millimètre,.....la loi de la capillarité s'opposerait entièrement à une semblable supposition, dût-on même centupler le diamètre de ces vaisseaux. Que seraient donc ces Infusoires, dont le bout d'un cheveux ordinaire peut en contenir 14,400, (*Bacterium termo*) ? C'est encore par une fausse analogie qu'on a supposé que le type des organismes supérieurs se puisse reproduire dans les plus petits êtres microscopiques ; puisque nous voyons les éléments de tels organismes, les globules du sang, les vaisseaux capillaires et les fibres musculaires et nerveuses au lieu de subir un décroissement progressif dans leurs dimensions chez les vertébrés de plus en plus petits, montrer à peu près les mêmes dimensions chez l'éléphant et chez la souris. Les globules du sang et les vaisseaux capillaires sont plus volumineux chez la grenouille que chez le bœuf, le cheval, le chameau, le rhinocéros et même l'éléphant. Nous pouvons conclure des données précédentes que l'argument analogique employé par Leeuwenhoek et Ehrenberg, quant au degré supérieur d'organisation des Infusoires, se détruit par lui-même, dès qu'on le soumet au creuset de l'observation.

Voulant donc procéder dans l'étude de l'organisation des Infusoires, du simple au composé, je commencerai par la famille des Amibiens et des Monadiens, qui sont les moins organisés de tous les Infusoires, car ils se composent uniquement d'une substance charnue, glutineuse, homogène, sans organes visibles, mais cependant organisée, puisqu'elle se meut en se contractant en divers sens, qu'elle émet divers prolongements, et qu'en un mot, elle a la vie. Chez les infusoires d'un type plus complexe, on voit des granules de diverses sortes, des matières terreuses engagées accidentellement, et même des cristaux de sulfate ou de carbonate calcaire ; d'autre part, des globules intérieurs, ou des masses ovalaires plus ou moins compactes ou transparentes, des vésicules remplies d'eau, de gaz ou de substances étrangères ; enfin, des cils vibratiles, ou des filaments flagelliformes de différentes sortes ; chez d'autres, on voit un tégument simple, ou réticulé ou granulé. Dans certaines espèces, on remarque une cuirasse, plus ou moins résistante. Mais toujours la substance charnue glutineuse semble en être la partie essentielle.

10. Cette substance peut être étudiée dans les Infusoires vivants, lorsqu'il se sont agglutinés avec d'autres corps, ou lorsqu'ils sont accidentellement déchirés en lambeau.

20. Elle peut être étudiée également dans les Infusoires mourants, soit qu'ils se décomposent par diffuence, soit qu'ils fassent exsuder hors de leur corps cette substance dans un état d'isolement presque parfait.

De tous les animaux Infusoires, ce sont les Amibiens qui offrent l'organisation la plus simple. (Voir fig. 5, page 714.) En effet, ils ne sont formés que d'une substance glutineuse vivante, sans fibres, sans membranes extérieures ou intérieures. Mais se mouvant d'une manière lente par l'extention ou la contraction de leur propre substance, qui possède à un haut degré ces deux propriétés différentes. Le fait de l'absence du tégument chez ces animaux se prouve suffisamment par la faculté qu'ont leurs expansions de se souder et de se confondre entre elles, ou de rentrer dans la masse commune qui en produit de nouvelles sur un point quelconque de sa surface libre. Il en est de même pour les expansions des difflugiés des Arcelles et des Rhizopodes, etc., etc. C'est surtout chez ces derniers que le phénomène est facile à observer. Ces expansions filiformes qui ont tant de rapport d'organisation avec ceux des difflugiés, se soudent quand ils se rencontrent, et leur soudure se propage d'avant en arrière, en produisant une sorte de palmuré, une lame étendue entre les deux filaments, telle que la membrane, qui unit les doigts des oiseaux palmipèdes et des grenouilles.

Les Infusoires appartenant au type des Monades, c'est-à-dire ayant le corps nu, de forme variable, sans tégument, sans bouche ni cils vibratiles, peuvent s'agglutiner temporairement, soit entre eux, soit sur la plaque de verre du porte-objet.

Il en résulte des prolongements irréguliers qui s'allongent à mesure que l'animalcule s'agite, jusqu'à ce que leur adhérence cessant, il reste comme une queue qui se raccourcit en se contractant peu à peu, et finit même par disparaître. Ce sont des prolongements de cette sorte qui unissent des Monades, pour en faire ces combinaisons que Gleichen et d'autres ont nommé des boulets-ramés, des jeux de la nature, etc., etc. Dans ces prolongements on ne voit aucune fibre, aucune trace d'une organisation déterminée : ils concourent donc encore à prouver chez les Infusoires qui les produisent, une extrême simplicité d'organisation ; car, en effet, on concevrait difficilement comment un corps, soutenu par des fibres et renfermé dans un tégument résistant pour-

rait s'allonger et s'étirer indéfiniment dans tous les sens.

Les Infusoires en voie de multiplication par fission ou division spontanée, et mieux encore ceux qu'un accident a dilacérés, montrent la substance charnue, étirée, transparente, et sans traces appréciables d'organisation intérieure. Les portions ainsi détachées de l'animacule continuent de vivre, de se mouvoir, et de se développer en formant un individu semblable à celui qui lui a donné son origine.

Un des phénomènes les plus surprenants que l'on rencontre dans l'étude des Infusoires, c'est leur décomposition par diffuence. C'est en même temps l'un de ceux qui tendent le plus à prouver la simplicité d'organisation de ces animaux. Müller l'avait bien vu dans une foule de circonstances. Il l'exprime par ces mots : *Effusio molecularum, effundi, dirumpi, solvi in moleculas, diffluere, efflari, etc.*, etc. Il avait été extrêmement surpris de cette singulière décomposition, ou plutôt désagrégation d'un animal vivant, tant il a vu des Infusoires, au seul contact de l'air, se rompre et se répandre en molécules, ou bien arriver au bord de la goutte d'eau, entraînant une matière muqueuse qui semblait être le principe de leur diffuence ! d'autres, traversant avec vitesse la goutte d'eau, se rompaient et diffusaient tout à coup au milieu de leur course. J'ai moi-même observé un grand nombre de fois la diffuence des Infusoires, particulièrement ceux des Kérones et des Trichodes.

La décomposition commence ordinairement par une des extrémités de l'Infusoire, et se continue de proche en proche, jusqu'à la dernière particule. Il ne reste plus qu'un amas confus de granules organiques de différents diamètres, dispersés au milieu du liquide, seul vestige du pauvre Infusoire désagrégé. Cependant, la diffuence n'est pas toujours complète, une partie de l'Infusoire peut échapper à cette destruction générale. J'ai vu quelquefois les Infusoires conserver même la moitié, le tiers, le quart de leur substance, et après un moment de repos reprendre leurs mouvements et leurs allures ordinaires. On peut facilement déterminer cette diffuence en approchant du porte-objet, un petit pinceau imprégné d'une forte solution de potasse, ou d'ammoniaque, ou de camphre et quelquefois la simple évaporation du liquide qui les renferme est suffisante pour produire cet effet chez certaines espèces. Ce phénomène de la diffuence, offre une des preuves les plus frappantes de la simplicité d'organisation des Infusoires. Car il est certain que s'il existait chez eux des fibres musculaires, ou un tégument des intestins, un estomac, etc., etc. : on en ver-

rait quelque indice pendant cette décomposition progressive, comme on peut le voir chez les Distomes, les Méduses, etc., etc., qui occupent dans la série du règne animal, un rang encore moins élevé que celui qu'on voudrait assigner aux Infusoires.

Maintenant, passons à un autre phénomène de décomposition des Infusoires, c'est-à-dire, l'exsudation de la substance glutineuse ou sarcode (*de sarkodes, charnu*) de l'intérieur à travers les mailles du tégument ; on l'observe, en général, chez les infusoires qui ne se décomposent pas par diffuence, tels que chez les Leucophres, les Paramécies, les Vorticelles ; ces espèces possèdent toutes un tégument réticulé ; on l'observe aussi chez certaines espèces à tégument non réticulé : tels sont les Disalmis, les Euglènes, etc. On peut aussi quelquefois rencontrer cette substance chez les infusoires qui sont susceptibles de se décomposer par diffuence ; alors la substance sarcodique apparaît sur le contour de l'animacule, sous forme de globule diaphane et réfractant la lumière un peu plus que l'eau, mais beaucoup moins que l'huile ; elle est élastique et contractile, possible de se creuser spontanément de vacuoles de différents diamètres, d'être insolubles dans l'eau, mais décomposable dans ce liquide ; l'acide nitrique, l'alcool et la chaleur la coagulent, la potasse la dissout moins bien que l'albumine et paraît absolument hâter sa décomposition par l'eau. Sa faible réfringence et son caractère de viscosité et d'élasticité peut suffire pour la distinguer des autres produits, tel que du mucus, de l'albumine et de la gélatine. La substance sarcodique n'offre aucune trace d'organisation ; ainsi on n'y voit ni membrane, ni fibre, ni apparence de cellulose. Quand un infusoire est en voie de décomposition par l'épanchement, au dehors, de la substance sarcodique, une ouverture spontanée ou accidentelle apparaît sur une partie quelconque de son contour, et livre passage à la matière sarcodique qui se dégage plus ou moins rapidement par cette ouverture, étant projetée par le mouvement des cils vibratils de l'infusoire.

10. Organes locomoteurs et extérieurs des Infusoires ;

20. Bouche et anus ;

30. Appareil digestif et respiratoire ;

40. Des œufs et organes génitaux ;

50. Coloration artificielle des Infusoires ;

60. Leur genre de vie et habitation.

10. Les principaux organes extérieurs des Infusoires sont divers prolongements de leur substance charnue vivante, qui sous la forme d'expansions, ou de filaments, ou de cils, ou de soies, servent à la fois à la locomotion et à la nutrition, ou

à la respiration, en multipliant les points de contact de la substance vivante avec le liquide environnant et avec l'air contenu. Les soies plus dures et cornées qui servent à l'armure de la bouche de certains genres, et les diverses sortes de cuirasse ou de tête peuvent être considérés comme organes extérieurs.

Les expansions des Amibes et des Diffugies, tantôt plus courtes, tantôt plus effilées, et enfin tout-à-fait filiformes, simples comme dans le *Trinema* (*Diffugia*) enchei Ehr. ou ramifiées comme dans les Gromies, et les Rhizopodes, offrent tous les passages, jusqu'au long filament flagelliforme qui sert d'organe locomoteur aux Monades. Ces filaments qu'on reconnaît bien n'avoir rien de fibreux, de membraneux ou d'épidermique, se contractent et se meuvent par eux-mêmes, et ne sont point du tout mus par des muscles insérés à leur base, qui leur feraient décrire une surface conique ayant son sommet au point d'attache, comme M. Ehrenberg l'a supposé. Pour s'en convaincre, il faut observer les monades vivant dans les vieilles infusions : on en verra dont le filament, trois ou quatre fois aussi long que le corps, se meut simplement à l'extrémité comme un fouet vivement agité, demeurant raide et légèrement courbé vers sa base.

Les divers prolègements filiformes des Infusoires, quoique de même nature, se montrent plus ou moins contractibles : ainsi, tandis que ceux des Gromies peuvent à chaque instant s'étendre, puis se fondre dans la masse, ne montrant que rarement un degré de tension qui leur permette d'abandonner le plan de reptation ; ceux du *Diselmis viridis*, ont encore la faculté de s'englutiner au verre ; cependant ils ne sont pas susceptibles de se contracter entièrement, et même, après s'être rompus ou détachés, ils restent quelque temps visibles dans l'eau, comme des filaments flottants, sans mouvement. Dans d'autres espèces, ces filaments agglutinés par l'extrémité se contractent brusquement, de manière à lancer l'animalcule à une certaine distance : tel qu'on le voit chez les Vorticelliens, (Voyez fig. 7, page 714.) Les cils vibratiles paraissent être de la même nature que ces divers filaments : on les voit, dans un grand nombre d'Infusoires, se crispier et se décomposer après la mort, comme une substance glutineuse, à moins qu'ils n'aient été fixés à la plaque de verre par l'évaporation du liquide : quelques-uns persistent pendant quelque temps, mais ils ne sont jamais d'une substance cornée comme ceux des Entomostracés et des articulés en général. On peut d'ailleurs se convaincre facilement de ce fait, en approchant d'un flacon d'ammoniaque le porte objet chargé d'Infu-

soires, tel que *Kérones*, *Ploesconies*, *Eugleniens*, etc., etc. Ces animalcules cessent bientôt de se mouvoir, et subissent des déformations curieuses ; leurs cils se crispent, se contractent, et finissent par disparaître entièrement. Cet exemple montre que la cuirasse des Ploesconies n'est pas plus de nature cornée que les cils, car elle se déforme et se décompose en même temps, bien différente en cela de la cuirasse des Brachions, qui se conserve dans l'eau et résiste même à la putréfaction. Le tête des Ancelles, des Diffugies, des Trachélonomas et de plusieurs autres Thécamonadiens, se conserve aussi sans altération ; ainsi que l'étui des *Dynobryum*, des *Tintinnus* et des *Vaginicola*.

Müller avait déjà distingué, parmi les appendices ciliiformes des Infusoires, ceux qui sont plus fins et vibratiles (*Cilia micantia*) et ceux qui, plus gros ou plus raides (*Setae*) sont immobiles ou simplement capables de se plier ou de s'infléchir en divers sens, pour servir à la progression ou au toucher, il nommait ces derniers *chirri*, *cirri* ou *cornicula*. Ehrenberg, en outre des cils et des soies, distingue aussi des style et des crochets (*Uncini*).

Les petites baguettes solides qui entourent comme une masse la bouche des *Chilodon*, des *Prorodon* et des *Nasula*, résistant beaucoup plus à la décomposition que les autres appendices, on peut sans doute admettre que ce sont des productions cornées analogues aux soies des Naïs, et plus encore aux crochets des Ténias, des Cysticerques et des Echinocoques.

Les pédicules contractiles des Vorticelles peuvent être comptés parmi les organes extérieurs des Infusoires. La structure et le mécanisme de leurs mouvements présentent un des problèmes des plus difficiles de cette étude. Leur substance paraît plus résistante que celle des cils, car on en voit quelquefois qui restent assez longtemps isolés dans le liquide. Les pédicules simples ou rameaux des Epistyles sont encore plus résistants ; ils restent fixés aux plantes aquatiques bien longtemps après que les animaux ont disparu.

20. La substance charnue des Infusoires, isolée par le déchirement ou la mort de l'animalcule, se montre dans le liquide en disques lenticulaires ou en globules réfractant peu la lumière, et susceptibles de se creuser spontanément en cavités sphériques, analogues par leur aspect aux vésicules de l'intérieur. Les vésicules formées à l'intérieur des Infusoires sont dépourvues de membrane propre et peuvent se souder et se confondre plusieurs ensemble. Les unes se produisent au fond d'une sorte de bouche et sont destinées à contenir l'eau engloutie avec

Les aliments ; ce sont ces vésicules qu'Ehrenberg appelait des estomacs ou appareils digestifs, parce qu'ordinairement on les rencontre remplies de substances alimentaires ou bien de matières colorantes diverses. Deux de ces vésicules sont visibles, une au côté droit de la bouche, et l'autre à la partie postérieure de l'animalcule. Ces vésicules parcourent un certain trajet à l'intérieur, et se contractent en ne laissant au milieu de la substance charnue que les particules non digérées, ou bien elles évacuent leur contenu à l'extérieur par une ouverture fortuite, qui peut se reproduire plusieurs fois, quoique non identique, vers le même point ; c'est cette ouverture fortuite que M. Ehrenberg et autres, ont nommé l'anus des Infusoires.

30. Les vésicules contenant des aliments sont indépendantes et ne communiquent point avec un intestin ni entre elles, sauf le cas où deux vésicules viennent à se souder.

Les autres vésicules ne contenant que de l'eau ou des gaz, se forment plus près de la surface, et pa-

raissent devoir recevoir et expulser leur contenu à travers les mailles du tégument. On peut, d'après Spallanzani, les considérer comme des organes respiratoires ou du moins comme destinées à multiplier les points de contact de la substance intérieure avec le liquide environnant.

Les infusoires se produisent de germes inconnus, ou, suivant certains auteurs, naissent spontanément dans les infusions soit artificielles, soit naturelles, telles que l'eau stagnante et celle qui, dans des rivières séjourne entre des débris de végétaux. On ne leur connaît aucun autre mode de propagation bien avéré que la division spontanée. La substance charnue de leur corps est extensible et contractile comme la chair musculaire des animaux supérieurs mais elle ne laisse voir absolument aucune traces de fibres ou de membranes, et se montre au contraire entièrement diaphane ou homogène, sauf le cas où la surface paraît réticulée par l'effet de la contraction.

(A CONTINUER.)

DES CHIENS.

Comme un de ces jours passés, par ces temps pluvieux qui servent de transition entre l'automne et l'hiver, tranquille au coin de l'âtre, je laissais passer une journée longue et inoccupée, je pris quelques livres dans lesquels j'espérais trouver une ressource contre l'ennui ; mais bientôt je posai un roman, en me demandant : *Qu'est-ce que cela prouve ?* Puis je rejetai un livre d'histoire en renversant la question : *Qui est-ce qui prouve cela ?*

Un écrivain a dit : « Tout homme est à vendre ; il s'agit seulement de trouver la monnaie qui lui convient. »

Et l'écrivain avait raison. Ce n'est pas l'argent seul qui corrompt les hommes, c'est l'amour, c'est la haine, c'est la crainte. Il y a tel homme que vous corrompez en flattant sa manie et en l'appelant incorruptible.

Ainsi, que croire de l'histoire ?

Où trouver des héros non flattés ou non calomniés...

— Parbleu ! fis-je, je vais faire un fragment d'histoire impartiale ; je vais parler des chiens.



LE BARBET.

⚡ Cette vignette me tombe sous la plume, parce que de même que, chaque fois que vous parlez d'un soldat de l'empire, il se présente toujours à votre esprit l'image d'un grenadier de la vieille garde, jamais celle d'un hussard, ni d'un chevalier quelconque, ainsi, quand vous parlez d'un chien en général, vous entendez toujours un barbet

Le barbet fidèle, intelligent, adroit ; le barbet qui fait l'exercice ; le barbet qui va chercher dans l'eau la canne de son maître ; le barbet qu'on peigne le dimanche avant les enfants ; le barbet assez patient pour se prêter pacifiquement aux jeux cruels et

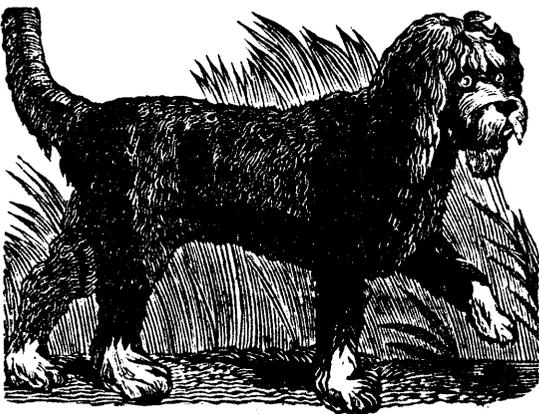
tyranniques des héritiers bruyants de son maître ; le barbet qui, malgré son aspect peu séduisant, ses manières un peu communes, et peut-être son esprit, qui l'éloignent des salons et le relèguent dans la mansarde de l'ouvrier, trouve encore moyen d'être aristocrate et fier de la redingote marron de son maître, aboie contre la veste, et mord l'homme en pauvre.

Je viens de parler des chiens qui font l'exercice. A part nous, rien ne nous déplaît autant que les animaux savants. Il n'en est aucun qui ne perde prodigieusement à cette science, inculquée le plus souvent par le fouet. Nous n'affirmons pas qu'il en soit autant des hommes. Malgré notre éloignement pour les chiens qui font le mort, qui sautent dans un cerceau et présente les armes, nous enveloppons les petites jouissances de vanité que ces talents procurent à leurs maîtres dans le respect que nous professons pour tous les bonheurs, pour toutes les joies, quelque petites ou incompréhensibles qu'elles nous puissent paraître.

A propos de barbet, on ne peut m'empêcher de citer un trait qui me fait infiniment d'honneur, et dont je tire vanité chaque fois que le hasard a la bonté de m'en présenter l'occasion ou le prétexte.

Il y a trois ans peut-être, vers la fin de l'automne, à l'époque où les premières gelées couvrent de givre les branches nues des arbres, où les premiers canards sauvages viennent s'abattre sur les joncs des étangs, j'errais je ne sais sous quel prétexte, sur les rives de la Marne, dont l'eau jaunâtre faisait sentir comme une appréhension de froid.

Je doublai le pas en voyant sur le bord un groupe de quelques personnes immobiles et regardant attentivement dans l'eau. Arrivé, j'aperçus un pauvre barbet, soufflant, haletant, qui s'efforçait en vain de graver la berge haute de plusieurs pieds, et qui, épuisé de fatigue, se laissait par moments disparaître sous l'eau.



Un des hommes qui le regardaient était pâle à ses yeux suivant avec anxiété les mouvements du

chien, à sa respiration difficile, à sa voix trébuchante qui appelait *Mouton*, je devinai le maître ou plutôt l'ami du chien. Je me déshabillai, me jetai dans l'eau glacée, et ramenai *Mouton*. Avant de me remercier, le maître embrassa son chien ; puis, trouvant tout naturel qu'on s'exposât pour *Mouton*, et er un peu fâché que je lui eusse enlevé la joie de ce dévouement, il me dit : « Ah ! monsieur, vous êtes bien heureux de savoir nager. »

Pour rester fidèle à mon système d'impartialité, il faut dire qu'on a étrangement abusé du chien. On lui a donné toutes les vertus impossibles que s'est imposées l'homme social ; on a même inventé des vertus exprès pour lui, à tel point que si cette admiration ne s'expliquait naturellement par l'amour des hommes pour le merveilleux, par un besoin de croyances qui fait, ainsi dit Pascal, que *faute de vrai, ils s'attachent au faux*, je pencherais à croire que le chien n'est qu'un contraste, une antithèse créée par la civilisation pour faire honte aux hommes de leurs vices, comme Tacite, autrefois, d'une peuplade de sauvages fit un type admirable, auquel il prêta toutes les vertus qui manquaient aux Romains.

L'instincts et l'intelligence du chien sont admirables.

Des maladroits, quelles que soient leurs vues, par de ridicules exagérations donnent même parfois l'envie de faire de l'opposition contre *l'ami de l'homme* et de nier le chien.

Cependant les développements des facultés instinctives de cet animal excitent l'admiration et l'affection.

Voyez le chien du Groenland, par qui son maître franchit les déserts impraticables à tous les autres animaux.



CHIEN DU GROENLAND.

Voyez le chien de berger ; maître sévère, défenseur intrépide, associé obéissant.

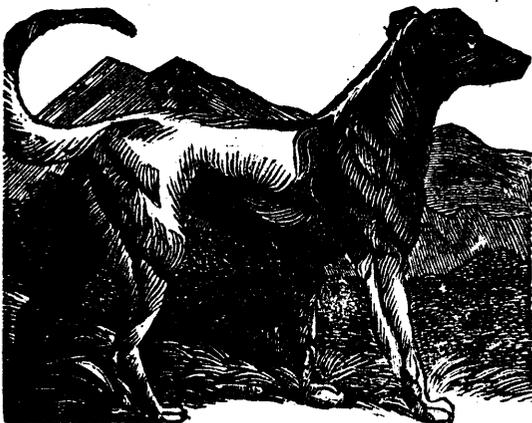


CHIEN DU BERGER.

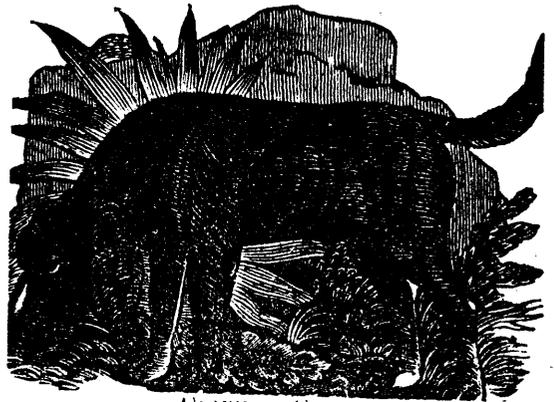
Mais surtout le compagnon naturel de l'homme, le chien de chasse, le chien couchant, le chien terrier, etc., dont les portraits sont plus amusants que la sèche énumération.



CHIEN DE CHASSE.



CHIEN RENARD.



CHIEN DE GARDE



CHIENS ESQUIMAUX.



CHIEN D'ARRET COUCHANT.



CHIEN D'ARRET.



A ce propos, nous devons attaquer un préjugé. On peint et on dessine toujours le chien d'arrêt le nez à terre ; or, on fait une généralité d'un défaut ; la perfection du chien d'arrêt est de chasser le nez au vent. Le chien qui fouille et porte le nez en terre fait lever le gibier ou fait son arrêt de trop près pour qu'il tienne assez longtemps, tandis que celui qui porte le nez haut ne s'en approche que par degrés, plus ou moins, suivant qu'il le sent inquiet ou rassuré ; et les perdrix elles-mêmes, voyant le chien près d'elles, ne s'en effrayent point 'ne comprenant pas qu'il les suit à la piste.



EPAGNEUIL A GRANDES OREILLE.

C'est un compagnon presque indispensable pour le chasseur qu'un beau chien couchant ; lui seul peut rendre la chasse abondante. Aussi a-t-il existé presque de tout temps des lois contre les chiens.

En 1578, Henri III défendit la chasse au chien couchant *sous peine de punition corporelle pour les roturiers ; et, pour les nobles, d'encourir la disgrâce du roi !* Plusieurs ordonnances de Henri IV, et surtout celle de 1607, la défendent formellement, attendu, y est-il dit, *que la chasse des chiens couchants fait qu'il ne se trouve presque plus de perdrix ni de cailles.*

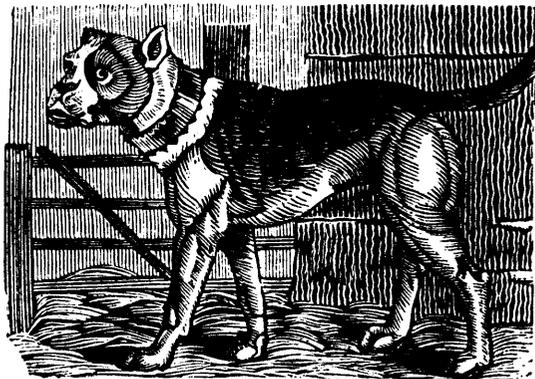
Et enfin celle de Louis XIV, qui est, je crois, la dernière, interdit cette chasse *en tout lieu* et très-

sévèrement, surtout jusqu'à une distance de trois *eues des plaisirs du roi.*

Ici je vous donnerai un avis : considérez comme votre ennemi mortel tout chasseur qui chasse avec vous sans chien. A chaque instant le gibier partira entre vous et lui, et aucun lièvre, aucune perdrix n'est exposé autant que vous ; car il n'ont à redouter que son adresse, tandis que vous encourez les innombrables chances de sa maladresse.

Et aussi l'homme qui chasse sans chien est exposé à pis que des dangers, à des ridicules. Cet automne, un homme que j'aime assez pour ne pas le nommer en cette circonstance a tué au sortir d'une haie un énorme dindon, qu'il a fallu payer et rapporter dans son carnier.

Parmi les chiens utiles encore il faut penser au

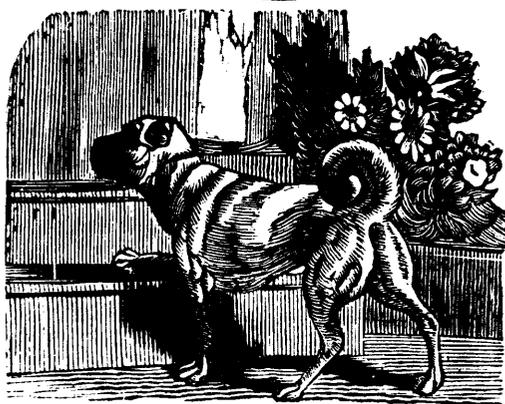


LE DOGUE ANGLAIS.

dogue, au mâtin, le gardien, le portier, le cerbère de nos maisons, plus puissant, en faveur de la propriété que le Code et la Cour d'assises.

Et aussi au boule-dogue qui, partageant avec lui cet honorable emploi, est célèbre par sa force, son audace et son acharnement dans les combats. C'est en Angleterre qu'il faut voir ces luttes. Ici, dans un établissement connu sous le nom de *Combat des animaux*, tour à tour un cochon maigre, sous le nom de *féroce sanglier des Ardennes*, et une vieille vache boiteuse, sous celui de *jeune et indomptable taureau* sont abattus par des chiens de boucher.

Mais, parmi les chiens, les plus chéris, les plus choyés, fêtés, caressés, calinés, sont les chiens inutiles à leurs maîtres et incommodes pour les étrangers. Longtemps a régné l'épagneul ; puis, sous l'Empire, le carlin, sorte de boule-dogue in-32, a été en possession de siéger sur les canapés et de mordre les jambes des amis de la maison.



Le carlin hargueux, grognon, gourmand, assez semblable pour le masque à l'ancien arlequin de la comédie italienne.

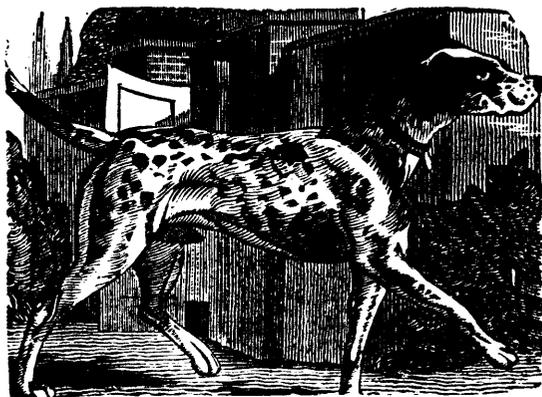


LE CARLIN.

Et aussi la levrette, à laquelle je n'ai pas le courage de faire son procès, tant elle est fine, distinguée, spirituelle, de bon ton !



Et le danois, chien aux oreilles mutilées, chien aussi impertinent devant la voiture que le chasseur derrière, il a failli tuer Jean Jacques Rousseau en le renversant et en le trainant sur le pavé.



LE CHIEN DANOIS.

Il me reste à vous parler d'une histoire de chien, qui pour ma part m'a fort attendri. Mais je suis fort embarrassé pour vous spécifier son espèce, sa famille, sa figure. C'est le produit d'une de ces méssallances qui chaque jour, dans les rues de Paris, enfantent des figures de chiens qui ont découragé Buffon et l'on fait décidément reculer devant leur nomenclature.

Il n'était ni petit, ni grand, plutôt maigre que gras, laid, sale et d'une couleur ou plutôt d'une nuance qui n'a de nom dans aucune langue.

Son maître et lui étaient deux misérables gueux, déjeunant rarement, dînant par hasard et ne soupant jamais ; couchant le soir sur la grève où l'on jetait la paille des vieilles paillasses des.

Un jour, le chien tomba malade ; son maître le mit chez un vétérinaire. Lui-même, mourant de faim, se fit soldat et fut emmené à deux cent lieues de Paris.

Au bout de six mois, il reçut une lettre timbrée peut-être de trente endroits différents ; car le pauvre homme n'avait jamais eu de domicile fixe que le quai d'Orsay, et encore ne l'y trouvait-on que de minuit à quatre heures du matin. Cette lettre était du vétérinaire, qui lui annonçait que, s'il ne venait pas payer le prix de la pension de Médor, le dit Médor serait vendu.

Il alla trouver son colonel, il lui raconta son affaire. Le colonel le crut un peu fou ; mais, le voyant pleurer, lui donna un congé et l'argent nécessaire pour racheter son vieil ami.

Le pauvre soldat arriva éclopé, pâle, hâve ; car il n'avait presque pas mangé sur la route pour ne pas entamer la rançon de Médor. Sans se reposer il alla trouver le vétérinaire. Médor était vendu à un cloutier et on l'employait à tourner la roue.

Le cloutier, étant content des services de Médor, refusa de le revendre et chassa de sa boutique le soldat, dont les caresses et la seule présence empêchaient Médor de tourner dans sa roue.

Cependant, le lendemain il revint, n'osant plus entrer, mais regardant de loin. Médor le reconnut et s'arrêta. Alors le cloutier le piqua avec le fer rouge qu'il tenait. Médor poussa un cri déchirant et recommença à tourner.

Pour le soldat, il partit en pleurant et ne revint plus.

PREDICTION POUR LE MOIS DE DECEMBRE.

Décembre, le *December*, dixième mois de l'année romaine.

Noël est-il venteux,
Il est avantageux ;
Voici l'expérience :
Des fruits en abondance,
Aurons, chaque saison,
Lorsque nous y serons.
Ici l'homme propose,
Mais c'est Dieu qui dispose,
Etant maître de tout,
Et l'on serait bien fou
De croire le contraire.
Pour que tout nous prospère,
Attendons de sa main
Notre unique et vrai bien,
Et pour notre assurance,
Vivons dans l'espérance.

Jours de crise pour les personnes qui tombent malades, avec les jours qui sont heureux.

JOURS DE LA LUNE.

Celui qui tombe malade le premier jour de la Lune le dit jour sera mauvais.
Deux, bon. Trois, le malade le sera seize jours.
Quatre, malade longtemps.
Cinq, mauvais augure s'il tarde à guérir.
Six, il faut craindre. Sept, bon.
Huit, il n'y a point de danger.
Neuf, il y a à craindre la mort.
Dix, mauvais.
Onze, il guérira ou mourra bientôt.
Douze, il y a péril de mort jusqu'à quinze.
Treize, il souffrira de grandes douleurs.
Quatorze, courte maladie.
Quinze, s'il n'amende en quatre jours, il y a à craindre la mort.
Seize, il guérira.
Dix-sept, il y a péril de mort avant quatre jours.
Dix-huit, longue maladie, mais sans danger.
Dix-neuf, dans quatre jours il guérira.
Vingt, il y a péril de mort jusqu'au quinze.
Vingt et un, bon.
Vingt-deux, peu à peu il se guérira,
Vingt-trois, il y a du danger.

Vingt-quatre, il guérira le dix ou le douze.
Vingt-cinq, si dans quatre jours il ne meurt, il en réchappera.
Vingt-six, mauvais.
Vingt-sept, péril de mort.
Vingt-huit, mauvais.
Vingt-neuf, peu à peu aura la santé.
Trente, d'une maladie il tombera dans une autre.

PRÉSAGE GÉNÉRAUX.

TIRÉS DES ACCIDENTS NATURELS ET APPLICABLES
A TOUTE L'ANNÉE.

I.—Présages tirés du Soleil.

ESPEREZ DU BEAU TEMPS.

Si le soleil se lève sans qu'il y ait de nuages qui le couvrent.

Si les nuages qui couvraient le Soleil à son lever, s'éclaircissent, se dissipent ou gagnent le couchant.

Si le Soleil se couche sans être couvert ni entouré de nuages.

ATTENDEZ LE MAUVAIS TEMPS.

Si le Soleil se lève fort rouge, ou brun, ou pâle.

Si le Soleil, à son lever, paraît ovale.

Si le Soleil, à son lever, est couvert de nuages obscurs, noirs, découpés, déchirés, ou de différentes couleurs.

Si le Soleil, à son lever, a des rayons pâles ou brisés.

Si le Soleil a un petit nuage qui marche devant lui.

Si le Soleil, peu de temps après son lever, se couvre de nuages.

Si le Soleil semble se lever avant son heure, parce qu'on voit au levant comme un feu vif avant de voir le Soleil.

Si le Soleil se couche très rouge ou pâle, ou de plusieurs couleurs mêlées.

Si le Soleil se couche dans un gros nuage de façon qu'on ne puisse pas distinguer le moment de son coucher.

Si le Soleil, à son coucher, paraît plus petit qu'à l'ordinaire.

II.—Présages tirés de la Lune.**ESPEREZ LE BEAU TEMPS,**

Si, durant la nuit, la Lune est très claire, fort blanche et éclatante.

Si la Lune n'est point entourée et accompagnée de nuages.

S'il ne passe pas fréquemment des nuages qui en dérobent la vue et en ôtent la clarté.

ATTENDEZ LE MAUVAIS TEMPS.

Si le soir, ou durant la nuit, la Lune est pâle, ou obscure, ou trouble, ou fort rouge.

Si la Lune est entourée de nuages.

Si la Lune a un cercle blanc ou rouge.

Si la Lune a les cornes épaisses ou obscures, ou les pointes du Croissant noires.

Si la Lune est fréquemment couverte de nuages qui empêchent qu'elle n'éclaire.

III.—Présages tirés des Étoiles.**ESPEREZ DU BEAU TEMPS.**

Si les Étoiles sont très blanches et fort claires.

Si les Étoiles sont brillantes et étincelantes.

Si les Étoiles ne sont pas fréquemment cachées par des nuages.

Si les Étoiles paraissent très nombreuses et petites.

ATTENDEZ DU MAUVAIS TEMPS,

Si l'on ne voit aucune étoile.

S'il paraît très peu d'étoiles.

Si les Étoiles sont obscures ou sans éclat.

Si les Étoiles disparaissent souvent à la vue.

Si les Étoiles paraissent plus grandes qu'il n'est ordinaire.

IV.—Présages tirés des Vents.

Le Vent du Nord, le Vent d'Est et le Vent de Nord-Est promettent un temps sec.

Le Vent d'Ouest ou du couchant annonce et amène de la pluie.

Le Vent du midi ou Sud amène souvent un temps inconstant, variable, ou pluvieux, ou de grands vents.

Les Vents les plus violents viennent du Sud, de l'Ouest, ou de Sud-Ouest et amènent souvent de la pluie.

Le fréquent changement de Vents tandis qu'il y a beaucoup de nuages, menace de bourrasques et ouragans.

Les Vents qui commencent le jour sont plus forts et plus continus que ceux qui commencent la nuit.

S'il s'élève un Vent frais après la pluie, d'ordinaire celle-ci cesse bientôt.

Les Vents violents du Nord, de l'Est, ou du Nord-Est, durent rarement jusqu'au troisième jour.

La force du Vent est toujours augmentée par la présence de nuages, et d'autant plus grande, que les nuages se trouvent plus détachés, en plus grand nombre et diverses hauteurs.

Il arrive assez fréquemment qu'il y ait dans le même temps au dessus de nos têtes, deux Vents qui soufflent de deux points différents ; l'un plus ou moins près de la terre, et l'autre au-dessus de celui-ci dans une région supérieure. Le Vent qui souffle plus près de la terre, influe sur l'état de l'atmosphère et le règle.

Lorsque le Vent continue de varier pendant quelques heures, ou lorsqu'il a régné plusieurs Vents à la fois, et qu'ensuite il n'en reste qu'un seul qui ne varie pas, d'ordinaire ce Vent dure plusieurs jours.

Les Vents de l'Est ou du Levant, du Nord, et du Nord-Est, sont presque toujours accompagnés d'un Ciel serein ou peu couvert, et de sécheresse.

Le Vent d'Est ou du Levant amène le plus souvent de la chaleur. En été cette chaleur est considérable et étouffante si le Vent devient Sud ou tourne vers le Sud. En hiver, si le Vent tourne au Nord ou devient Nord-Est le froid est très-vif.

Quand le Vent change conformément au mouvement du Soleil, c'est-à-dire du Levant au Midi, et du Midi au Couchant, il revient rarement sur ses pas ; ou, s'il revient c'est pour peu de temps. Mais si le Vent change dans une direction contraire, savoir, du Levant au Nord, du Nord au Couchant, il revient en général à son premier point ; ou du moins il y revient avant qu'il ait fait le tour entier.

Si le vent du Midi continue pendant deux ou trois jours, il sera suivi subitement d'un Vent du Nord ; mais si le Vent du Nord souffle deux ou trois jours, le Vent ne deviendra pas Sud ou Midi sans que le Vent ait été quelque temps au Levant.

Lorsque le Vent est Nord-Ouest ou Nord-Est au commencement de l'été, il y a lieu de croire qu'il continuera de faire sec durant tout l'été.

Quand le Vent reste au Nord-Est pendant deux jours sans qu'il y ait de pluie, s'il ne devient pas Est le troisième jour, et s'il ne pleut pas ce jour-là, on le voit souvent rester au Nord-Est durant plusieurs jours, puis il revient au Midi.

Lorsque le vent va du Midi au Nord-Est avec pluie, et qu'il reste deux jours au Nord-Est sans pluie, si le Vent ne devient pas Sud le troisième jour, ou qu'il ne pleuve pas ce même jour, il arrive souvent qu'il reste très longtemps Nord-Est,

(A Continuer.)

CONNAISSANCES USUELLES.

La toux dans les maladies de poitrine et du larynx. — Si la toux n'avait d'autres inconvénients que ceux que nous lui voyions chez les personnes d'assez bonne santé, nous n'y ferions pas attention ; mais chez les malades de poitrine elle est une des principales causes de l'aggravation du mal par les secousses de l'organe et l'excitation des tissus qui en sont la conséquence.

Dites à qui tousses de s'arrêter de tousser, et le fait, d'exécuter votre conseil ; voyez ce qui arrive. Il met sur sa bouche sa main ou le mouchoir, et peu après il reprend le mouvement respiratoire ; il se garde de parler quelque temps, il résiste à la demande de parler du fond de la gorge, etc.

En Allemagne, depuis quelque temps, dans les écoles primaires, l'absence est faite aux enfants de tousser, et il y a des punitions contre la toux.

Après un siècle de cette éducation, les morus de la poitrine auront peut-être diminué d'un quart : la toux est pour plus que cela dans la mortalité de la phthisie.

Moyen d'empêcher les objets en métal poli de se ternir à l'air. — On fait dans un vase en verre à large ouverture plongé dans l'eau chaude 15 grammes de paraffine, à laquelle on ajoute ensuite 45 grammes de pétrole ; après avoir exactement fermé le vase on agite le tout jusqu'à ce que le refroidissement l'ait fait figer et l'ait réduit en une sorte d'onguent

On se sert de cette composition pour enduire les objets en métal et l'on en enlève la plus grande partie par le frottement, en sorte que l'éclat du poli ne souffre que très peu de cette préparation.

Les deux substances qui la constituent étant des carbures d'hydrogène indifférents pour l'oxygène et l'humidité de l'air, suffisent, bien qu'en couche extrêmement mince, pour empêcher de se ternir les objets en métal poli.

Lavage des lampes à pétrole. — On lave le vase avec de l'eau dans laquelle on a éteint puis délayé une petite quantité de chaux vive, ce qui produit une émulsion avec le pétrole, et on enlève toute trace en effectuant un deuxième lavage avec le lait de chaux mélangé d'une petite quantité de chlorure de chaux ; toute odeur est même enlevée. Après ces opérations, le vase est rendu à un état de propreté tel qu'il peut contenir sans inconvénient de la bière ou du vin.

RECETTES DIVERSES.

POUR NETTOYER LES SOULIERS DE SATIN.

Prenez un morceau de flanelle neuve et trempez-le dans de l'esprit-de-vin ; frottez-en le soulier de satin dans le sens de la longueur ; changez la partie de la flanelle dès qu'elle sera souillée et prenez garde de trop mouiller le satin, il ne doit être qu'humide. Les souliers de satin blanc doivent se garder enveloppés dans du papier bleu et si l'on veut les conserver longtemps il faut, par-dessus le papier bleu, mettre une feuille d'ouate. Par ce moyen ils resteront très-longtemps sans jaunir.

POUR DONNER AUX MEUBLES EN SAPIN ET EN BOIS BLANC L'ASPECT DU PALISSANDRE OU DU NOYER.

On peut donner aux modestes meubles en sapin et en bois blanc, même quand ils sont recouverts de colle, l'aspect du bois de palissandre et du noyer.

Il suffit pour cela de faire dissoudre dans de l'eau tiède, jusqu'à saturation complète, du *caméléon minéral* (hypermanganate de potasse) et de l'étendre avec un pinceau sur le bois qu'on veut teindre, jusqu'à ce qu'il atteigne la nuance qu'on veut produire.

Cinq minutes suffisent d'ordinaire pour arriver à ce résultat.

Chaque espèce de bois a sa manière de subir cette opération : le poirier et le cerisier se teignent très rapidement ; le bois blanc plus lentement ; le sapin, à cause de sa résine, résiste plus longtemps.

On lave ensuite à grandes eaux les objets que l'on a teints, on les laisse sécher, on les huile et on les polit.

L'hypermanganate de potasse possède la propriété de se décomposer par le contact des fibres végétales, qui le précipitent en peroxide brun de manganèse, que la potasse, en se dégageant, fixe d'une manière durable.

POUR NETTOYER LES ÉTOFFES DE LAINE.

Les robes et les jupons d'étoffe de laine doivent être décosus avant de procéder à leur nettoyage. Il faut ensuite couvrir de savon sec toutes les tâches. Faites bouillir pendant quelques minutes 180 grammes de farine de moutarde dans 6 litres d'eau, laissez refroidir jusqu'à ce que vous puissiez y tenir la main. Mettez l'étoffe dans une terrine et jetez dessus l'eau de moutarde ; savonnez les tâches avec soin ; rincez à plusieurs eaux ; quand la

dernière reste claire, étendez l'étoffe sur une corde et laissez sécher. Pour la repasser, servez-vous d'un fer bien chaud et placez sur l'étoffe un liège humide.

FETTOYAGES DES GANTS DE PEAU.

Posez les gants que vous voulez nettoyer sur une serviette pliée en quatre sur une table. Ayez dans une soucoupe de la poudre de savon. Humectez d'eau froide un morceau de flanelle et trampez-le dans la poudre de savon. Avec ce morceau de flanelle frottez le gant en ayant soin de ne pas trop le mouiller. Quand il a été bien nettoyé des deux côtés, passez des bâtons tournés dans chaque doigt et laissez sécher loin du feu. Avec un peu d'habitude on réussit à rendre les gants aussi propres que neufs.

BRULURES.

De la prunelle de terre crue et râpée mêlée d'une partie égale l'huile d'olives et d'essence de térébenthine en quantité suffisante pour en faire un cataplasme, est un remède qui soulage immédiatement et guérit les brûlures qui ne sont pas carbonnées.

Quand les vêtements d'une personne prennent feu, le premier mouvement de ceux qui l'entourent, est de s'élançer vers elle et de tâcher d'éteindre le feu avec leurs mains sans trop savoir ce qu'ils font et au risque de se brûler eux-mêmes. Il serait tout à fait inutile de dire à la victime de faire ceci ou cela, ou même de crier peur avoir de l'eau. Le fait est qu'il vaut mieux ne rien dire, tâcher de conserver sa présence d'esprit et saisir une couverture sur un lit, un tapis, un manteau, ou même ôter son habit, enfin saisir vilement le premier objet en laine qui se trouvera sous la main le tenir les bras écartés et élevés au-dessus de la tête, puis courir hardiment vers la personne enflammée et lui jeter l'étoffe sur les épaules en refermant les bras. Vous étoufferez ainsi le feu immédiatement sans vous brûler vous-même. Jetez la personne atteinte par terre, roulez-la dans le tapis de laine, ne craignez pas d'agir énergiquement; car il se pourrait que le feu mal éteint eût pris à une autre partie de ses vêtements, et la flamme tendant toujours à s'élever, la figure et la poitrine courront moins de risques est couchée à terre. Aussitôt après l'accident, baignez les brûlures dans l'eau froide, puis couvrez-les d'une épaisse couche de farine, maintenez-la par un bandage et laissez-la sans y toucher jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même.

La farine sèche est un admirable remède pour les brûlures, et il devrait être connu de tout le monde. Son application cause un soulagement immédiat en mettant la blessure à l'abri du contact de l'air.

PANARIS.

Le panaris est un mal souvent très-grave qui se manifeste aux doigts des mains, surtout à la suite de coups et de blessures. Voici un remède dont l'expérience a constaté l'infailibilité :

Versez de l'extrait liqué de saturne (ou nitrate de plomb) dans un demi-pitre d'eau tiède, jusqu'à ce que l'eau ait la couleur du lait. Avec cette eau blanche, formez une cataplasme avec de la mie de pain, faites bouillir jusqu'à la liaison du pain. mettez soir et matin un cataplasme à chaud ainsi préparé sur le panaris, baignez le doigt dans l'eau blanche, et, en cas d'enflure, dans une décoction d'eau émolliente quelconque. En agissant ainsi, on est assuré d'une prompt guérison. Il faut impérieusement élever les peaux mortes et percer le mal venu à maturité, ce qui se reconnaît facilement.

POUR ÔTER LES TACHES de la soie

Mélez ensemble 60 grammes d'essence de citron et 30 grammes d'essence de térébenthine. Agitez bien le mélange dans une fiole. Pour enlever les taches de graisse ou autres sur une étoffe de soie, imbitez un bingé doux de ce liquide et frottez-en la tache; elle ne tardera pas à disparaître.

POUR NETTOYER LES CADRES DORÉS.

voulez vous rendre au cadres des glases et des tableaux leur brillante dorure ? voici ce qu'il faut dire:

Si la dorure n'est que peu altérée, enlevez la poussière avec un plumeau, puis, à l'aide d'une éponge fine humectée dans une légère solution aqueuse de savon, nettoyez délicatement et avec soins tout le cadre.

Voulez vous un procédé plus efficace? il consiste en un mélange de 90 grammes de blanc d'œuf, bien battu, avec 30 grammes d'eau de javelle (chlorure de potasse liquide). Les deux substances bien incorporées, on trempe dans le mélange un pinceau doux et on étend de légères couches sur le cadre, surtout aux points qui ont perdu le plus de leur brillant et de leur dorure.



CIRQUE A LA MAISON.



Lolo est dur, il ne pense déjà plus à sa bosse. A présent, il veut montrer comment le clown s'y prend pour faire plusieurs culbutes dans les airs et se retrouver tout de même après sur ses jambes.

Ce qui va le mieux, c'est le commencement ; la seconde partie est pénible, mais la fin est encore une chute et même une chute de travers. C'est égal, Thérèse a bien compris comment le vrai clown aurait fait.

Vient alors la scène des travestissements : « *Le marchand de chevaux et la femme de l'aubergiste.* »

Cette fois il faut que Mlle Thérèse s'en mêle. Elle est la femme de l'aubergiste. Le chapeau de son papa est tombé sur les yeux de M. Lolo, et son grand habit traîne par terre.

La femme de l'aubergiste ne s'en aperçoit pas, elle veut faire danser le marchand de chevaux, qui s'empêtre et roule dans la poussière.—Autre chute...la sixième!!!

Thérèse rit tout de même.—Décidément c'est un succès de chute.

(A Continuer.)

MODES ET ÉCONOMIES DOMESTIQUES.

A NOS LECTEURS.

En terminant l'année, nous devons confier à nos lecteurs ce que nous nous proposons pour l'année qui va suivre.

Hâtons-nous de dire que nous avons pris les moyens d'éviter désormais les désagréables retards dont nous avons eu tant à souffrir, car ils n'ont pas été moins pénibles pour nous que pour nos lecteurs.

La première amélioration que nous avons à annoncer c'est que désormais l'*Album* paraîtra UNE FOIS PAR SEMAINE. De quelle manière, dans quel format, dans quelles conditions, nous le dirons avec le 1er numéro de la nouvelle année, car nous avons encore à régler certains détails qui ajouteront beaucoup de valeur, nous l'espérons, à notre publication.

L'*Album* a débuté modestement. Nous avons travaillé à l'améliorer peu à peu. Telle sera notre marche pour l'avenir. Avec le prochain numéro nous donnerons la table des matières pour l'année qui finit. On sera surpris d'y voir l'énorme quantité de matière variée, solide et toujours agréable que nous avons fournie. Nous visons à donner à notre publication une haute portée morale et nous ne perdrons jamais ce but de vue.

C'est aux amis de la saine lecture à propager l'*Album* du mieux qu'il leur sera possible. Nous comptons sur la bonne volonté de tous,



No. 1.—Habillement pour petit garçon, (Dos.)



No. 3 —Habillement pour petit garçon, (Dos.)



No. 2.—Habillement pour petit garçon, (Devant.)



No. 4.—Habillement pour petit garçon, (Devant.)



Nos. 5 et 6.—Deux Toilettes d'Intérieur.

No. 5.—Cette toilette se fait en reps velours bois foncé. Le bas de la jupe est orné d'un volant dentelé, de 1 pied de hauteur, surmonté d'un double ruché en taffetas bois de deux tons différents. La tunique princesse, faisant seule pièce avec le corsage et fermant par une rangée de nœuds en taffetas, forme tablier plat et arrondi devant, elle reste ouverte des deux côtés et vient se bouffer derrière. Un volant, à bord droit, fixé par un ruché, pareil à celui de la jupe, entoure le tablier. Les manches, justes du haut, se terminent par un volant, retenu en tête par un biais et bordé en bas de deux petits

volants. Le corsage est garni d'une berthe, se composant de plusieurs volants étroits.

No. 6.—La toilette est en faille noire. La jupe est entourée d'un volant plissé, de 1 pied de hauteur fixé par un biais en velours noir, au-dessus duquel court un deuxième biais, qui, des deux côtés, remonte jusqu'au tour de la taille. Une rangée de boutons en velours noir encadre l'un des côtés des biais. La tunique princesse, découpée en dents pointues et bordé d'un velours et de franges de soie, se ferme derrière à l'aide d'une écharpe qui fait nœud et se dénoue en pans. Le dos du corsage se termine

par deux basques fendues, sous lesquelles le lé de derrière est monté au tour de taille, tandis que les autres lés forment un tout avec le corsage. Les manches s'élargissent par des volants, retenus par un biais, et un nœud de velours.

PLANCHE DES PATRONS.

No. 1.—VESTE A LA HUSSARDE EN DRAP VERT BOUTEILLE.

No. 1. Devant, }
No. 2. Dos, } — — — —
No. 3. Manche. }

Le dos est en deux morceaux avec une couture cintrée au milieu, et les devants avancent fortement sur le dos. A la couture du dessous de bras une fourrure borde tous les contours.

No. 2.—COSTUME POLONAIS POUR PETIT GARÇON DE HUIT A DIX ANS.

No. 4. Devant, }
No. 5. Dos, } — — — —
No. 6. Pelerine, }
No. 7. Manche, }
No. 8. Parement. }

Costume Polonais pour petits garçons de 8 à 9 ans.—Paletot mi-ajusté, avec pélerine et pantalon court, en velours couleur prune, le tout garni de petit gris

PALETOT POUR PETIT GARÇON DE CINQ A SEPT ANS.

Fig. 9. Devant, }
" 10. Moitié du dos, }
" 11. Moitié du col à revers, } — — — —
" 12. Moitié du col, }
" 13. Manche, }
" 14. Revers de la manche. }

En drap bleu foncé, tresses noires en laine, et soutache de laine noire. Boutons et boutonnières. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 9, 11, 13 et 14, le dos entier d'après la figure 10, qui en représente seulement la moitié. Le col est fait en velours et doublé de drap d'après la figure 12. Entre la double ligne des devants, on fait une fente dont on borde les contours avec de la tresse de laine. Sur la ligne unie, on pose une poche intérieure, puis on fait les ornements en soutache. On assemble dos et devants en rapprochant les chiffres pareils, on ourle le col-paletot sur deux lignes de hauteur. On eoud ensemble les deux moitiés du col à revers, depuis 42 jusqu'à 43, on borde le col avec

de la tresse (encolure exceptée), on l'orne de soutache, on le fixe sur le paletot en rapprochant les chiffres pareils. On borde le devant du paletot avec de la tresse, on le garnit de boutons et de boutonnières, on pose sur l'encolure le col (figure 13 que l'on replie en dehors sur la ligne ponctuée. Chaque manche est cousue ensemble, depuis 46 jusqu'à 47, garnie, puis on y place le revers qui a été cousu ensemble, depuis 45 jusqu'au double point. La manche est fixée dans l'entournuré 47 sur 47.

HAVELOCK POUR DAME AGÉE.

No. 15. Devant, }
No. 16. Petit côté, }
No. 17. Dos, } — — — —
No. 18. Dessus de la manche, }
No. 19. Dessous de la manche, }
No. 20. Pélerine. }

Notre modèle, en drap doublé brun froncé, est garni d'une frange surmontée d'un biais en velours qui remonte jusqu'à l'encolure; le haut du biais est encadré d'une ganse de soie. Un biais en pareil orne les manches et la pélerine; celle-ci est découpée en festons et contourné de reps noir. Dans la couture sur les épaules du dos et des devants, on prend aussi la pélerine depuis *A—B*, qu'on monte dans l'entournure depuis *B—M*. Sous les devants du paletot on pose une bande servant de soutien pour les boutons et les boutonnières, on pourvoit l'encolure d'un petit col montant et enfin on exécute la garniture.

PALETOT POUR JEUNE FILLE DE 15 A 17 ANS.

No. 21. Devant, }
No. 22. Petit côté, } — — — —
No. 23. Dos, }
No. 24. Basques }
No. 25. Revers de la manche. }

Pour faire ce paletot, on coupe les devants, les petits côtés et le dos sur les fig. 21 à 23, la basque entière sur la fig. 24. On dispose la basque en plis et on la fixe au dos depuis *m—k*, puis on la réunit aux petits côtés depuis *k—m*. Sous le devant du paletot on pose une bande qui sert de soutien pour les boutonnières. La manche est pourvue d'une petite sous manche. On garnit le dos de rouleaux de satin, d'une passementerie et d'une frange. Un gland garnit le dos. La garniture du paletot est complétée par une bande de fourrure.

COURRIER DE LA MODE.

Les modes vont vites en ce moment. Elles se succèdent avec la rapidité du caprice et de la fantaisie. On fait des essais. On lance une forme qui est acceptée par les unes et repoussée par les autres. On emprunte aux époques les plus luxueuses et les plus élégantes leurs costumes et leur coiffures. La mode n'est plus la mode. Elle s'appelle : *Fantaisie*

Autrefois, la mode imposait son *veloo*. Si le bleu était décrété, toutes les femmes se mettaient en bleu. Il y avait trois ou quatre étoffes faisant prime. La mode de telle coupe de robe durait plusieurs années. On pouvait faire provision de toilettes, comme a fourni de la fable. Aujourd'hui, c'est différent, a mode se transforme d'une saison à une autre. Le

Le troussein d'hier n'est plus celui d'aujourd'hui. On relève les tuniques d'un côté et on les laisse pendre par derrière en demi-traine, on les ouvre en redingote, on les plisse en tablier, on les sépare derrière en trois et quatre pans carrés, on les gonfle en pouff et en tournure. Un beau matin, on les supprimera et on se retrouvera tout naturellement en robe à pointe et en fourreau en dessinant le corps et modelant les hanches. On s'habille donc au jour le jour.

* *

C'est le sort de presque toutes les étoffes quelque belles et quelque charmantes qu'elles soient, d'être tour à tour admirées et délaissées par la mode. Nous avons vu le règne de la faille, il ne fallait pas parler d'un autre genre de soierie, nos modistes et nos couturières ne juraient que par la faille; maintenant, voilà la faille abandonnée. Le satin, qui avait recouvré une nouvelle vogue depuis ces dernières années, rentre également dans l'oubli, ou à peu près; d'autre part, la moire que nos jeunes élégantes avaient depuis quelques temps déjà relégué au second plan comme démodée et, passez-moi le mot, *rococo*, brille aujourd'hui d'un nouvel éclat.

On a d'abord revu des rubans de moire pour garniture de chapeaux, ceintures et nœuds de coiffures ou de cravates. Maintenant la moire française et la moire antique sont toutes deux des plus à la mode pour robes habillées.

* *

Le plus joli vêtement soutaché ou plutôt *cordonné* que j'aie vu est celui-ci : un dolman en drap noir. Sur tous les morceaux composant le patron du vêtement (ce que nous appelons des *figures* dans les explications de nos planches), se trouvaient des cordons ronds, noirs, cousus en biais, et séparés seulement par un espace égal à leur grosseur; sur le contour une frange à boules. Cet ornement était très-riche et pourtant très-simples, en même temps que très-facile à exécuter *sans dessiner* sur le dolman la place des cordons. On peut exécuter cela en toute teinte, mais toujours avec cordon de même couleur que le pardessus. Cela serait parfait aussi pour dissimuler la vétusté d'un ancien vêtement en velours. Ajoutons que les cordons s'en allant en biais doivent former sur les devants, et même sur la couture de la manche, des lignes qui se regardent et par conséquent se dirigent en sens inverse. Cette broderie en cordons doit se faire sur chaque morceau du vêtement *séparément*. Ensuite on coud tous les morceaux ensemble, puis on pose en dernier lieu la garniture; ajoutons que les cordons et la frange à boules sont en laine, si l'on veut, pour les pardessus en laine, mais doivent être en soie pour les pardessus en velours. Dans ce cas, on peut substituer une frange quelconque à la frange à boules, laquelle ne se fait guère qu'en laine.

* *

Une modiste m'a confié que pour robes très habillées du soir elle allait revenir aux grandes pointes et aux corsages lacés dans le dos avec draperies ou berthe de dentelles; sur les jupes longues et unies s'étagent des volants de dentelles, relevés par des bouquets de fleurs naturelles sans traînes; ou elles sont couvertes de bouillonnés de tulle capitonnés de

fleurettes; les coiffures sont hautes avec des touffes de fleurs ou de plumes ou de diamants, mais aucun feuillage n'engage le cou réservé au triomphe du collier, car ne serait il qu'en velours il en faut un.

* *

Les ceintures de cuir, avec agraffes d'argent, font toujours fureur. Elles ont d'abord suspendu l'encas de saison d'automne et la lorgnette de bains de mer et de courses. Elles maintiennent aujourd'hui le livre d'heures et le paroissien romain. Les femmes élégantes qui imposent le genre et la mode suspendent actuellement leur livre de messe à leur ceinture. Nous allons revenir graduellement à la ceinture et à l'escarcelle moyen âge. Qui s'en plaindra? La mode fait revivre toutes les époques et tous les styles.

* *

On fait pour chez soi ou pour réunions intimes, de très-jolies petites vestes, toutes composées de velours et de rubans en moire, alternés d'entredeux en dentelles noire ou blanche; quand les rubans ne sont pas noirs, ils doivent être assortis à la nuance de la robe.

* *

On parle de la robe *Faniette*, qui n'est autre que la robe Princesse, embellie et rajeunie, et qui va opérer une véritable révolution dans les toilettes. Les très-grandes dames sont décidées à abandonner les tuniques et à porter des robes demi-longues, taillées en biais et dessinant les hanches en cambrant la ceinture. Il n'y aurait que la tournure naturelle, les grâces modelées de la femme. Que de prétendues élégances vont tomber!.. C'est pourquoi les femmes mal faites protesteront jusqu'à la dernière heure.

Cette robe Faniette fait donc fureur dans un certain monde. On ne parle que d'elle, on ne veut plus entendre parler de retroussis ni de flots relevés en fouillis. Parions qu'on va passer d'un extrême à un autre, et que les femmes vont se glisser dans des robes fourreau, pour ne pas dire Empire, garnies devant en tablier de passementerie et par derrière avec une série de volants, partant de la taille jusqu'au bas de la jupe. Une élégante va ressembler à son écran renfermé dans un étui, qui se déploie à volonté par la simple pression du doigt.

Ce n'est donc qu'une robe Princesse différent de la robe d'autrefois, en ce qu'elle laisse voir un jupon garni de bouillonnés, sur lesquels tombent des coques de velours doublées de soie de couleur, assortie ou tranchante. Ces coques de velours sont entremêlées de moire. Cette garniture qui est très-élégante, se répète trois fois dans toute sa hauteur, décore le tablier du jupon jusqu'en haut. Le relevé de la jupe est très-simple, avec flots mélangés de velours et de moire retenus par une agrafe en vieil argent. C'est d'un effet tout nouveau et tout distingué.

* *

La vogue est à la collection de boutons antiques en vieil argent. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les opinions!

* *

Il n'y a pas à s'en défendre; la mode des chignons tombants et des boucles en cascades se meurt; elle touche à ses derniers moments.

Toutes les femmes qui se coiffent, se découvrent la nuque assez pour laisser voir les derniers petits cheveux qu'elles frisent et qui se jouent très-gracieusement sur la blancheur du cou.

Cette mode, du moins, aura l'avantage de laisser aux chevelures d'exploitation le temps de repousser ; car, si telle femme qui n'a que peu de cheveux, est encore obligée de recourir au postiche pour enfler son chignon, celle du moins qui possède une chevelure ordinaire peut s'en passer à merveille.

La mode actuelle, suivie dans toute sa rigueur, n'admet que les racines droites, c'est-à-dire découvertes tout autour de la tête.

Cet ajustement nous semble sec et allant tout au plus aux femmes gratifiées par la nature de traits fins et réguliers, d'un contour de visage irréprochable, et qui ont, de plus, les cheveux plantés dans toutes les règles de l'art.

Comme ces perfections réunies se trouvent rarement sur un visage féminin, ce qui ne vous empêche pas, mesdames, d'être charmantes, nous ne croyons pas cette mode être susceptible de se généraliser. En dehors du chignon natté et du chignon noué, on fait encore à sa place quatre ou cinq grosses boucles à marteau ou des rouleaux disposés diversement ; quand le chignon est très-haut, on l'accompagne en dessous d'une touffe de frisures qui ne dépasse pas la nuque.

On orne souvent, aussi, le dessus de la tête d'une large natte formant diadème ou d'un gros nœud en cheveux, que l'on nommait autrefois nœud de Psyché, et aujourd'hui nœud Alsacien. On met aussi de larges peignes d'écaille, plus ou moins élevés, selon l'ensemble de la coiffure.

.

Ceci n'est point un paradoxe :

Les femmes qui ne portent pas de faux chignons sont toutes mal coiffées, surtout avec les chapeaux que la mode leur impose aujourd'hui.

De tous temps, les soins que les élégantes ont donnés à cette délicate partie de la toilette, ont été l'objet des déclamations d'un tas de moralistes roses.

Quelques-uns sont allés jusqu'à prétendre que nombre de cheveux sont coupés après décès. C'est une erreur : Enlevés sur une tête de mort, ils déperissent, se cassent et meurent avant quinze jours.

Raisonnablement parlant, les fausses nattes ne sont qu'une sorte de coiffure, et, de par la mode, elles ne sont pas plus ridicules que les fleurs artificielles et autres artifices dont les femmes aiment à se parer.

Puisqu'il est convenu que la tête et bien d'autres parties du corps doivent être étoffées, il faut donc leur donner de l'ampleur à tout prix.

Aujourd'hui, depuis la plus grande dame jusqu'à la plus humble des ouvrières, tout le monde s'effuble de cheveux d'emprunt.

C'est chose convenue. On l'avoue.

Une de nos plus jolies demoiselles, dont les toilettes font autorité, disait hier tout naturellement à sa cameriste, qui venait la prévenir en présence de quelques intimes, de l'arrivée du coiffeur :

— Je suis à lui dans un instant. Faites-le entrer dans le boudoir ; il peut toujours commencer en m'attendant.

Aujourd'hui encore, grâce à la coquetterie généralement répandue partout, il devient difficile de trouver dans nos villages des paysannes qui ignorent le prix d'une belle chevelure.

La plupart, au lieu de vendre leurs crinières, en achètent, et pour satisfaire à tant de demandes, les tondeurs sont obligés de parcourir le monde.

Déjà même la soie et la laine, se mettant de la partie, commencent à faire concurrence au « vrai faux. » Quand l'une et l'autre, à leur tour, viendront à manquer, on trouvera autre chose, à moins que le beau sexe ne se résigne à garder ses cheveux tels quels, ou à se faire raser.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Pièces d'argent font brèche à la justice.

RÉBUS :

